LE LABYRINTHE DE PAN CRITIQUE ET PHOTOS EXCLUSIVES !

NOUVELLE FORMULE

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINÉMA

DOSSIERS

MORTS DE RIRE
MORTEL RICTUS !

LE MEILLEUR DU DIRECT-TO-VIDEO
LES FILMS PAS VUS AU CINEMA !

NUNSPLOITATION
LES NONNES EN FOLIE !

2001 MANIACS
LE GORE RETROUVE !

BURIAL OF THE RATS
JAPAN SHOCK

APRES CREEP, LE NOUVEAU CARNAGE DE CHRISTOPHER SMITH...

severance

L'ENTREPRISE, C'EST LA MORT !

VOUS EN VOULEZ ENCORE ?

SAW

UNE DISTRIBUTION LIONSGATE TWISTED PICTURES PRÉSENTE UNE PRODUCTION BURG / KOULES / HOFFMAN UN FILM DE DARREN LYNN BOUSMAN «SAW III»
TOBIN BELL SHAWNEE SMITH ANGUS MACFADYEN BAHAR SOOMEKH DINA MEYER COSTUMES ALEX KAVANAGH MUSIQUE CHARLIE CLOUSER MONTEUR KEVIN GREUTERT CHEF DÉCORATEUR DAVID HACKL
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE DAVID A. ARMSTRONG PRODUCTEURS EXÉCUTIFS DANIEL JASON HEFFNER JAMES WAN LEIGH WHANNELL STACEY TESTRO PETER BLOCK JASON CONSTANTINE
PRODUIT PAR GREGG HOFFMAN OREN KOULES MARK BURG HISTOIRE DE JAMES WAN ET LEIGH WHANNELL SCÉNARIO LEIGH WHANNELL RÉALISÉ PAR DARREN LYNN BOUSMAN

AU CINÉMA LE 22 NOVEMBRE

METROPOLITAN FILMEXPORT

www.saw3-lefilm.com

twisted pictures LIONSGATE

Edito

ENCORE PLUS FORT !

À l'approche des trente-cinq ans de Mad Movies et du fatidique n° 200 (réservez votre exemplaire, il n'y en aura pas pour tout le monde !), la rédac entière est sur le pied de guerre afin de faire de ce rendez-vous historique une vraie date incontournable dans la formidable épopée initiée par le Kaiser Jean-Pierre Putters. *« Historique », « incontournable », « formidable »*, on croirait entendre Michel Drucker en plein laïus promotionnel lèche-botte ! Mais au diable les excès de modestie, soyons fiers de continuer l'aventure, et saluons les plus fidèles des fidèles qui nous suivent depuis le début. Et à ces mêmes fidèles, bravant chaque mois la pénible épreuve du regard inquisiteur lancé par le buraliste outré de ce scandaleux achat, offrons-leur un Mad Movies encore plus beau (notre maquettiste chérie s'est surpassée ! Bravo Isa !), encore plus riche, encore plus fort ! La nouvelle formule ici présente a été complètement pensée dans cette optique. Proposer de nouveaux dossiers thématiques, établir un lien constant entre les cinématographies présente et passée (avec la renaissance de Terra Incognita par exemple), renforcer les rubriques-clés telles que le DVD (avec à partir de ce numéro un coin spécialement dédié aux imports), bref, donner toujours plus de contenu aux lecteurs avides, dévorant leur Mad comme une denrée précieuse et délicieuse. Pour instaurer avec panache cette nouveauté (qui, on l'espère, vous satisfera pleinement), quoi de mieux qu'un film aussi irrévérencieux et musclé que **Severance**, nouvelle livraison british du prometteur Christopher Smith, réalisateur du déjà très remarqué **Creep**. Un long-métrage « mad » à 200 %, comme celui, dans un tout autre registre, de Guillermo del Toro. Car, oui, enfin, vous pourrez voir **Le Labyrinthe de Pan** en salles, après avoir rongé votre frein depuis notre preview de l'hiver dernier. Mais comme les Ricains poussaient aussi très fort au portillon de ce numéro (très européen d'ailleurs, puisqu'on y parle aussi du français - ou presque - **Burial of the Rats** et des espagnols **The Abandoned** et **La Nonne**), il a bien fallu céder sous la pression du grandiloquent **2001 Maniacs**, au grand dam de Julien Sévéon (Breton séparatiste et résistant officiel de l'invasion venue d'outre-Atlantique), qui fait ce mois-ci son entrée dans les mythiques Avis chiffrés, en lieu et place d'Alexandre Bustillo. En effet, notre éternel redneck banlieusard est parti réaliser (avec son pote Julien Maury) **À l'intérieur**, futur chef-d'œuvre du fantastique à n'en point douter (oui, j'ai des actions dans la prod, et alors ?!). Tout ce beau monde se retrouve dans les pages qui suivent, alors qu'attendez-vous pour vous y plonger ?

Fausto FASULO

Retrouvez ce mois-ci en DVD avec Mad Movies le très sympathique tueur masqué d'**Au Service de Satan** de Jeff Lieberman. Un programme idéal pour fêter dignement Halloween !

Mad Movies Rédaction, Administration
6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634
Fondateur Jean-Pierre Putters
Directeur de la rédaction Gérard Cohen (g.cohen@mad-movies.com)
Rédacteur en chef Damien Granger (dgranger@mad-movies.com)
Rédacteur en chef adjoint Fausto Fasulo (fausto@mad-movies.com)
Rédacteur/Réviseur Laurent Duroche
Correcteur pour ce numéro Sophie Virlouvet
Rédacteurs pour ce numéro Christophe Bier, Nicolas Binvel, Arnaud Bordas, Logan Boubady, Alexandre Bustillo, Alain Carrazé, Erwan Chaffiot, Yannick Dahan, Cédric Delelée, David Doukhan, Alexis Dupont-Larvet, Julien Dupuy, Laurent Duroche, Gilles Esposito, Fausto Fasulo, Jean-Baptiste Herment, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Alexandre Poncet, Jean-Pierre Putters, Julien Sévéon, Marc Toullec, Martin Winckler
Correspondant aux Etats-Unis Didier Allouch
Conception graphique Isabel Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com)
Iconographie Mathieu Roux
Impression Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz
Abonnements et anciens numéros DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 04
Publicité Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634
Remerciements Michèle Abitbol-Lasry, Sabri Amar, Bach Films, Marie Anne Benardais, Ketty Beunel, Daniel Bouteiller, Sylvie Brevignon, Michel Burstein, Sébastien Carel, Olivia de Catheu, Agence Cat's, Nathalie Chambon, Carole Chomand, Philippe Christin, Anne Crozat, Dark Star Presse, Marquita Doassans, Monica Donati, Elodie Dufour, Abdelghani Essaadi, FIP (Patrick, Guillaume et Jessica), Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Cécile Gélineau, Laura Gouedain, François Guerrar, Agnes Guery, Olivier Guigues, Nathalie Iund, Vanessa Jerrom, Naomi Kato, Vanessa Kirsch, Christophe L., Cédric Landemaine, Germanico Laposse, Séverine Lajarrige, Manu Lanzi, Anne Lara, Pascal Launay, Karletty Lavocat-Lecorre, Christophe Le Belleguy, Frédéric LeBihan, Aurélie Lebrun, Anaïs Lelong, Henry Lenique, Cécile Leobon, Etienne Lerbret, Olivia Malka, Sophie Martins, Elizabeth Meunier, Murielle Montclair, Marc Morris, Dorothée Pasqualin, Mélanie Perrier, Céline Petit, Aurélien Poitrimoult, Eugénie Pont, Sophie Postollec, Le Public Systeme Cinema, Stéphane Ribola, Nicolas Rioult, Christopher Robba, Alexis Rubinowicz, Fabrice Sapolsky, Alexandra Schamis, Bruno Terrier et la boutique MK2 DVD, Delphine Vaquier, Justine Veillot, Patrice Very, Jean-Pierre Vincent

Commission paritaire N° 0707 K 81858
ISSN N° 0338-6791 **Dépôt légal** à parution
Directeur de la publication Benjamin Cohen
Editeur Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 €
RCS Paris B 394 412 928.
Principal actionnaire Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film **Au Service de Satan** en DVD au prix de 9,90 € pour le pack dont 2,50 € (prix promotionnel) pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité. Le DVD seul peut être acquis au prix de 9,90 € chez Movies 2000, 49 rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris, dans la limite des stocks disponibles. Disponible également pour les abonnés au prix de 6 €.
Imprimé en France/Printed in France

OJD PRESSE PAYANTE 2005

Fido

LE ZOMBIE EST LE MEILLEUR AMI DE L'HOMME

Vous vous imaginez avec un zomblard dégoulinant à la maison ? Et docile en plus, le rêve non ? C'est en tout cas le point de départ de Fido, film atypique par son sujet et son ambiance délicieusement décalée.

À Willard, petite bourgade utopique où pas un blouson noir ne traîne ses guêtres, la vie respire la tranquillité. Les habitants se connaissent tous, et leurs activités se déroulent dans l'harmonie la plus totale. Dans ce coin de paradis, même les morts-vivants ont une place, et de choix s'il vous plaît ! Contrôlés par une société appelée ZomCon, nos zombies trouvent ici chaussures à leurs pieds en bossant au service de la population à des postes divers et variés (facteur, jardinier…) ou en servant tout simplement de créature de compagnie. Fido est l'un de ceux-là, gentil mort-vivant lié d'amitié avec le jeune Timmy, son fidèle maître et compagnon. Soudé comme pas deux, ce couple singulier va vivre des aventures aussi rocambolesques que touchantes… Avec un traitement proche de **Shaun of the Dead** (la zombie-comédie d'Edgar Wright fait décidément de nombreux émules) et un casting particulièrement éclectique (Carrie-Anne Moss, Billy Connolly, Dylan Baker, Tim Blake Nelson…), **Fido** a fait mouche lors de sa présentation au dernier Festival International du Film de Toronto. Son jeune réalisateur, le Canadien Andrew Currie, a beau être clairement sous influence (on ne peut s'empêcher de penser à une extrapolation thématique du personnage de Bub du **Jour des morts-vivants**), son film semble s'inscrire dans une veine originale complètement décomplexée. On piaffe tous d'impatience à l'idée de voir enfin la « bête » !

magazine

32 BURIAL OF THE RATS
Quand un Frenchie amoureux du Japon quitte l'Hexagone pour tourner une adaptation de Bram Stoker en terre nipponne, cela donne **Burial of the Rats**, film singulier sur lequel revient son réalisateur Yann Moreau, interrogé par le commando de l'interview, Mister R-One Chaffiot.

36 THE ABANDONED
Réécrit, retitré et surtout très attendu, le dernier film du petit prodige ibérique Nacho Cerda sort enfin ses griffes et dévoile sa plastique. Pour nous en parler, Jean-Baptiste Herment revêt sa blouse de coroner et dissèque au scalpel l'univers de Super Nacho...

40 SEVERANCE
Quoi de mieux qu'un dossier choc pour un film qui l'est tout autant ! Critique concise et percutante par le sieur Herment et interview du réalisateur Christopher Smith par le même stakhanoviste. On murmure d'ailleurs que les deux hommes ne se quittent plus depuis cet entretien ! Attention, le syndrome « Brokeback Mad Movies » ferait-il son apparition ?

46 DOSSIER MORTS... DE RIRE !
À la rédac, nous sommes tous des rigolos : on monte à poil sur les tables, on marque notre territoire en pissant sur nos ordis, on harcèle notre maquettiste en lui faisant des propositions indécentes, bref, on s'éclate. Et comme on aime faire partager notre sens hautement culturel de l'humour, on vous a pondu un dossier spécial sur les morts les plus drôles du cinéma. À lire en cas de déprime !

48 LE LABYRINTHE DE PAN
Enfin ! Après une attente presque insurmontable pour certains, le dernier chef-d'œuvre de del Toro débarque dans nos salles obscures avec fracas. Complètement retourné, troublé voire bouleversifié, notre cœur tendre David Doukhan (les gens l'appellent l'idole des jeunes) donne tout ce qu'il a pour faire honneur au film du « most famous mexican geek ». Notre Dupuy national, lui aussi sous le charme du barbu (et pas de Doukhan hein ?! Suivez bien !) *(pas possible de confondre, Doukhan est totalement imberbe - ndc)*, revient quant à lui sur la conception des effets spéciaux - ô combien réussis - du film. Un vrai trip.

58 LA NONNE
Quand on parle de sacré, l'ami Esposito (ou l'ami du petit-déjeuner, ou l'ami déchiré, ou l'ami mortel, ou l'ami de pain, ou... complétez ICI) bondit et pointe son crucifix retourné sur un air de Metallica. Pour lui, **La Nonne**, c'est du pain béni (!), alors voyons voir ce qu'il a à nous dire sur le film de Luis De La Madrid...

60 DOSSIER NUNSPLOITATION
Christophe Bier, grand spécialiste du cinéma déviant et obscur (mais pas trop non plus, sinon on se fait vite mal aux yeux), déploie pour nous sa verve vigoureuse pour causer de Nunsploitation (= films de nonnes) avec amour et passion. Amis lecteurs, régalez-vous, ces pages sont INFERNALES !!!

64 EVENEMENT DVD : 2001 MANIACS
À Mad, les Rednecks, on les aime. Mieux, on les adore ! Alors comment passer à côté de l'événement DVD du mois, **2001 Maniacs**, remake tonitruant du classique craspec de H.G. Lewis réalisé par Tim Sullivan. Gilles Esposito, qui n'entretient aucun rapport avec Marc Esposito, le réalisateur du **Cœur des hommes** (qui a dit chef-d'œuvre ?!), s'attarde pour nous sur ce film généreux en gore et en donzelles dénudées. Miam !

68 DOSSIER DIRECT-TO-VIDEO
Ça faisait un moment qu'un dossier consacré aux direct-to-video nous trottait dans la tête. La sortie de **2001 Maniacs** a donc précipité les choses, et nous avons enfin pu revenir sur nos coups de cœur filmiques inédits en salles : **Opera**, **Sonny Boy**, **Bad Moon**, **Bang Rajan**, **Génération sacrifiée**, **In Hell**, **Le Maître des illusions**, **Intruder**... Un beau programme qu'on vous invite à découvrir fissa !

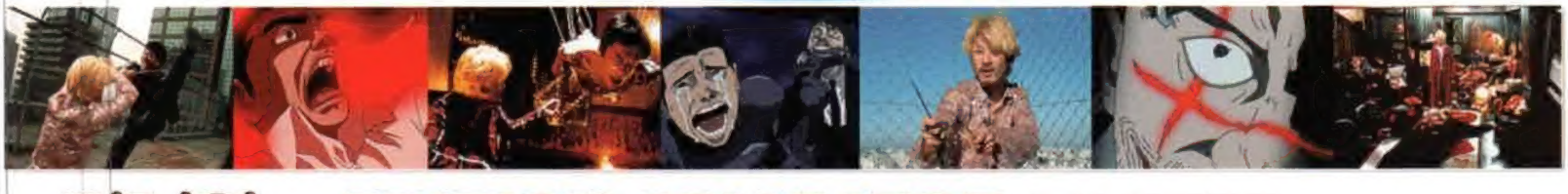
116 LE FILM DECRYPTE : LA GORGONE
Film très souvent oublié dans la carrière de Terence Fisher, **La Gorgone** mérite pourtant qu'on s'y attarde. Dépoussiéreur de vieilles péloches, rembobineur de vieilles bobines et charmeur de vieilles bigotes, l'Esposito étudie avec précision cette œuvre rare de toute beauté. Thanks Gilou !

“ Le film le plus extrême de Takashi **MIIKE** ”

ICHI THE KILLER

L'adaptation brutale et fidèle du manga de Hidéo Yamamoto

made by KubiK 2006 "Boiling Point"



MAD ASIA

MAD MOVIES

nova 25 ans

dvdrama.com Le premier quotidien du DVD

EDITION COLLECTOR LIMITEE

ICHI THE KILLER Version UNCUT de Takashi MIIKE

+ ICHI THE KILLER : EPISODE 0 de Shinji Ishihira

3h00 de bonus avec des interviews, 1 Documentaire sur le manga, l'anime, le film
1 livret exclusif KubiK Vidéo "l'univers de MIIKE", Son : VF/VOSTF 5.1

Disponible partout le 19 Octobre

fravidis

2 DVD VIDEO

Kubik video

rubriques

4 RIEN QUE POUR VOS YEUX : FIDO
Tout le monde rêve d'avoir un ami zombie, non ? Eh bien rien que pour vos mirettes, on vous propose de rencontrer notre nouveau pote Fido, mort-vivant de son état et sympa comme tout !

12 NOTULES LUNAIRES
En exclu ce mois-ci, l'affiche du prochain film d'Alexandre Bustillo & Julien Maury, deux compères fous furieux qui nous mettent l'eau à la bouche avec **À l'intérieur** (de quoi ?). Mais bon, comme on va nous traiter de cireurs de pompes (et alors ?!), San Helving, qui lui n'en a rien à branler du film d'Alex et Juju, revient sur les dernières prods B et Z qui tachent sévère. Ça va San, fais pas ton jaloux !

18 NOTULES ASIATIQUES
Trop content de faire son entrée dans les Avis chiffrés, Julien Sévéon a presque laissé tomber le cinoche asiatique pour se consacrer à sa vraie passion : la lutte bretonne (dont la plus fameuse prise est celle de la galette). Mais comme les coups dans la gueule, ça va cinq minutes (faut voir le mec en vrai pour se rendre compte des dégâts !), notre skinhead préféré prend le temps de nous causer de **Mercury Man**, déjà abordé précédemment, mais sur lequel Julio revient avec plus de précisions. Oï !

22 DANS LES GRIFFES DU CINEPHAGE
Les Cinéphages ne sont pas vraiment à la fête ce mois-ci. Et pour cause, seuls cinq films (dont deux reprises !) trouvent leur place dans nos pages. Et sincèrement, la récente cuvée n'est pas des meilleures (**World Trade Center** et **Pulse**) à l'exception de **Family Portraits**. Autant se reporter sur les reprises (**Le Cauchemar de Dracula** et **Le Bal des vampires**), vous pourrez ainsi réviser vos classiques ou même découvrir ces perles (bande d'incultes, va !).

3 Édito
10 Courrier des lecteurs
20 Festival
28 Avis chiffrés
31 Abonnement
78 Anciens numéros
130 Petites annonces

26 LE CINEPHAGE DU MOIS : LES FILS DE L'HOMME
« Ce film, c'est un chef-d'œuvre, faut absolument faire 10 pages dessus !!! » (Cédric Delelée, à la sortie de la projo).
« C'est une bombe, y'a pas moyen de faire un truc plus costaud sur le film ?! » (Laurent Duroche, à la sortie de la projo aussi).
« Ce sera le Cinéphage du mois, et basta ! Y'a pas de place, le numéro est chargé, puis les photos sont pas jouasses, alors hein ! » (Fausto Fasulo, énervé pendant le bouclage).

81 MAD'GAZINE
Ça va faire plusieurs mois qu'on vous passe un texte formaté parce qu'on ne sait plus quoi vous dire sur ce superbe Mad'Gazine. Alors c'est simple, dans le Mad'Gaz, y'a de tout, comme dans une bonne soupe, et en plus, on l'a préparé avec amour, c'est dire !

82 RUBRIQUE DVD
Les femmes en cage, nous aimons ça à la rédac, et pour leur rendre hommage, nous leur consacrons une belle thématique chic et choc. Mais comme les nanas enchaînées, y'a pas que ça dans la vie (hein Mr. Granger !), nous vous proposons un programme bien rempli. En vrac : **Blade Runner** director's cut, **Wolfen**, **MirrorMask**, **Shutter**, **Le Spécialiste**, **House of the Dead II** et bien d'autres gourmandises à consommer sans modération !

108 MAD IN FRANCE : RATRIX HERO
R-One Chaffiot, c'est un peu **Videodrome** sur pattes. Il matte tellement de trucs qu'il s'est lui-même transformé en écran vivant. Complètement déconnecté du monde réel, il trouve néanmoins le temps de nous parler ce mois-ci de **Ratrix Hero**, court-métrage jouissif revisitant l'univers des Wachowski. Tu connais le kung-fu toi ?

110 LES LEGENDES DU FANTASTIQUE : TERENCE FISHER
Marc Toullec, notre défricheur du fantastique, s'attaque dans ce numéro à un gros morceau : la filmographie de Sir Terence Fisher, grand maître admiré sur lequel il est toujours bon de revenir vu la richesse de sa carrière. Merci Tonton Marc !

120 FANTASTIC GUIDE
« JPP, t'es là ? JPP, décroche nom de Dieu, on va bientôt boucler et on a besoin de ton Fantastic Guide ! Comment ça, JPP n'est pas là ?!! Mais à qui ai-je l'honneur ?! Jean-Pierre, cesse de prendre cette voix de femme et ponds-nous ton Fantastic Guide au plus vite ! Non mais, quel enfant ce JPP ! »

126 TERRA INCOGNITA : LE CINEMA DE GENRE FRANÇAIS - 2ÈME PARTIE
Après presque trois ans d'absence (!), la rubrique Terra Incognita revient encore plus belle dans notre formule fraîchement augmentée. Et pour reprendre là où il s'était arrêté, notre Julien Sévéon part à l'assaut du cinéma de genre français tel qu'on en parle peu, avec un retour aux sources salvateur pour tous les néophytes et autres perpétuels curieux.

128 PIN-UP : SYN DEVIL
Elle revient elle aussi ! Enfin ! Les gros vicieux que vous êtes, commençant leur Mad toujours à partir de la fin afin de se régaler les yeux avant de se creuser les méninges, seront aux anges ce mois-ci avec la délicieuse Syn DeVil, bien connue de notre expert maison, Big Dam Granger. On ouvre les mirettes, on retient son souffle et aussi... sa main !

mis en scène par **Roman Polanski**

LE BAL des VAMPIRES

CINEMASCOPE
METROCOLOR

Réédition exclusive

JACK MacGOWRAN	SHARON TATE	ROMAN POLANSKI	FERDY MAYNE	ALFIE BASS

scénario : Gérard Brach et R. Polanski - directeur de la photo : Douglas Slocombe - musique : Christopher Komeda

MAD MOVIES

A PARTIR DU 18 OCTOBRE
A L'ACTION ECOLES 23, rue des Ecoles 75005 Paris

Swashbuckler Films

Courrier des lecteurs

COMMENT NOUS ECRIRE ?
Mad Movies, Courrier des lecteurs,
6 rue rodier, 75009 Paris.
Par e-mail :
webmaster@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

COMPLEXE ?

Cher Mad Movies,
Ça y est ! Le compte à rebours est lancé. Dans un an, ce sera le numéro 200. Allez-vous nous refaire la liste des 100 meilleurs films fantastiques de 1996 à 2007 ? Pourquoi pas. Ou alors l'évolution du cinéma de genre durant les dix dernières années ? Pour le film d'horreur, il y en aurait des choses à dire. Comment est-on passé de **Scream** ou **Souviens-toi... l'été dernier** à **Saw** ou **The Descent** ? À ce propos, le classement PG-13 correspond-il à notre interdiction aux moins de 12 ans ? Et le classement R correspond-il à notre interdiction aux moins de 16 ans ? Je n'ai pas d'exemple en tête, mais on peut voir à la fin de certaines bandes-annonces un rectangle avec un « R - interdiction aux moins de 17 ans ». Et lorsque le film sort en salles en France, il est seulement interdit aux moins de 12 ans. J'aimerais comprendre.

Rémi Julien

Cher Rémi,
Tout d'abord, désolé de ne pouvoir passer ta lettre dans son intégralité (foutu manque de place !). Enfin, quoi qu'il en soit, nous allons répondre à tes questions, histoire de lever le voile sur plusieurs choses. Concernant notre futur numéro 200, sache que nous bossons tous dessus dès aujourd'hui afin de créer quelque chose de réellement exceptionnel. Plusieurs projets sont en cours de négociation, et ce, sur plusieurs supports, donc attends-toi à certaines surprises ! De plus, notre bon vieux Mad va aussi fêter ses 35 ans, l'événement sera alors doublement explosif ! Par ailleurs, nous plancherons bien évidemment sur un gros dossier thématique et événementiel, qui aura peut-être la teneur que tu souhaites. Enfin, rien n'est encore arrêté, le mystère plane toujours au-dessus du 6 rue Rodier !
Pour ce qui est de ton casse-tête classificatoire, ce n'est pas si compliqué (enfin presque !). Le PG-13 aux États-Unis n'équivaut pas chez nous à une interdiction aux moins de 12 ans. À titre comparatif, il s'agirait plus d'un film tous publics avec un avertissement type classification « - 10 » à la télévision. Pour la petite histoire, le PG-13 a été inauguré en 1984 avec une vague de films ne s'intégrant ni à la classification PG (c'est-à-dire tous publics avec accord

LA NUIT GORE SUR CANAL +

Le Samedi 14 octobre, vous retrouverez sur la plus fameuse chaîne cryptée une soirée bien saignante qui commencera dès 20h55 avec **La Maison des 1000 morts**. Le film de ce bon vieux Rob Zombie sera suivi d'un documentaire de notre Allouch international (ON T'AIME DIDIER !!!!!!), intitulé ***La Révolution par le fantastique***. Un rendez-vous immanquable, durant lequel **Monster Man** et **2000 Maniacs !** seront également diffusés (à 22h40 pour le premier et à 00h10 pour le second). Commandez d'ores et déjà les pizzas et les packs de bières !

CROWEEN 2006

Comme tous les ans, Croween vient illuminer le 31 octobre, avec une soirée qui s'annonce encore plus exceptionnelle que la précédente. Pour cette 5e édition, les équipes du French Crow, des Éditions Nickel et du Comicverse ont décidé de mettre le paquet pour vous faire passer un Halloween hors du commun ! Contact : www.thefrenchcrow.com

parental), ni à la classification R (interdit aux moins de 17 ans non accompagnés d'un adulte). Plusieurs métrages sont donc tombés sous le coup de cette nouvelle décision de la MPAA (la sacro-sainte Mère censure outre-Atlantique) : **Le Kid de la plage** *de Garry Marshall,* **L'Aube rouge** *de John Milius,* **Gremlins** *de Joe Dante et* **Indiana Jones et le temple maudit** *de Steven Spielberg. Toujours comparativement, le R de nos amis américains peut se transformer lors de son arrivée en France en plusieurs classifications : tous publics avec avertissement (***Miami Vice** *ou* **Munich** *par exemple), interdit aux moins de 12 ans (***Sin City***) ou même interdit aux moins de 16 ans (***Saw** *ou* **Hostel***). On constate donc qu'il n'y a pas d'équivalence « type » en France pour un film classé R, tant les critères diffèrent d'un pays à l'autre selon le contenu du métrage (aux États-Unis, un film recelant nombre de dialogues orduriers se verra plus sévèrement réprimandé en termes de classification, comme c'est le cas pour de nombreuses comédies bien grasses à la* **American Pie***). À noter que la classification la plus radicale chez l'Oncle Sam est le NC-17, qui implique une interdiction totale du film aux moins de 17 ans (***A Dirty Shame,** *le dernier film de John Waters, a écopé de ce statut). Et encore une fois, pas de véritable équivalence en France, puisque le même film de Waters a eu droit chez nous à un modeste avertissement parental ! Comme quoi, les tabous changent au gré des destinations…*

CINEMATHEQUE FRANCAISE - SOIREES BIS : DEMANDEZ LE PROGRAMME !

Vendredi 6 octobre - Salle NL

Épouvante britannique

20h. **Théâtre de sang** (**Theatre of Blood**, de Douglas Hickox
G-B/1973/105'/VOSTF/35mm
Avec Vincent Price, Diana Rigg, Harry Andrews, Jack Hawkins, Robert Morley, Diana Dors

Un vieil acteur shakespearien, laissé pour mort après son suicide dans la Tamise, assassine les critiques qui l'ont méprisé tout au long de sa carrière en s'inspirant des meurtres commis dans les pièces de Shakespeare.
Copie neuve.

22h15. **Psychose phase 3** (**The Legacy**) de Richard Marquand.
G-B/USA/1978/100'/VF/35mm
Avec Katharine Ross, Sam Elliott, Roger Daltrey, Charles Gray.

Victime d'un accident de voiture dans la campagne anglaise, un couple d'Américains est invité dans un château où plusieurs personnes convoitent un mystérieux héritage.

NOTULES LUNAIRES

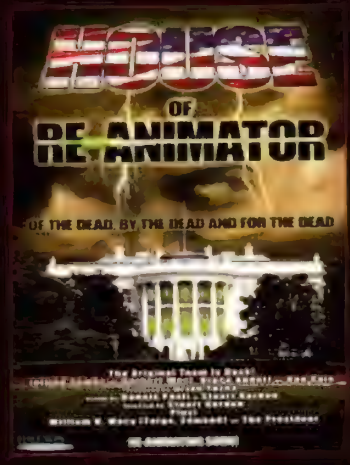
THE SICK HOUSE L'HOPITAL ET SES FANTOMES

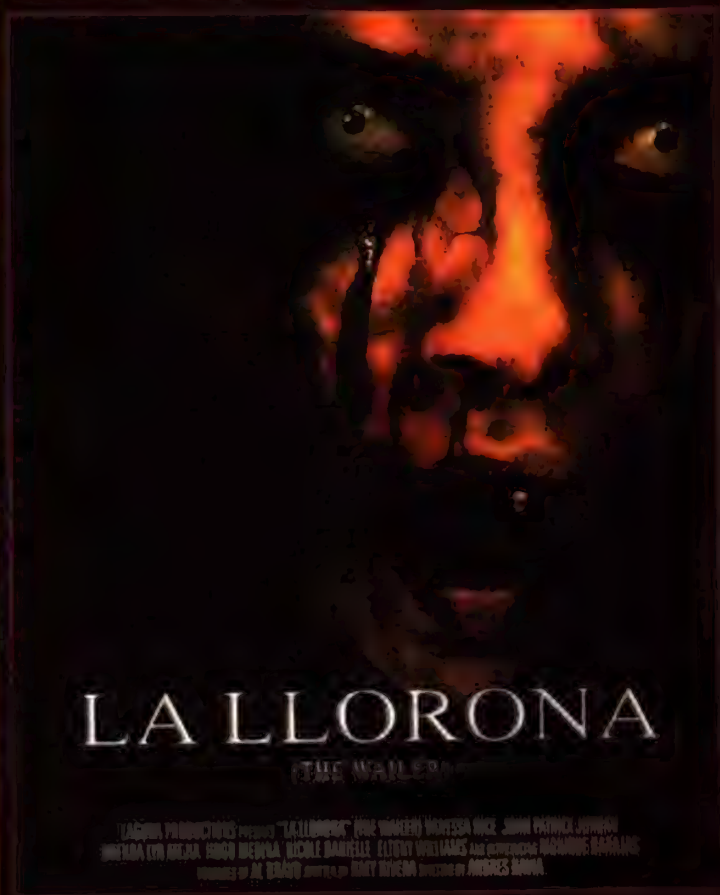
Produit par Darclight Films (**The Gravedancers**, **Snoop Dogg's Hood of Horror**) et réalisé par Curtis Radclyffe, **The Sick House** ressemble beaucoup au **Death Tunnel** des frangins Philip Adrian et Christopher Saint Booth. N'empêche que l'histoire et les premières images font franchement envie. Anna est une jeune et ambitieuse écologue qui aimerait tomber sur la découverte du siècle pour passer à la postérité. Alors qu'elle explore un hôpital désaffecté, les autorités font fermer l'endroit après y avoir décelé des restes de contamination. Anna est persuadée que cette découverte pourrait être la clé qui expliquerait la vague de morts d'enfants survenue en 1665. Mais personne ne la croit, et le bâtiment est voué à la démolition. Anna décide de s'introduire dans l'hôpital pour mener sa propre enquête, et tombe nez à nez avec un groupe de jeunes qui tente de fuir la police. Mais le médecin responsable de l'épidémie hante toujours les lieux. Un docteur dérangé et sadique à souhait, qui se débarrasse des témoins gênants en leur injectant un méchant virus. C'est Gina Philips, l'héroïne de **Jeepers Creepers**, qui tient le rôle principal.

Damien GRANGER

■ Comment ça va-t-y vous, ce mois-ci ? Moi, j'ai grave la pêche ! J'ai suivi les conseils de Big Dam : j'ai lâché la bouteille et arrêté de fumer la moquette, je me suis inscrit au Gymnase Club, de comptable je suis devenu berger, et je me laisse pousser la barbe et les ongles. Le panard ! (*) Tout ça me met de très bonne humeur, et donc dans de bonnes dispositions pour vous parler de La Llorona (aka **The Wailer**), un film mexicain que réalise Andres Navia. Selon la légende, la Llorona (« la pleureuse » en français) est une femme mélancolique qui venge la mort de ses enfants en ensorcelant les hommes par des mélodies tristes, avant de les transformer en pierre par un baiser. Mais la culture, je sais bien que c'est pas votre truc, alors revenons-en à nos Z. Niveau nanars, la légende de la Llorona a déjà inspiré les productions **Haunted from Within** et **Km. 31**. Dans le film de Navia, six étudiants se retrouvent coincés dans une petite ville du Mexique qui fut naguère le théâtre d'un drame familial. Isolés dans une cabane, ils font dans leurs frocs lorsqu'ils entendent des chants de femme en provenance de l'extérieur. Ils décident donc de ne sortir sous aucun prétexte. On suppose que ça sera donc à la Llorona de se démerder pour entrer dans la cabane ! (*) Bon OK, je me suis mis à la coke, mais chut...

■ Stuart Gordon nous en parlait dans l'interview carrière qu'il nous avait donnée il y a maintenant un an, et ce n'était pas une blague. Il y aura bel et bien un quatrième **Re-Animator**, intitulé House of Re-Animator. Malgré de nombreux différends, l'équipe d'origine (Stuart Gordon à la réal, Brian Yuzna à la prod et Dennis Paoli au script) s'est rabibochée pour l'oc-





casion, et travaille actuellement aux aventures d'Herbert West à la Maison Blanche. Les États-Unis sont en pleine crise. Alors qu'une menace terroriste sans précédent plane dans l'air telle une épée de Damoclès, le Vice-président décède subitement. Le chef du gouvernement n'a d'autre choix que de faire appel aux services de ce taré d'Herbert West. Mais le scientifique en herbe est introuvable. C'est à son ancien collaborateur, le Dr. Dan Cain, qui vit désormais sous le programme de protection des témoins, de mettre la main dessus. Bien entendu, les expériences de West connaissent à nouveau un succès mitigé. Mais une puce électronique lui permet désormais de « gérer » ses zombies dégénérés. Et le voilà qui prend ainsi le contrôle de la première puissance mondiale ! Quel mégalo cet Herbert West (comme Big Dam Granger qui, depuis son repaire à la Dr. Evil situé sous les Buttes Chaumont, s'est juré de dominer le monde d'ici fin 2007). Jeffrey Combs et Bruce Abbott reprendront leurs rôles respectifs, et William H. Macy a d'ores et déjà dit « oui » pour incarner le Président. La sortie de **House of Re-Animator** est prévue pour courant 2008. Patience, patience…

■ Jaume Balaguero, qui nous a bien épatés cette année avec **Fragile**, vient d'annoncer son nouveau projet, **The 13th Lady**, un film sur les muses, toujours produit par Filmax International. Salomon Rulfo, professeur de littérature à l'université de Boston, souffre de cauchemars récurrents dans lesquels une jeune femme est torturée et assassinée dans une maison près de la mer. Ballesteros, son ami et psychologue qui le suit depuis le suicide inexpliqué de sa femme, compte bien l'aider à trouver la signification de ces rêves. En menant son enquête, Salomon découvre que la maison existe bel et bien, et qu'elle fut en effet le théâtre du meurtre d'une jeune femme. Ses recherches le mèneront à une découverte surprenante : les muses ne sont pas des créatures légendaires, mais évoluent parmi nous. À lui de trouver la 13e, la plus faible, celle qui permettra d'enrayer une malédiction ancestrale… Le film étant actuellement en cours d'écriture, aucun acteur n'a encore été choisi.

■ Dans **Blood Trails**, Anne et Michael, deux jeunes tourtereaux partis faire une balade à vélo dans les montagnes, sont hébergés pour la nuit par Chris, un homme bizarre à l'hospitalité suspicieuse. Le lendemain, Anne souffre d'une violente gueule de bois et n'a que très peu de souvenirs de la veille. Elle est toutefois persuadée d'avoir eu une relation pas forcément consentante avec Chris. Elle presse donc Michael de quitter les lieux, et les deux amoureux reprennent leur promenade. Mais Chris, convaincu d'avoir trouvé en Anne la compagne idéale pour passer de longues soirées d'hiver devant un feu de bois à s'envoyer en l'air, assassine Michael. Anne prend la fuite, poursuivie par un Chris bien décidé à se trouver une nana, qu'elle soit vivante ou morte. Nouveau survival (un de plus !), en provenance d'Allemagne celui-là, **Blood Trails** est réalisé par un certain Robert Krause. On n'est pas franchement sûr que le film soit tip-top, vu qu'il est déjà mortellement chiant à résumer. Alors admirez plutôt l'affiche !

■ Il ne se passe désormais plus un mois sans une production The Asylum ou David S. Sterling. Depuis le dernier numéro, le producteur de **Camp Blood**, **Death Factory** et **Darkworld** a déjà eu le temps de mettre en boîte un nouveau film, certainement financé avec l'argent de poche de son fils. Réalisé par le monteur Lewis Schoenbrun (**Scarecrow Gone Wild**, **Corpses**, **Dr. Chopper**), **Slaughterhouse Phi : Death Sisters** se déroule au sein d'une fraternité de pétasses. Un jour, la jeune Kayla manque à l'appel, certainement assassinée. Tous les doigts se pointent alors en direction de Brit (personne n'aime Brit parce que c'est la chef) et le shérif la fait coffrer. Mais Kayla, revenue d'entre les morts avec une sale tronche, et ne sachant pas vraiment qui l'a tuée, décide d'éliminer tout le monde, juste pour être sûre. Avec Randal Malone (**The Witch's Sabbath**), Cassie Daniels (**Axegrinder**), Piya Tolani (**Blood Legend**), Jed Rowen (**Creepies**), et un gars qui se fait appeler Ghost (trop cool le pseudo, mec !) à la musique.

■ Déjà réalisateur d'un **Vampiyaz** pas piqué des hannetons, Z. Winston Brown n'a pas changé de nom, et continue à bien l'assumer avec **Bloodz Vs. Wolvez**, qui nous fera à coup sûr bien marrer pendant un bout de temps. Rien que sur l'affiche, le loup-garou avec les dreads et le diamant dans l'oreille, il a une pure touche. La bestiole fait bien entendu partie du gang des Wolvez. L'autre guignol, en face, c'est un Bloodz. Tous deux contrôlent une partie bien précise de New York, et se foutent sur la gueule une fois la nuit tombée. L'idée générale du film, c'est de se fou-

À L'INTÉRIEUR TROUBLE EVERY NIGHT

« Allo ? Oui ? C'est Bustillo. Pas le temps de déjeuner demain ? » « Mais bien sûr, depuis le temps qu'on ne s'est pas vus. » « Ok, c'est cool. Bon bah je te rappelle demain matin alors. » « OK, pas de problème. » 15 jours plus tard... *« Allo ? C'est Bustillo. Désolé pour la dernière fois mec, mais je suis tellement débordé en ce moment... » « C'est pas grave, moi aussi de toute façon. » « On déjeune demain ? » « OK. » « Bon bah je te rappelle demain matin. »* 4 mois plus tard... nous n'avons toujours pas réussi à déjeuner ensemble, ni même à boire un simple café. En même temps, je ne vais pas lui en vouloir, c'est pour la bonne cause. Si Alex Bustillo a désormais un emploi du temps de ministre, au point de ne plus trouver une minute pour venir nous faire un check ou écrire la moindre ligne dans Mad, c'est tout simplement parce qu'il prépare actuellement son premier film. Un thriller en huis clos qu'il a lui-même écrit, et qu'il coréalisera avec Julien Maury, auteur de plusieurs courts-métrages, dont l'inénarrable **Pizza à l'ail** primé dans divers festivals. Ça s'appelle **À l'intérieur**, et il y est question d'une jeune veuve, photographe de presse, qui passe une dernière nuit chez elle avant de se rendre à la clinique pour accoucher. Une dernière nuit qui risque d'être longue, puisque une tarée de première choisit ce moment pour s'introduire chez elle pour pratiquer une césarienne des plus gore, dans le but de lui voler son bébé. Ce sont respectivement Alysson Paradis et Béatrice Dalle qui incarnent les deux femmes, tandis que Jacques Olivier Molon et sa team se chargent des effets spéciaux. La photo est assurée par Laurent Barès (qui a longtemps bossé avec le groupe Noir Désir et vient de finir **Frontières** de Xavier Gens), le montage par Baxter (**Haute tension**, **La Colline a des yeux**), et c'est La Fabrique de Films qui produit. On vous tient bien entendu au courant.

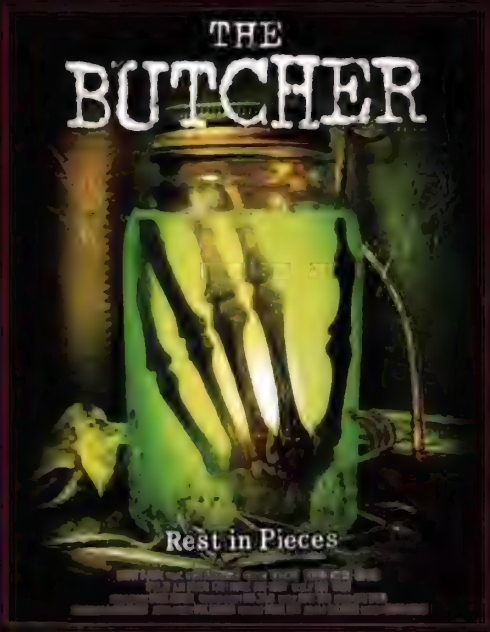
Damien GRANGER

DAY OF THE DEAD
LE JOUR SANS FIN DES MORTS-VIVANTS

« Contrairement aux rumeurs dues à la présence de Ving Rhames au générique, **Day of the Dead** *n'est pas une suite de* **L'Armée des morts**, *le remake de* **Zombie** » déclare le scénariste Jeffrey Reddick (les 3 **Destination finale**, **Tamara**). *« Notre film, sans être un remake au plan près du* **Jour des morts-vivants**, *est beaucoup plus fidèle à l'œuvre de George Romero. L'accent est moins mis sur l'action que sur l'horreur elle-même, avec un sous-texte politique et social omniprésent. »* Dans cette nouvelle version du troisième opus de la tétralogie de Romero, une poignée de survivants trouve refuge dans un bunker de l'armée pour échapper aux effets d'une attaque bioterroriste ayant transformé la population en zombies. Scientifiques, militaires et civils vont s'unir pour tenter de trouver un remède à cette épidémie, tandis que les morts-vivants infiltrent peu à peu le bunker... C'est Nu Image/Millenium Films qui produit, en association avec Emmett/Furla Films et Taurus Entertainment (détenteurs des droits du film et déjà à l'origine de **Day of the Dead 2 : Contagium**). Niveau casting, Ving Rhames est rejoint par Mena Suvari (**Trauma**), Nick Cannon (**Men in Black II**), Stark Sands (**11:14**) et Christa Campbell (**2001 Maniacs**). Les effets spéciaux sont de Dean et Starr Jones (**Mortuary**, **Night of the Living Dead 3D**), et la réalisation a été confiée à Steve Miner (**Halloween, 20 ans après**). La présence de Bub, le mort-vivant domestiqué, a été confirmée.

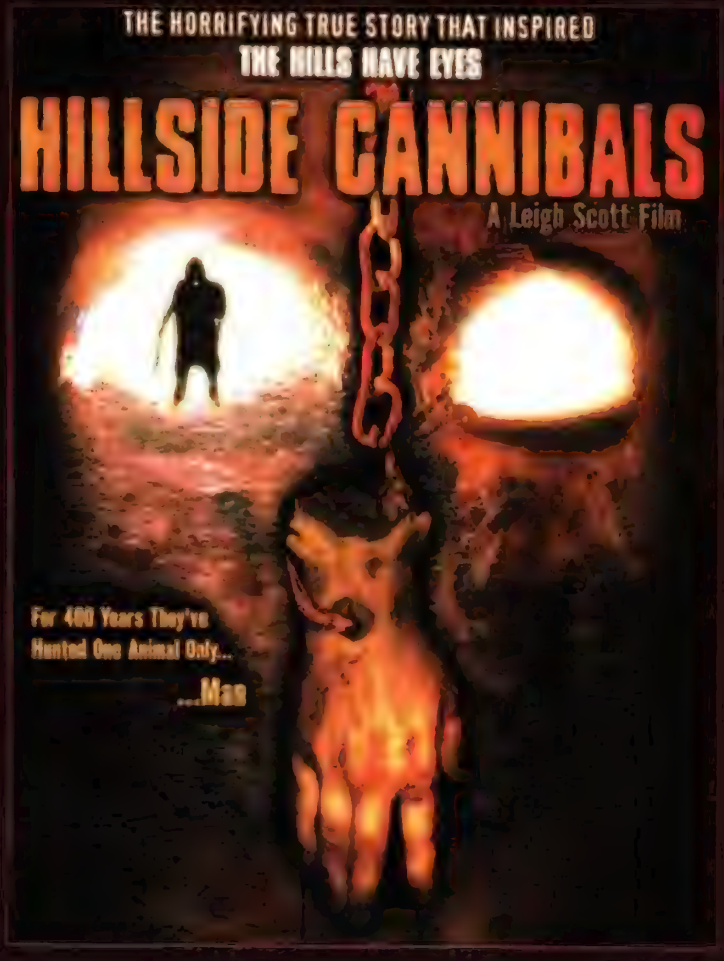
Damien GRANGER

tre encore un peu plus fort sur la gueule pour savoir qui règnera sur la ville, mais de jour cette fois. Ça pompe ouvertement **Underworld**, version rap, tout en se foutant littéralement des règles de base. Et je m'en tape des piles comme ça, tous les mois, pour vous offrir le meilleur du meilleur. Alors imaginez un peu les autres ! Et mon état mental...



■ *« Là où l'autoroute s'arrête, l'horreur commence »* nous dit l'affiche de The Butcher. C'est clair, surtout si elle est encore en construction et qu'il y a un ravin au bout. Ou bien si vous avez perdu votre carte Michelin et que vous devez vous rendre dans un lieu que personne ne connaît. Ou encore si vous êtes pris d'une violente chiasse et que vous n'avez pas un seul Smecta dans la poche, et qu'il n'y a pas de chiottes à l'horizon. Ou tout simplement si, comme les six étudiants de **The Butcher**, vous êtes responsable d'un accident qui vous contraint à zoner dans une bourgade isolée bourrée de freaks. Si c'est votre cas, n'allez jamais (JAMAIS ! T'entends ?) chercher refuge dans la ferme voisine. C'est souvent là que se regroupent lesdits freaks, la machette à la main. Et là, je peux vous assurer que votre petit problème d'autoroute deviendra tout à coup le cadet de vos soucis. C'est en tout cas la morale de **The Butcher**, écrit par Michael Hurst (**Mansquito**) et réalisé par Edward Gorsuch, habituellement scénariste de thrillers érotiques.

■ Chez The Asylum, on aime faire tout un tas de petits films pour concurrencer les gros. Ils en ont déjà une vingtaine au catalogue, auxquels vient s'ajouter Hillside Cannibals, inspiré de l'histoire vraie qui avait déjà inspiré Wes Craven pour sa **Colline a des yeux**. Et là, vous vous dites : *« Mais alors, pourquoi ne pas s'inspirer directement du film de Craven ? Ou encore du remake d'Alexandre Aja, bien meilleur ? »*. Très pertinent, mais il arrive parfois que les gars de The Asylum aient une lueur de lucidité. En l'occurrence, ils préfèrent s'inspirer de la vraie histoire vraie. Celle de Sawney Bean et de sa famille de dégénérés, qui vivaient dans les collines d'Écosse et chopaient les touristes pour les piller, les torturer et les bouffer. Les mecs qui savent juste pas se tenir, impossibles à inviter à dîner chez un de vos potes. Bref, Leigh Scott, aka Leigh Slawner (**The Beast of Bray Road**, **Exorcism: The Possession of Gail Bowers**) espère ainsi avoir noyé le poisson. Sauf que du coup, ça risque fort de ressembler à **Evil Breed : The Legend of Samhain**. Encore raté les gars ! Mais bien essayé...



NOTULES LUNAIRES

Coscénariste du **Médaillon**, le film de Gordon Chan avec Jackie Chan, Bennett Davlin réalise Memory, qu'il a également écrit d'après son propre roman (pas nombriliste pour un sou le gars, il aime tellement son bouquin qu'il l'adapte lui-même !). La mémoire, ça se perd facilement. Soit parce qu'on est vieux (comme Gérard), soit parce qu'on fume trop de pétards (comme Bustillo), soit parce qu'on prend des gnons à longueur de journée (comme Sévéon). Au 6 rue Rodier, la mémoire, c'est carrément le truc en voie de disparition. Y'a que des poissons rouges ! Mais ce n'est pas du tout de ça dont il est question dans **Memory**. Le Dr. Taylor Briggs (Billy Zane, qui ne doit déjà plus se rappeler qu'il a joué dans ce film) est un spécialiste des troubles de la mémoire. Alors qu'il sonde celle d'un gars retrouvé en Amazonie, il se retrouve en contact avec une « mystérieuse substance », nous dit le résumé. Cette « mystérieuse substance » va réveiller en lui des souvenirs enfouis, qui ne sont pas du tout les siens, mais ceux d'un serial killer sadique qui sévirait depuis trois décennies. Le résumé nous dit aussi qu'il pourrait s'agir du père du bon docteur, pourtant décédé. Pas très clair, ce résumé…

Dans Battlespace, une coproduction entre les États-Unis, l'Australie et l'Allemagne, une femme flic de l'espace doit s'aventurer sur la planète désertique Konstrukt-3 afin de trouver une arme qui doit détruire son propre monde dans moins de 24 heures. Selon ses producteurs (qui n'osent même pas mettre leurs noms sur l'affiche, les lâches !) le film est le premier d'une longue série qui examinera l'histoire et l'évolution de l'humanité dans un contexte de science-fiction. Ce dont on doute carrément, vu le peu d'efforts fournis sur ce premier opus. C'est Neil Johnson (**The Demons in My Head**, **To Become One**) qui réalise ce **Battlespace** fait à l'ancienne dans une cave et un jardin d'enfants, avec des jouets en plastique et des boîtes de conserve. Ça ressemble dangereusement aux nanars d'Al Bradley (**Star Odyssey**, **La Bataille des étoiles**…).

Les fantômes aussi partent en vacances. En croisière même, comme Toullec *(on avait passé un marché San, toi aussi tu sembles perdre la mémoire… - ndlr)*. Produit par Hannibal Pictures (**Wanted** avec Hallyday et Renaud, **Absolon** avec Lambert et Lou Diamond Phillips), Haunted Boat est l'œuvre d'Olga Levens. L'œuvre,

parce qu'elle fait tout elle-même sur son premier film. Réalisatrice, scénariste, productrice, chef op, directrice artistique, chef costumière, responsable du casting… Bref, y'a plus de taf pour personne. Sauf au montage, où on retrouve Alan Roberts, autrefois réalisateur de plusieurs films érotiques (**The Sexpert**, **Young Lady Chatterley**) et de **Karate Cop** avec Ron Marchini, un kicker à la tête de chou. Ah, on me signale que je n'ai plus assez de place pour vous raconter l'histoire. Tant pis, je le tente quand même. Un groupe de jeunes se cotise pour louer un bateau et part à l'aventure. Alors qu'ils font route, le navire dérive vers une dimension parallèle, entre la vie et la mort, et tout un tas de fantômes montent à bord…

San HELVING

WANTED : UNDEAD OR ALIVE
MORTS ET VIFS

Si vous allez sur le blog du réalisateur/scénariste Glasgow Phillips, vous y apprendrez, de son propre aveu, que les films d'horreur, c'est pas trop son truc. Il en regarde d'ailleurs très peu, tant ça lui fout généralement la pétoche. Déclaration très ironique pour quelqu'un qui vient de finir un western des plus gore avec des zombies ! Produit par Dark Lot Pictures (**Hooligans** avec Elijah Wood, **Buried Alive** de Robert Kurtzman), **Wanted : Undead or Alive** s'intéresse au cas d'Elmer et Luke, deux cow-boys en cavale après avoir piqué le pognon du shérif ripou Claypool. Poursuivis par une escouade de mercenaires, ils sont aidés par une guerrière apache qui s'est jurée de venger son peuple en massacrant tous les Américains portant un uniforme. Pour la remercier, Elmer et Luke acceptent de l'accompagner à la garnison la plus proche pour qu'elle assouvisse ses pulsions revanchardes. Mais quelle n'est pas leur surprise lorsqu'ils réalisent que le mythique Geronimo a lancé une malédiction au peuple blanc, malédiction qui transforme tous les hommes de la région en zombies… Tourné dans le fameux ranch qui accueillit la série ***Bonanza*** **Wanted : Undead or Alive** est interprété par James Denton (***Le Caméléon***, ***Desperate Housewives***), Chris Kattan (**La Maison de l'horreur**) et Navi Rawat (***24 heures chrono***, ***Numb3rs***). Quant aux effets spéciaux, ils sont assurés par Gary Jones (**Moontrap**, **Mosquito**).

Damien GRANGER

WEEEVIL LES INSECTES DU MAÏS

En plus d'éditer les bandes dessinées **Judge Dredd** et de développer bon nombre de jeux vidéo à succès (**Rogue Trooper**, **Miami Vice**, **Sniper Elite**, **Black Hawk Down**...), la société anglaise Rebellion se lance dans le cinéma. Deux suites (en cours de développement depuis maintenant 5 ans) au film de Danny Cannon avec Sylvester Stallone sont ainsi prévues, ainsi que toute une série de Creature Features dont le premier titre sera **Weeevil**. Il faut dire que les deux nouveaux boss de la société, Jason Kingsley (scénariste et producteur) et Andrew Prendergast (réalisateur), possèdent d'énormes studios aux abords de Londres, et sont familiers avec le genre, puisqu'ils avaient déjà tourné **Parasite** en 2003, avec le concours de Shoreline Entertainment. Dans **Weeevil**, la scientifique Roxanne M[illegible] a mis au point une nouvelle sorte de maïs qui pourrait p[illegible] aux besoins de la population en cas de sécheresse. Elle ch[illegible]sit de tester son expérience sur les terres de James J[illegible], le seul fermier de la région à n'employer aucun pesticide, et donc à voir ses récoltes dévorées par les charançons. Bien entendu, les répercussions sur les bestioles, dont la taille et l'appétit augmentent à vue d'œil, sont catastrophiques... Devraient suivre **Racing Demon**, **Badlanders**, **The Ants**, **Dead Of The Night**, **The Cathedral**, **Eels**, **The Vault** et **The Visitor**. On vous en reparle très vite.

Damien GRANGER

NOTULES ASIATIQUES

Après une petite pause bien méritée, les bonnes vieilles Notules asiatiques font leur come-back de la rentrée avec un film de super-héros qui en remontrerait presque au fameux homme-araignée. Spidey, gare à toi, Mercury Man débarque !

■ Commençons par une nouvelle qui devrait tous vous intéresser : Nonzee Nimibutr, l'homme en grande partie responsable du dynamisme du nouveau cinéma thaï (grâce notamment à son **Nang nak**), revient derrière la caméra après avoir beaucoup joué au producteur. Son nouveau film, Queen of Lankasuka, promet d'être une grande aventure historico-fantastique pleine d'action, de magie et de romance. L'histoire tourne autour de trois princesses qui vont chercher l'aide d'un magicien et d'un Chinois, constructeur de canon de son état, afin de vaincre une horde de pirates adeptes de la magie noire. Le casting, composé notamment de Dan **Born to Fight** Chupong, laisse supposer la présence de grosses scènes d'action bien spectaculaires. On sait en tout cas qu'une bataille sous-marine avec des baleines est d'ores et déjà prévue ! Avec Nimibutr aux commandes, on peut être sûr (si, si !) que **Queen of Lankasuka** sera un long-métrage d'exception.

■ 4 Horror Tales n'est pas un film d'horreur omnibus, mais carrément une série de quatre longs-métrages sortis entre fin juillet et début août en Corée du Sud. Produite par Ahn Byeong-ki, célèbre réalisateur de plusieurs B horrifiques bien montés (**Nightmare**, **Phone et Bunshinsaba**, particulièrement appréciés par Bustillo, bien que ce ne soit pas forcément un gage de qualité !), cette mini-série est composée de **February 29** (Jeong Joon-hoon), **Forbidden Floor** (Kwon Il-soo), **Roommates** (Kim Eun-kyeong) et **Dark Forest** (Kim Jeong-min). Seul ce dernier, le récit d'une escapade en montagne ayant mal tourné, promet un minimum d'originalité, les trois autres films étant basés sur des

histoires de fantômes. Signalons enfin que ces quatre métrages sont tous des premiers films.

■ Restons en Corée du Sud, où le film d'animation Coffy the Fox

MERCURY MAN

ÇA Y EST ! CE TRÈS ATTENDU FILM DE SUPER-HÉROS THAÏ, DONT NOUS VOUS PARLIONS DÉJÀ AVEC EXCITATION DANS LE N° 183, VIENT DE SORTIR DANS SON PAYS NATAL. BURN, BABY, BURN !

« Il combat tous les ennemis, ne connaît aucune peur... Il brûle au nom de la justice. » Voilà l'accroche de ce film qui devrait nous en mettre plein les mirettes. Mercury Man se présente donc comme le tout premier super-héros thaï au cinéma, ce qui, en soi, est déjà un argument de poids. Car le cinéma thaï se montre depuis quelque temps particulièrement branque, et **Mercury Man** semble bien parti pour dépasser toutes nos espérances ! Commençons donc par l'histoire : Chan est un pompier qui aime jouer les héros, au mépris de la sécurité de ses collègues, ce qui lui vaut une mise à pied. Pourtant, suite à l'annonce d'un incendie dans une prison, Chan part tout de même combattre le feu. Malheureusement (?) pour lui, il se fait poignarder au moyen d'une dague magique qui, au lieu de le tuer, lui confère des super-pouvoirs. S'ensuivent diverses visions, où un moine et une prêtresse tibétaine le mettent en garde : il doit en toutes circonstances garder son calme, ou son corps se mettra à brûler. Attention ami lecteur, c'est là que ça devient intéressant : au lieu de s'énerver pour voir s'il va véritablement se transformer en petit frère de la Torche Humaine, Chan ouvre un Penthouse et, tout excité, se retrouve avec le calbute en feu ! Sa sœur, jouée par la vraie Beautiful Boxer Parinya Charoenphol (qui

devrait sortir incessamment sous peu. Aux commandes de ce projet, on retrouve Lee Sung-gang, bien connu pour son **Mari Iyagi**. Adaptant le célèbre mythe local où des renards prennent l'apparence d'êtres humains (plusieurs films fantastico-horrifiques ont d'ailleurs été tournés sur ce thème), cette version opte pour une approche romantique. En effet, il s'agit ici de l'histoire d'un jeune renard qui décide de devenir humain après être tombé amoureux d'une gamine. Le film promet, bien évidemment, d'être très beau.

■ Dans la série « on ne sait pas si il faut en rire ou en pleurer », les frères Pang viennent de s'attaquer au remake d'un de leurs rares bons films, **Bangkok Dangerous**. Financée et interprétée par Nicolas Cage, cette nouvelle version, intitulée Time to Kill, se déroulera de nouveau à Bangkok, et l'on retrouvera Charlie Yeung dans l'un des rôles principaux. Navrant, n'est-il pas ?

■ Concluons ces news par des nouvelles de la suite évidemment très attendue de **SPL**. Nommé Po Jun, ce film n'aura en fait aucun rapport avec le premier, en dehors de son atmosphère, de son histoire de policiers corrompus et de ses combats. L'action se déroulera à Macao juste avant la rétrocession, et tournera autour de flics travaillant pour les triades. Apparemment tiré d'une histoire vraie, **Po Jun** sera de nouveau mis en scène par Wilson Yip et chorégraphié par Donnie Yen, tandis que Louis Koo tiendra l'un des rôles principaux. Tant pis pour la prequelle...

balance d'ailleurs quelques kicks - voir NA du n°160), lui coud alors un costume de super-héros sur mesure, et Chan se retrouve rapidement confronté à un affreux terroriste nommé Ousama Ben Ali (!!!). Un méchant accompagné d'une armée de sbires (dont plusieurs super-vilains), qui a en tête de grands projets de destruction massive.
Que faut-il penser d'un tel salmigondis ? Cet assemblage de personnages et de situations donne l'impression de nager en pleine série Z américaine. Et pourtant, **Mercury Man** est le bébé de plusieurs têtes pensantes du cinéma thaï actuel. Et de toute évidence, ces derniers espèrent bien faire de leur film un gros produit d'exportation, comme l'indiquent la touche 11 septembre (pour plaire aux Ricains), le concept super-héroïque (pour plaire aux Occidentaux en général), et une bonne dose de bastons Muay Thaï style (pour plaire à tout le monde). En termes d'action, on retrouve aux commandes le duo le plus vendeur du moment : Prachya Pinkaew (réal de **Ong-Bak** et de **L'Honneur du dragon**, ici producteur) et Panna Rittikrai (réal de **Born to Fight**, ici chorégraphe). Rittikrai ne s'est apparemment pas limité à des combats façon boxe thaï, puisqu'il a également conçu des chorégraphies old school (Yuen Woo-Ping style), histoire, on l'imagine, de se conformer au goût des producteurs US en la matière. Ce faisant, il s'éloigne malheureusement de la dynamique visuelle qu'il avait créé avec **Ong-Bak**, où il faisait voler en éclats les principes figés du cinoche hongkongais...
Côté réalisation, c'est Bhandit Thongdee qui s'y colle. Un habitué du box-office, qui a signé deux films aussi différents que sympathiques, la « comédie musicale » **Hoedown Showdown** et le film horrifique **The Unborn**. Quant aux SFX, essentiellement composés d'images de synthèse, ils sont (à première vue) de qualité, et n'ont rien à envier aux grosses productions hollywoodiennes : sauts gigantesques, explosions énormes, pouvoirs spectaculaires... Tout l'arsenal est de sortie, et les images, fluides, font mouche. Bref, autant d'éléments qui nous rassurent quant à l'aspect visuel du film. Rappelons également que trois cascadeurs français ont participé à cette aventure. Et vu la qualité de leur travail, ils devraient continuer à bosser sur place. Bravo à eux !
Même si **Mercury Man** ne semble pas vraiment déchaîner les passions en Thaïlande, le film est attendu de pied ferme à la rédaction. Et si ce mélange de super-héros + boxeur transexuel + Ben Laden + magie + Muay Thaï ne vous fait pas tripper, c'est que vous vous êtes trompé de magazine !

L'Etrange Festival

Du 30 août au 12 septembre, s'est tenue à Paris une nouvelle édition de L'Étrange Festival, qui fait chaque année office de rentrée des classes pour tous les amateurs de curiosités filmiques et de trashouilleries épileptiques. Pléthorique, la programmation reflétait néanmoins la géographie traditionnelle du cinéma de l'étrange, qui s'étend entre deux pôles : les États-Unis et le Japon. Il n'en fallait pas plus pour que nos envoyés spéciaux, le redneck napolitain Gilles Esposito et le breton kamikaze Julien Sévéon, croisent le fer lors d'un nouveau Pearl Harbor.

Ci-dessus, de gauche à droite : Le très barré Strange Circus et le bien-nommé Vices et sévices de Norifumi Suzuki.

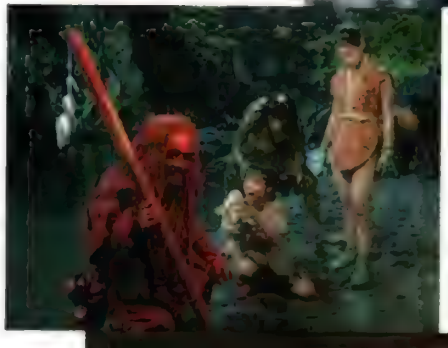
Ci-contre, de haut en bas : Reiko Ike dans Le Pensionnat des jeunes filles perverses de Norifumi Suzuki.

The Great Yokai War de Takashi Miike.

Yakuza de Paul Schrader

Page de droite : Le bad-ass Lee Marvin dans Canicule de Michael Ritchie.

Dans la douzaine d'avant-premières organisées par l'Étrange Festival, s'est glissée une petite perle, point d'entrée idéal pour cette édition 2006. Contre toute attente, il ne s'agit pas de **Next Door** du norvégien Pal Sletaune, exercice polanskien trop appliqué, mais de l'incroyable film américain **Neighborhood Watch** (aka **Résidence surveillée**). Cette comédie noire nous replonge dans l'univers de l'excellent et méconnu **The 'burbs/Les Banlieusards** de Joe Dante, avec l'histoire d'un jeune couple s'installant dans un faubourg résidentiel apparemment sans histoires, mais cachant en fait de terribles secrets. À ceci près que le réal Graeme Whifler, jadis scénariste du cultissime **Sonny Boy** *(cf. dossier Le meilleur du Direct-to-Video – ndlr)*, mène son récit sans aucun souci de bienséance, et mélange gaillardement le viscéral et le potache (l'épisode de la diarrhée foudroyante restera dans les annales, si j'ose dire) jusqu'à une chute finale à l'ironie mordante. Au-delà de l'outrance, apparaît la vision saisissante d'un enfer propret, celui des banlieues anonymes où chacun manifeste une indifférence polie à la souffrance d'autrui, tandis que les radios diffusent en continu le venin des prêcheurs fanatiques.



Il faut dire que cette « autre Amérique », loin des gratte-ciel, avait déjà inspiré tout un pan du cinéma US, comme le démontre la thématique sobrement intitulée « Rednecks ». Il semble en effet que plus on s'approche des marécages du Deep South, plus la chaleur et l'humidité attisent le défoulement des pulsions violentes et sexuelles. On ne saurait en trouver meilleure illustration que dans **Mudhoney** (aka **Le Désir dans les tripes**), fleuron de la première période - la meilleure - de l'obsédé mammaire Russ Meyer. Mais cette ruralité agressive a aussi marqué le polar melvillien des 70's (**Carnage/Prime Cut** de Michael Ritchie, un cinéaste un peu oublié qui fit preuve de réelles ambitions à ses débuts), et bien sûr le film d'horreur. Deux classiques de l'humour noir, **Le Crocodile de la mort/Eaten Alive** de Tobe Hooper et **Nuits de cauchemar/Motel Hell** de Kevin Connor, permettaient ainsi d'apprécier deux performances totalement opposées mais également géniales, sur le thème imposé de l'aubergiste meurtrier. Dans le premier, Neville Brand pulvérise tous les records dans le genre « psychopathe suant à grosses gouttes », tandis que dans le second, le westernien Rory Calhoun incarne avec ironie un doucereux cannibale. Cependant, l'événement de cette édition 2006, toutes sections confondues, résidait à coup sûr dans la projection du rarissime **Bayou** de Harold Daniels. Le culte qui lui est voué tient tout entier dans les vicissitudes de sa diffusion : distribué sans succès par United Artists, cet âpre drame louisianais fut ensuite réinjecté dans le circuit bis, rebaptisé **Poor White Trash**, et pourvu de séquences additionnelles. Parmi les ajouts, une « rallonge » de dix minutes (poursuite nocturne, viol dans la boue, puis visite au confessionnal !), où les doublures des acteurs cachent obstinément leurs visages, qui compte parmi ce que la série Z américaine a donné de plus étrange et de plus fulgurant ces 50 dernières années. Que grâce soit rendue aux programmateurs pour avoir dégotté une copie 35 mm de cette œuvre légendaire, qui figure en bonne place dans les bibles du cinéma d'exploitation, type *Psychotronic* et autre *Re/Search : Incredibly Strange Films*.

Ceci dit, le plus incroyable était peut-être ailleurs, dans le choix des « Cartes blanches ». Celle de la diva gothique Diamanda Galas aurait ainsi pu être celle d'une abonnée

à *Télérama* un peu excentrique. Par contre, il fallait voir Paul Schrader, avec ses grosses lunettes et ses airs de prof de philo complexé, présenter une sélection pour le moins radicale, car presque exclusivement composée de films underground et expérimentaux américains ! N'oublions pas qu'il fut d'abord un critique éminent, à l'heure même où les Nouvelles Vagues débarquaient aux US. Ses introductions étaient à la fois modestes et passionnées, mais non exemptes d'anecdotes savoureuses : voir le destin de Stanton Kaye, auteur d'une intéressante tentative de journal intime filmé, **Brandy in the Wilderness**, qui abandonna le cinéma pour faire fortune dans la Silicon Valley ! Enfin, Schrader assurait à lui seul la traversée du Pacifique, avec le **Yakuza** de Sydney Pollack, qu'il a co-écrit, et surtout le magnifique **Yukoku** (aka **Rites d'amour et de mort**), unique réalisation de Mishima, qui fait écho à son propre biopic de l'écrivain japonais.

ET PENDANT CE TEMPS, AU JAPON

La programmation nippone est devenue quasiment incontournable à L'Étrange Festival. Cette année, elle se consacrait principalement à deux réalisateurs, Sono Sion et Norifumi Suzuki. Ce dernier n'est plus à présenter grâce à son **Couvent de la bête sacrée**, d'ailleurs déjà programmé par le passé à L'Étrange. Tout comme, d'ailleurs, ses **Shaolin karaté** (Sonny Chiba dans la peau du grand maître du Shorinji Kempo) et **Vices et sévices** (le titre parle de lui-même : sex and violence, nippon style). Seul inédit de la fournée (sauf erreur de notre part) **Sexe et furie**, un « pink femme fatale » dans lequel on retrouve, outre la star Reiko Ike, la suédoise Christina Lindberg, bien connue pour son rôle phare dans **Thriller : A Cruel Picture** (voir MM n°155). Bien qu'aucun film de Sono Sion ne soit encore sorti en France, son **Suicide Club** a déjà beaucoup fait parler de lui, et Mad Asia vous a même offert une critique de son **Strange Circus** dans le n°2. Bref, c'était donc l'opportunité pour le plus grand nombre de découvrir ces deux titres, ainsi que **Requiem pour Noriko**, préquelle de **Suicide Club**, et **Comme dans un rêve**, l'un de ses plus récents efforts.

Gilles ESPOSITO & Julien SÉVÉON

TOUS A STRASBOURG !

Nos bons amis de Strasbourg, Alsaciens pure souche passant presque autant de temps dans les bierstup (c'est comme ça qu'on appelle en Alsace les endroits où l'on roule sous la table - surtout Taboni) que dans les salles obscures, vous ont mijoté, pour leur propre édition de L'Étrange (du 26 au 31 octobre), un programme des plus jouissifs. Ils ont en effet réussi à organiser deux premières européennes : **Paprika** de Satoshi Kon et **The Woods** de Lucky McKee. Que du bon ! Allez, ouste tout le monde, direction Strasbourg !

World Trade Center

ENTRE CIEL ET TERRE

Une fois de plus, Oliver Stone tente une approche de son sujet allant à l'encontre de ce qu'on était en droit d'attendre de lui. **WTC** n'est donc ni un brûlot politique, ni un hymne sacrificiel au courage des sauveteurs. Le film adopte le point de vue des victimes du 11 septembre, à savoir trois policiers ensevelis sous les décombres d'une des tours. Difficile, dès lors, de rendre la chose passionnante, sachant qu'ils sont dans l'impossibilité de bouger. Stone tente donc de dynamiser la narration en insistant lourdement sur l'inquiétude qui ronge leurs épouses, lors de scènes lacrymales vite redondantes et de flashs-back qui ne font qu'enfoncer le clou. Et ce n'est rien en comparaison des conversations entre leurs maris, qui se confient en tentant de survivre jusqu'à l'arrivée des secours, le tout enrobé d'une musique sirupeuse et marqué par l'apparition très kitsch d'un Christ portant... une bouteille d'eau (on a évité le Coca de justesse) ! Sachant qu'on connaît l'issue de leur calvaire, autant l'avouer carrément : on roupille sec. Jamais Stone n'a réalisé un film qui lui ressemble aussi peu. On a d'ailleurs la nette impression que le métrage a été mis en scène par Ron Howard, comme si Stone, après l'échec d'**Alexandre**, cherchait à s'acheter une légitimité auprès des studios. **WTC** n'est pourtant pas foncièrement mauvais : les scènes finales sont franchement émouvantes (Nicolas Cage est d'une justesse rare), et le personnage du Marine « envoyé par Dieu » symbolise de façon très adroite le désir de vengeance républicain : les scènes où il intervient sont d'ailleurs les seules du film 100 % estampillées Stone. Reste qu'on s'attendait à autre chose qu'un mélo consensuel de la part d'un auteur aussi virulent.

C.D.

USA. 2006. REAL.: OLIVER STONE. SCEN.: ANDREA BERLOFF. DIR. PHOT.: SEAMUS MCGARVEY. MUS.: CRAIG ARMSTRONG. PROD.: MORITZ BORMAN, DEBRA HILL, MICHAEL SHAMBERG, STACEY SHER ET OLIVER STONE POUR PARAMOUNT PICTURES, DOUBLE FEATURE FILMS ET INTERMEDIA FILMS. INT.: NICOLAS CAGE, MICHAEL PENA, JAY HERNANDEZ, MARIA BELLO, MAGGIE GYLLENHAAL, MICHAEL SHANNON... DUR.: 2H10. DIST.: UIP. SORTI LE 20 SEPTEMBRE 2006.

Pardonnez-moi, sont sur mon

(LE CAUCHEMAR DE DRAC

Pour tous les amoureux du fantastique, le cinéma d'épouvante britannique des années 60 marque une des périodes les plus fastes du genre. Mais le danger avec les classiques, c'est qu'ils finissent toujours par prendre un peu la poussière. On ne peut donc que saluer l'initiative de Swashbuckler Films, qui nous permet de revoir d'un œil neuf deux illustrations majeures du thème vampirique, devenues rares en salles : le matriciel **Cauchemar de Dracula** de Terence Fisher, et **Le Bal des vampires** de Roman Polanski, parodie terminale du mythe... en attendant d'autres résurrections.

S'il ne fallait retenir qu'une image pour résumer l'irruption de la Hammer Films sur la scène fantastique, ce serait l'un des premiers plans du **Cauchemar...** (1958), qui montre quelques gouttes de sang vermillon tombant sur le cercueil de Dracula. La société anglaise s'est en effet appuyée sur l'utilisation inédite de la couleur, jusqu'alors bannie du cinéma fantastique, pour en rénover de fond en comble les thèmes. Pour y parvenir, Fisher revient au roman original de Bram Stoker. Il en modifie considérablement les personnages et l'intrigue, mais en garde l'essentiel, c'est-à-dire sa structure épistolaire, composée de lettres, journaux intimes et autres mémos. Les informations ainsi dispensées servent le propos du cinéaste, propos centré sur l'« objectivation » et la simplification des mythes : ici, le vampire se déplace la nuit, craint l'ail et le crucifix, et meurt d'un pieu planté dans le cœur, point barre. De plus, cette construction permet de réduire au minimum les scènes d'explication et de transition, et de donner la priorité à l'action. Loin du jeu théâtral de ses prédécesseurs, Christopher Lee s'impose en incarnant un Dracula félin et athlétique, voire carrément bestial lors de ses affrontements furieux avec son éternel adversaire, le chasseur de vampires Van Helsing (Peter Cushing). Cette dimension physique se traduit aussi par une sensualité du meilleur aloi, avec les scènes inoubliables montrant des jeunes femmes en nuisette attendre, le cœur battant, que le Comte vienne puiser le sang à leur cou. Ce cocktail révolutionnaire et explosif (action + érotisme) qui permit à toute une génération, celle de l'après-guerre, de découvrir les charmes vénéneux du cinéma d'épouvante.

mais vos dents cou

ULA + LE BAL DES VAMPIRES)

Moins consensuel est le cas du **Bal des vampires**, qui provoqua un débat houleux chez les fantasticophiles lors de sa sortie en 1967. Certains y virent une brillante satire, susceptible de faire découvrir le genre à un plus large public. D'autres, une pantalonnade témoignant d'un immense mépris pour le matériau de base, soupçon alimenté par l'attitude de Polanski, qui cultivait alors son image de cinéaste « petit malin » en multipliant les déclarations provocatrices. Il est vrai que la parodie proprement dite, qui ne s'attaque qu'à des éléments conventionnels (paysans craintifs, serviteur bossu et défiguré, vampires décadents, etc.) n'est pas ce qu'il y a de plus réussi. Mais à un autre niveau, le rire et la peur parviennent à s'amalgamer et à se nourrir mutuellement, notamment dans le château... où se déroulent tout de même les deux tiers de l'action ! Son architecture labyrinthique devient en effet le siège de l'errance des personnages, qui se perdent dans des trajets absurdes où, mine de rien, on retrouve les thèmes obsessionnels du cinéaste : l'enfermement comme source d'hallucinations, l'inhibition motrice... C'est le cas, par exemple, du passage hilarant où le Professeur est coincé dans la fenêtre de la crypte, ou du gag célèbre qui voit Polanski himself s'enfuir à toutes jambes pour échapper à la morsure fatale, et effectuer une longue course... pour revenir au même point. Dans ce décor de chausse-trappes, de raccourcis et de détours, rien d'étonnant à ce que les attributs traditionnels subissent certains déplacements. Le bon vieux crucifix n'est plus forcément l'arme adéquate contre les suceurs de sang, et le cercueil de ces derniers peut aussi faire office de luge pour poursuivre des fuyards sur des pentes glacées. Et surtout, les éléments liés au mythe (brouillard et hémoglobine) sont littéralement transmutés ; dans la grande scène de vampirisation, ils sont remplacés par la neige, la vapeur, et l'eau d'un bain moussant giclant sur un mur. Quant au rouge, ce n'est plus celui du sang, mais du vin qui s'échappe d'une barrique dans laquelle on a malencontreusement planté un pieu ! Ces ultimes éclaboussures écarlates montrent que Polanski s'était peut-être plus imprégné du modèle fisherien qu'il ne voulait bien l'avouer.

G.E.

DRACULA. G-B. 1958. REAL.: TERENCE FISHER. SCEN.: JIMMY SANGSTER D'APRES LE ROMAN DE BRAM STOKER. DIR. PHOT.: JACK ASHER. MUS.: JAMES BERNARD. PROD.: ANTHONY HINDS POUR HAMMER FILMS. INT.: PETER CUSHING, CHRISTOPHER LEE, MICHAEL GOUGH, MELISSA STRIBLING, JOHN VAN EYSSEN... DUR.: 1H22. DIST.: SWASHBUCKLER FILMS. RESSORTIE LE 25 OCTOBRE 2006.

THE FEARLESS VAMPIRE KILLERS. USA/G-B. 1967. REAL.: ROMAN POLANSKI. SCEN.: GERARD BRACH ET ROMAN POLANSKI. DIR. PHOT.: DOUGLAS SLOCOMBE. MUS.: KRZYSZTOF KOMEDA. PROD.: GENE GUTOWSKI POUR MGM, CADRE FILMS ET FILMWAYS PICTURES. INT.: JACK MACGOWRAN, ROMAN POLANSKI, SHARON TATE, ALFIE BASS, FERDY MAYNE... DUR.: 1H50. DIST.: SWASHBUCKLER FILMS. RESSORTIE LE 18 OCTOBRE 2006.

Pulse

OH MY GOD, THEY KILLED KUROSAWA !

Pourquoi sommes-nous sur Terre ? Pourquoi la guerre ? Pourquoi les Ricains nous pourrissent-ils l'existence avec leurs remakes ? **Le Cercle**, **The Grudge**, **Dark Water**... et maintenant **Pulse**, copie de l'excellent **Kairo** de Kiyoshi Kurosawa sorti il y a à peine 5 ans. Outre les visées pécuniaires d'un remake, celui-ci se doit d'être meilleur que l'original. Car sinon, comment justifier son existence, surtout dans un laps de temps aussi court ? Vu la qualité de **Pulse**, réalisé par l'inconnu Jim Sonzero (remarquez au passage le « zero » dans son nom), ce film ne devrait tout simplement pas exister. Alors que l'œuvre de Kurosawa était subtile, intelligente, flippante et dotée d'une véritable ambiance, cet ersatz de fausse couche est lourd, simpliste et sans vision propre. Mais **Pulse** a tout de même un bon côté : le film explique toute l'histoire, dans ses moindres détails, pour que l'on comprenne bien ce qui se passe. C'est vrai, quoi, imaginez deux secondes que le spectateur soit forcé d'utiliser sa caboche ?! Manquerait plus que le cinéma nous fasse réfléchir, tiens ! À moins que vous ne soyez emprisonné à Guantanamo et que l'on vous torture en vous forçant à visionner **Pulse**, vous n'avez aucune raison de vous infliger un tel supplice (sauf par masochisme pur - mais ça se soigne). Alors mettez plutôt la main sur le seul et vrai **Pulse** et (re)visionnez-le. N'aidez pas les majors américaines dans leur travail de formatage mondial de l'imaginaire, de l'art et de l'originalité !

J.S.

USA. 2006. REAL.: JIM SONZERO. SCEN.: RAY WRIGHT ET WES CRAVEN. DIR. PHOT.: MARK PLUMMER. MUS.: ELIA CM RAL. PROD.: M CHAEL LEAHY ET JOEL SOISSON POUR THE WEINSTEIN COMPANY, DISTANT HORIZONS ET NEO ART & LOGIC. INT.: KRISTEN BELL, IAN SOMERHALDER, CHRISTINA MILIAN, RICK GONZALEZ, JONATHAN TUCKER... DUR.: 1H25. DIST.: TFM DISTRIBUTION. SORTIE LE 11 OCTOBRE 2006.

Family portraits

NOTRE BELLE FAMILLE

Composé de trois courts-métrages distincts tournés sur une période de cinq ans (**Cutting Moments**, **Home** et **Prologue**), ce **Family Portraits** sort enfin chez nous après avoir bâti sa sulfureuse réputation dans de nombreux festivals. **Family Portraits**, ou comment trois histoires font se croiser une femme délaissée par son mari et prête à tout pour le reconquérir, un homme victime de maltraitance au cours de sa jeunesse et sur le point d'exploser, et une jeune femme dont le retour au foyer après un accident va causer un drame.
Écrites et réalisées par Douglas Buck (auteur du futur remake de **Sisters** dont nous vous parlions le mois dernier), ces tranches de vies américaines risquent d'en choquer plus d'un par leur radicalité formelle et leur ambiguïté morale. En sondant l'horreur larvée en chacun de nous, et qui menace de frapper à chaque instant, Buck dresse le portrait d'une société en plein désespoir et dont le dernier rempart, la famille, n'est plus qu'une vulgaire façade prête à voler en éclats à tout moment. Enfants abusés, épouses meurtries et maris psychopathes sont les « héros » de cette tragédie dont Buck se fait le maître d'œuvre. En donnant la part belle aux silences (méticuleux travail sur la bande-son), aux non-dits et aux gros plans, **Family Portraits** est une vraie œuvre naturaliste et contemplative. Porté par des acteurs inconnus mais incroyables, le film s'ancre avec une aisance redoutable dans une réalité bien palpable, la nôtre.
Chargé en termes de scènes-chocs et gore (SFX supervisés par Tom Savini) et proche des premiers Cronenberg dans son rapport douloureux à la chair, **Family Portraits** sait néanmoins mesurer ses effets, et ne se limite pas à un vulgaire étalage d'immondices. Refusant de tomber dans les excès faciles et gratuits d'un Gaspar Noé (dont il est pourtant fan), Douglas Buck fait preuve d'une rigueur rare (même dans les moments les plus extrêmes du métrage) et sait s'effacer quand nécessaire. Il faut voir comment le cinéaste cadre deux Power Rangers pour comprendre que ses images révèlent toujours plus que ce qu'elles ne montrent, annihilant immédiatement toute idée de complaisance, ce dont on a pourtant accusé le cinéaste. Pour Buck, l'horreur se trouve à côté de chez nous, et il est temps d'affronter la vérité en face (aussi douloureuse soit-elle). Tendu comme du Polanski, froid comme du Haneke et violent comme du Fulci, ce **Family Portraits** est une œuvre troublante et émouvante, à voir d'urgence. Soyez juste prévenus que le voyage sera douloureux et sans retour…

J-B.H.

FAMILY PORTRAITS : A TRILOGY OF AMERICA. USA. 2004. REAL. ET SCEN.: DOUGLAS BUCK. DIR. PHOT.: NICOLA SARAVAL. MUS.: WILLIAM DEMARTINO, ED DZUBAK, DAVID KRISTIAN ET GREG RUSSEL. PROD.: DOUGLAS BUCK ET RITA ROMAGNINO POUR VOICE IN THE HEAD PRODUCTIONS. INT.: GARY BETSWORTH, SALLY CONWAY, WILLIAM MAHONEY, ANDERSON WILLIAM... DUR.: 1H44. DIST.: ZOOTROPE FILMS. SORTI LE 4 OCTOBRE 2006.

interview

DOUGLAS BUCK REALISATEUR MAN WITH A CAMERA

AVEC **FAMILY PORTRAITS**, DOUGLAS BUCK FUSTIGE COPIEUSEMENT LA BIENSÉANCE DE L'AMERICAN WAY OF LIFE ET STIGMATISE UNE BANLIEUE TERRIFIANTE OÙ IL NE FAIT PAS BON VIVRE.

Automutilation, meurtre, viol et torture... Vos portraits de famille sont assez traumatisants. La vie en banlieue vous paraît-elle à ce point aliénante ?
Beaucoup plus dans le passé qu'aujourd'hui. Mais à l'époque, il fallait que ça sorte, j'étais très en colère et pas du tout en phase avec les valeurs inculquées par la société américaine. Dans un sens, mon travail de metteur en scène m'a permis de m'échapper. Je ressens beaucoup moins de colère pour cet environnement. Ma famille habite encore en banlieue et je vais souvent leur rendre visite. Cette rage était due à l'âge, au rôle qu'on doit tenir en fonction de son sexe dans l'entourage familial. Je crois aussi que j'avais beaucoup de mal à exprimer ce que j'avais à l'intérieur. C'était ma manière de projeter mes émotions, car je ne pratiquais aucun sport et ne faisais pas partie d'un groupe de punk rock ! Le cinéma a été un acte naturel de rébellion pour moi. Pourtant, même si ça va beaucoup mieux, je me sens toujours très mal à l'aise et préoccupé par la direction que prend le mode de vie occidental...

La violence dans* Family Portraits *n'est pas du tout ludique. La scène où la ménagère s'arrache la bouche dans* Cutting Moments *est même assez intense. Tom Savini a fait un excellent travail.
Oui, je suis très content du travail de Tom Savini et de ses assistants. Et c'est vrai que j'ai laissé à la porte complaisance et préceptes commerciaux quand j'ai élaboré cette scène...

Comment avez-vous rencontré Savini ?
En tant que spectateur, j'ai découvert son travail sur **Zombie** et **Maniac**, mais je le connaissais personnellement avant de commencer **Cutting Moments**. Tom est quelqu'un de très gentil et de très abordable. Il a accepté de bosser sur **Cutting Moments** alors qu'il y avait très peu d'argent à empocher. Même si

Tom n'a jamais été sur le plateau, son nom a beaucoup aidé à vendre le film. Il a quand même supervisé tous les essais vidéo et donné ses directives à son assistant, Tom Vukmanic, qui nous a suivis pendant le tournage. Encore aujourd'hui, je leur suis reconnaissant d'avoir été aussi consciencieux et professionnels.

En dépit de sa noirceur,* Prologue, *le dernier segment de* Family Portraits, *laisse néanmoins entrevoir un peu d'espoir.

Prologue est plus apaisant en apparence. J'ai volontairement réduit la violence graphique, et plutôt cherché la suggestion, ce qui peut parfois mettre tout autant mal à l'aise... Il y a effectivement un peu d'espoir à la fin, mais les personnages continueront toujours à vivre un enfer.

Parmi vos influences, vous citez autant Bergman et Tarkovsky que Troma. Il y a au moins un monde entre ces références.

(rires) Oh oui. Je n'aime pas vraiment les films Troma, mais en revanche, j'adore Lloyd Kaufman, et l'idée de travailler avec lui était vraiment excitante. Je n'éprouve pas vraiment d'attachement pour **Terror Firmer** (Troma movie qu'il a co-scénarisé). On retrouve cette dichotomie dans mes films, car j'ai un profond respect pour Bergman et Tarkovsky, mais je suis également un gros visionneur de DVD, et j'aime acheter les giallos, les films de cannibales italiens, tous ceux qui sont graphiques et sanglants. Les longs-métrages de Dario Argento, Umberto Lenzi, Sergio Martino et de Lucio Fulci... Certains ne sont pas nécessairement très bons, mais ils bravaient pas mal de tabous. Fulci faisait parfois preuve d'un mauvais goût rassurant quand il tournait. Ce que je trouve admirable. Peu importe s'il agissait par philosophie ou pour s'attirer les faveurs d'un certain public, son cinéma secouait indéniablement le spectateur. J'avais cette volonté en tournant **Family Portraits**.

Les femmes sont toujours les victimes dans les trois segments.

Le père de **Cutting Moments** et celui de **Home** sont aussi victimes des circonstances... Je me suis intéressé aux rôles qu'on endosse malgré nous en fonction de notre sexe dans la société, et ce rôle a été déterminé par l'ordre patriarcal dominant. Je crois que c'est le thème central du film.

Propos recueillis par David DOUKHAN (Un grand merci à Pascal LAUNAY)

Les Fils de l'homme

BABYLON BABY

Après un **Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban** qui atomisait les doigts dans le nez les trois autres métrages mous du genou de la saga, Alfonso Cuaron revient aux commandes d'un film de SF budgété à 100 millions de dollars. Mais ceux qui s'attendent à un blockbuster familial dans la lignée des aventures du sorcier prépubère vont se prendre un sérieux coup de massue en pleine face...

En 2027, les femmes du monde entier sont devenues stériles, et voilà 20 ans qu'aucun nouveau-né n'a poussé son premier cri. La planète est ravagée par les épidémies et les guerres de religion, et la Grande-Bretagne est devenue une nation totalitaire où les immigrés clandestins sont parqués dans de véritables camps de concentration. Théo (Clive Owen), un ancien militant devenu col blanc désabusé après la mort de son fils de 2 ans, est contacté par son ex-femme (Julianne Moore), dirigeante d'une faction terroriste contestataire, qui lui révèle un incroyable secret : une jeune fille enceinte a été découverte, et Théo doit l'aider à rejoindre une organisation appelée « Projet humanité ».

Comme dans beaucoup de films d'anticipation, la réussite des **Fils de l'homme** repose en grande partie sur la crédibilité et la tangibilité de son « monde de demain ». Loin d'une reconstitution friquée et tape-à-l'œil, Alfonso Cuaron ne fait qu'amplifier les images qui hantent tous les soirs nos J.T. : conflits religieux, répression musclée de l'immigration, terrorisme, pensée unique, épidémies... Rien, dans ce que nous montre le réalisateur mexicain, ne paraît impossible. Cette terrifiante familiarité, rappelant autant Carpenter (**Invasion Los Angeles**), qu'Orwell (**1984**), Moore (**V pour Vendetta**) que Dantec (**Cosmos Incorporated**), le cinéaste l'impose par petites touches, sans grandiloquence visuelle (exit voitures volantes et autres robots) ni dialogues théoriques, mais au moyen d'une mise en scène fiévreuse d'où émerge un sentiment d'urgence et de chaos, propagé par un aspect reportage et un format d'image plus proche du 1.33 télévisuel que du Scope pétaradant. Mais ce parti pris n'exclut pas pour autant l'élégance formelle, jamais ostentatoire, mais toujours justifiée : la mise en scène des **Fils de l'homme** joue la carte du cinéma total, en se mettant aussi bien au service de son histoire qu'à celui du spectateur, de plus en plus hypnotisé par la fluidité et la force de la réalisation de Cuaron, qui nous scotche ponctuellement au siège sans prévenir (l'attaque de la voiture !).

Toutefois, le déroulement du scénario (tiré d'un livre de la romancière anglaise P.D. James) comportait quelques pièges. Structure finalement classique (en gros, c'est **Le Cinquième élément** !), clichés pas évidents à traiter (le personnage de Michael Caine, baba cool vieillissant et hirsute cultivant sa propre weed)... Pourtant, Cuaron négocie chaque obstacle avec brio grâce à une foi inébranlable en ses personnages et son histoire, le plus joliment surmonté étant celui du héros Théo (impressionnant Clive Owen), éternel archétype de « l'ancien-combattant-qui-a-déposé-les-armes-mais-retrouve-la-foi-pour-la-mission-la-plus-importante-de-sa-vie ». Le refus d'iconiser à outrance le personnage crédibilise ses actes et surtout sa mission, qu'on pourrait qualifier de « bodyguarding biblique ». Cuaron parvient à éviter les écueils supposés par un tel énoncé, pour se concentrer sur l'émotion brute que sous-tend l'opposition entre un monde devenu fou (de rage comme de tristesse), et l'espoir ténu mais puissant véhiculé par l'image d'un nouveau-né miraculeux et miraculé. Ce postulat devient peu à peu le cœur du film, et explose à la rétine du spectateur dans un final ahurissant d'intensité : un monstrueux (mais alors, mon-stru-eux !) plan-séquence en pleine guérilla urbaine, brutale et sanglante, suivi d'un moment de grâce à faire chialer un légionnaire. Un climax aussi destructeur que fondateur, qui résume à lui seul la substance du film de Cuaron : montrer en un même métrage le stade terminal d'une humanité perdue et sa renaissance symbolique. You gotta keep the faith...

L.D.

CHILDREN OF MEN. G-B/USA. 2006. REAL.: ALFONSO CUARON. SCEN.: ALFONSO CUARON, TIMOTHY J. SEXTON, DAVID ARATA, MARK FERGUS ET HAWK OSTBY, D'APRES LE ROMAN DE P.D. JAMES. DIR. PHOT.: EMMANUEL LUBEZKI. MUS.: JOHN TAVENER. PROD.: MARC ABRAHAM, ERIC NEWMAN, HILARY SHOR, ET IAIN ET TONY SMITH POUR UNIVERSAL PICTURES, STRIKE ENTERTAINMENT, HIT & RUN PRODUCTIONS ET QUIETUS PRODUCTIONS LTD. INT.: CLIVE OWEN, JULIANNE MOORE, MICHAEL CAINE, CHIWETEL EJIOFOR, CLAIRE-HOPE ASHITEY... DUR.: 1H45. DIST.: UIP. SORTIE LE 18 OCTOBRE 2006.

LES PLUS GRANDS FILMS D'HORREUR SE SONT ECHAPPES !

DONT 5 INEDITS EN DVD

DISPONIBLES LE 4 OCTOBRE

STEPHEN KING
AU SOMMET DE SON ART

VEGETARIENS
S'ABSTENIR...

DISPONIBLES LE 18 OCTOBRE

GRAND PRIX
DU FESTIVAL D'AVORIAZ 1984

L'ASCENSEUR

UNE CREATION 100%
WES CRAVEN

L'ANNEE MORTELLE

et le meilleur du cinéma d'épouvante :
Le Projet Blair Witch, L'Exorciste, The Dark, Entretien avec un Vampire, Le Village des Damnés, Vendredi 13, May...

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

Avis chiffrés

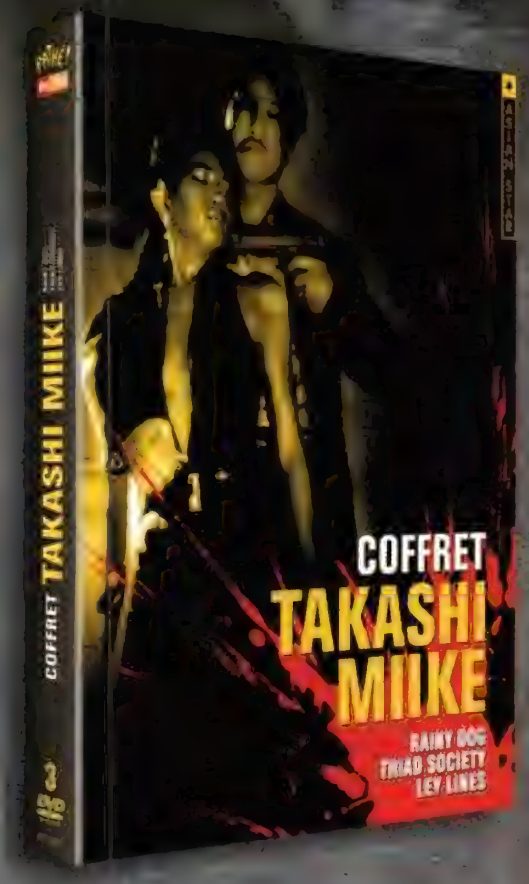
	DIDIER ALLOUCH	YANNICK DAHAN	CÉDRIC DELELÉE	DAVID DOUKHAN	JULIEN DUPUY	FAUSTO FASULO	DAMIEN GRANGER	STÉPHANE MOÏSSAKIS	JULIEN SÉVÉON
2001 MANIACS		**4** Un délire grand-guignol complètement débile mais fendard de bout en bout.				**4** H.G. Lewis peut être fier : Sullivan a ressuscité le fameux redneck spirit. Les bouseux au pouvoir (comment ça, c'est déjà le cas ?!) !	**5** Drôle, cul, gore. 100 % redneck... Le haut du panier du direct-to-DVD.		**2** Du cinéma 7 redneck assumé, mais la sauce ne prend pas.
A SCANNER DARKLY		**1** Refaire le monde défoncé avec ses potes, ça se vit, ça ne se filme pas, même avec du courage.		**4** Un parti pris esthétique pas toujours abouti mais l'esprit de K. Dick est là.		**5** Hermétique, bavard et très sexy, mais diablement cossu ! Lecture du bouquin avant visionnage fortement recommandée...			**5** Dick serait fier !
DES SERPENTS DANS L'AVION	**1** C'était pourtant simple, on voulait des serpents dans un avion. Là ils arrivent au bout de 45 minutes d'une série B quelconque et du coup, bon ben on s'en fout total...				**1** La preuve qu'un film léger ne se conçoit pas à la légère.	**4** Serpents + catastrophe aérienne + Samuel L. Jackson = éclate totale garantie.		**1** De la série B pour les gens qui ne vont jamais voir de séries B.	
THE DEVIL'S REJECTS	**6** Rob Zombie est un cinéaste unique. Son style sans concession nous renvoie aux 70's, époque où le cinéma US ne faisait aucun cadeau à son public...	**6** Le film badass par excellence, où l'on comprend pour les pires raclures de l'univers. Un coup de maître !	**6** Peckinpah s'est réincarné en Rob Zombie dans cette *Horde sauvage* ouest. Un chef-d'œuvre jouissif au point d'en rêver la nuit.	**6** Transgressif, visceral et vraiment mélancolique. Carton plein pour Big Rob.	**5** Une déclaration d'amour rageuse aux freaks, qui a autant de tripes que de cœur.	**6** Plus qu'un film, une véritable décharge électrique qui laissa des séquelles. Rob Zombie nouvelle le culte traumatisant.	**6** Rob Zombie n'a déjà plus rien à prouver. Et ce n'est que son deuxième film ! Vivement la suivante...	**6** Des tronches, des flingues, de la poussière, du sang et une galerie de tarés psychopathes qui s'en donnent à cœur joie. Le pavard total !	**5** Méchant et jusqu'au-boutiste. Très efficace !
LES FILS DE L'HOMME		**5** Un brillant récit d'anticipation et une mise en scène virtuose. Cuaron fait définitivement partie des plus grands !	**6** Bouleversant d'émotion brute et de violence crue, avec Michael Caine dans le plus beau rôle de sa carrière.	**5** Un must en matière de SF politique doublé d'un film vraiment émouvant. Cuaron confirme tout le bien qu'on pense de lui.	**6** Un des rares chefs-d'œuvre du cinéma post-apocalyptique. Et accessoirement, un pan technologique hallucinant.				
LA JEUNE FILLE DE L'EAU		**4** Bourré de défauts et rouleboulant, mais tellement poignant...	**2** Une épisode (raté) de *Twilight Zone* filmé sur DV-HS. Mais Shyamalan jeune bosse...	**3** Shyamalan livre une belle réflexion sur l'imaginaire mais se prend un peu les pieds dans le tapis.	**1** Un caprice amniste et borteux sapé par un réalisateur artistiquement à bout de souffle.	**0** Un ego trip ridicule et fatigant signé par un imposteur.		**2** Quand on veut raconter un conte de fées malgache, on évite de dérouler cyniquement tous ses mécanismes narratifs. Pour's Labyrinth forever !	
HARD CANDY	**3** Pas assez jusqu'au-boutiste. Ah, si Rob Zombie avait fait ce film...	**4** Un huis clos captivant qui joue avec brio sur les réactions épidermiques du spectateur !	**4** Mise en scène remarquable malgré une fin décevante. Patrick Wilson est extraordinaire.	**5** Une vraie surprise qui fait l'effet d'un coup de latte dans les valseuses.	**4** Malgré une facture qui aurait gagné à se faire plus discrète, l'écriture et l'interprétation remportent la mise.	**4** Un film risqué empruntant quelques fâcheux raccourcis, mais une efficacité et un duo d'acteurs qui font la différence.	**5** Un shocker sous forme de huis clos des plus stressants qui vous promène d'un bout à l'autre. Une grande réussite.	**4** Perfectible mais très intrigant. David Slade entre dans la catégorie « Cinéastes à suivre ».	
LE LABYRINTHE DE PAN	**6** Depuis le temps qu'on vous dit que Guillermo est un génie... Son Labyrinthe de Pan est une merveille d'émotion fantastique.	**6** Un conte tragique et bouleversant. Des images subliment qui submergent votre âme. Le plus grand film de l'année !	**4** Mise en scène splendide et prétentieuse, script passionnant et inabouti. Mais c'est tellement mieux con qu'Hellboy...	**6** En son centre, un royaume.	**6** Il n'y a que del Toro qui puisse signer une œuvre aussi sombre et jubilatoire à la fois.	**6** Un bouleverser émotionnel, renversant, puissant et maîtrisé de bout en bout. Un bémol : le film aurait mérité d'être plus long vu la densité de son histoire.	**6** S'il subsistait de très maigres défauts dans *L'Échine du diable*, ils sont ici tous corrigés. À bombar et à chialer.	**6** Un chef-d'œuvre qui est à la fois une aubaine et un calvaire pour les rêveurs du monde entier : Dévastateur !	
LA MAISON DES 1000 MORTS	**5** The Devil's Rejects en un peu moins abouti.	**4** Une mise en bouche dégoûtée qui prépare au choc Devil's Rejects.	**4** Naissance d'un cinéaste capital. Point barre.	**4** Un premier film fun qui se situe dans le sillage de tout ce qu'affectionne Rob Zombie. Mais le meilleur restait encore à venir...	**4** Un joyeux bordel, souvent pour le meilleur, rarement pour le pire.	**4** Du bon B-movie carburant à l'humour noir et aux personnages hétéro. Un coup d'essai déjà prometteur !	**5** Une pure série B de cowboy qui laissait augurer la naissance d'un nouveau maître de l'horreur.	**4** Rob Zombie a encore trop la tête dans ses clips, mais le meilleur du film l'emporte souvent sur le pire.	**5** Jim Rose + rock + gore = Rob Zombie. Sacrément rafraîchissant.
LE MAÎTRE D'ARMES		**6** Une date incontournable dans l'histoire du cinéma d'arts martiaux !		**5** Jet Li quitte le kung-fu pur avec les honneurs. Le combat dans l'auberge est juste incroyable !	**6** Jet Li et Donnie Yen au sommet de leur art, pour une œuvre digne, émouvante et destroy.			**5** Jet Li magistral. Donnie Yen au sommet de sa forme : le bon antidote à tous les Pangarats volants et autres Hero suffisants du moment...	**4** Pas aussi bon que ce qu'on espérait, mais assurément le meilleur film martial classes depuis très longtemps.
LA NONNE	**2** Autant j'aime l'idée d'une méchante bonne sœur, autant là, non...	**3** Un petit ? old school sans grand intérêt, mais sincère et sans prétentions.		**2** De la Madrid passe complètement à côté des possibilités offertes par l'histoire originale de Balaguero.			**4** Un très beau slasher, gothique à souhait, même si la fin est bien plus navrante.	**3** Objectivement, c'est naze, et je cherche encore à savoir pourquoi le film me fait marrer. Pourtant, c'est le cas.	**0** Doux souvenir d'une sieste avec Big Bom.
SEVERANCE		**5** Un survival fun et déjanté, à l'humour très noir, qui détourne le genre avec un respect qui force l'admiration !		**3** Quelques gags rigolos mais on est en droit de préférer le scénario assumé et l'ambiance de Creep.	**5** Bourré d'idées, intègre et culotté. La confirmation après Creep que Christopher Smith est un réalisateur à suivre.	**5** Très généreux et parfois légèrement subversif, Severance est le Délivrance des cols blancs ! Heurs patrons, meurs !	**5** Un survival original où horreur et humour sont savamment dosés. Tout ce qu'Eli Roth a raté avec Hostel.	**4** Un cocktail humour/gore assez plaisant, même si c'est un peu long à démarrer...	**5** Aussi jouissif qu'une braguette ouverte lorsqu'on a vraiment envie de pisser.

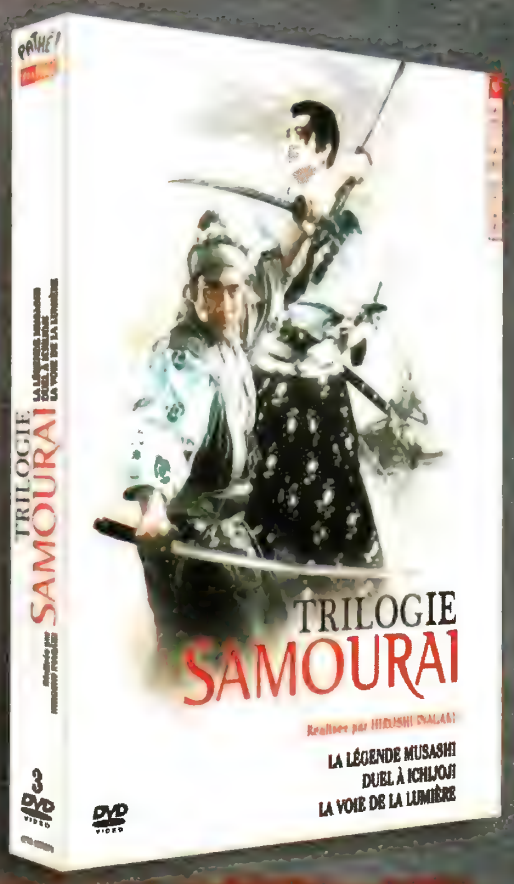
LES COFFRETS ASIAN STAR

ASIAN STAR

Tous les cinémas d'Asie, tous les genres,
dans une collection de coffrets rassemblant
des films inédits à vous couper le souffle !

BONUS INÉDITS ET EXCLUSIFS





LA TRILOGIE INCONTOURNABLE SUR LA MAFIA JAPONAISE

TROIS FILMS PRODUITS PAR LE METTEUR EN SCÈNE DE SEVEN SWORDS

TOSHIRO MIFUNE DANS LA PLUS GRANDE LÉGENDE DES ARTS MARTIAUX

DISPONIBLES EN DVD VIDEO DÈS LE 25 OCTOBRE EN MAGASINS

ASIAN STAR : UNE COLLECTION DIRIGÉE PAR JEAN-PIERRE DIONNET
www.asianstar.fr

© 2006 Pathé Distribution Tous droits réservés. Visuels non contractuels

Wild Side Films

PATHÉ!

L'ÉVÉNEMENT HORREUR DE L'ANNÉE

POUR LA PREMIÈRE FOIS 13 DES PLUS GRANDS MAÎTRES DE L'HORREUR RÉUNIS DANS UNE COLLECTION D'ANTHOLOGIE !*

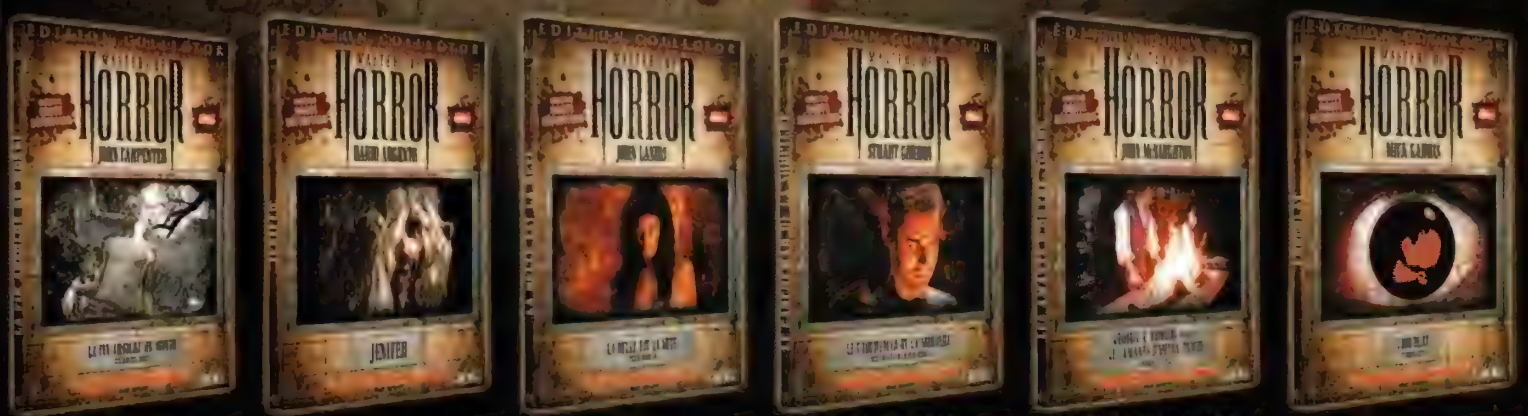
DARIO ARGENTO
JOHN CARPENTER
LARRY COHEN
DON COSCARELLI
JOE DANTE
MICK GARRIS
STUART GORDON
TOBE HOOPER
JOHN LANDIS
WILLIAM MALONE
LUCKY MCKEE
JOHN MCNAUGHTON
TAKASHI MIIKE

13

MASTERS OF HORROR

EDITIONS COLLECTOR

- MASTER HAUTE DÉFINITION
- SON FRANÇAIS ET ANGLAIS dts ET DOLBY DIGITAL
- PLUS DE 2H DE SUPPLÉMENTS EXCEPTIONNELS :
  - LE TRAVAIL D'UN MAITRE
  - ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR ET LES ACTEURS
  - MAKING OF
  - BONUS CACHÉS
  - BANDES-ANNONCES DES 13 FILMS DE L'ANTHOLOGIE



LA FIN ABSOLUE DU MONDE
JOHN CARPENTER

JENIFER
DARIO ARGENTO

LA BELLE EST LA BÊTE
JOHN LANDIS

LE CAUCHEMAR DE LA SORCIÈRE
STUART GORDON

GEORGE A. ROMERO PRÉSENTE LES AMANTS D'OUTRE-TOMBE
JOHN MCNAUGHTON

CHOCOLAT
MICK GARRIS

MAINTENANT EN DVD COLLECTOR

WWW.MASTERSOFHORROR.FR

* DISPONIBLE LE 5 DÉCEMBRE : JOE DANTE, TOBE HOOPER, TAKASHI MIIKE, DON COSCARELLI, WILLIAM MALONE, LARRY COHEN, LUCKY MCKEE

ATOMIKA - Graphisme BCDR

FNAC | it's label | MAD MOVIES | dvdrama.com Le premier Quotidien du DVD | 13ème RUE LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE | DISTRIBUTION EXCLUSIVE UNIVERSAL

50 DVD MORT DE RIRE

POUR LES 50 PREMIERS ABONNES

SORTIE LE 20 OCTOBRE 2006

PRIX PUBLIC : 15 €

Choisissez votre formule d'abonnement

OFFRE FIDELITE 1 AN 11 NUMEROS

28 % D'ECONOMIE Soit 35 € au lieu de 49,50 €**

** Tarif hors Europe et DOM-TOM : 45 € pour 11 n° (participation aux frais de port inclus)

OFFRE FACILITE PAR PRELEVEMENT AUTOMATIQUE*

9 € PAR TRIMESTRE

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à :
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 04)

MM 190

☐ **OUI,** je m'abonne à Mad Movies pour 11 numéros et je choisis l'offre spéciale d'abonnement avec 30 % de réduction pour 11 numéros

☐ **OUI,** je profite de la nouvelle facilité de paiement de 9 € par trimestre*.
Je complète l'autorisation de prélèvement ci-dessous sans oublier de la signer et de joindre mon RIB (relevé d'identité bancaire) ou RIP (relevé d'identité postale).
*Offre réservée à la France métropolitaine uniquement

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

CODE POSTAL _____ VILLE _____

PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER. **Europe** (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine. **Hors Europe / DOM-TOM** (par avion) : 11 n° : 45 €.

PAYEZ PAR PRÉLÈVEMENT AUTOMATIQUE PRESENTÉ PAR MAD MOVIES
AUTORISATION DE PRÉLÈVEMENT RÉSERVÉE À LA FRANCE MÉTROPOLITAINE
reconduit tacitement sauf demande contraire adressée à DIP/Mad Movies, 18-24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19

TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER

Nom : _____ Prénom : _____

N° : _____ Rue : _____

Code Postal : _____ Localité : _____

DÉSIGNATION DU COMPTE À DÉBITER

Établis. | Code | Guichet | N° de Compte | Clé RIB

ORGANISME CRÉANCIER *CPF/MAD MOVIES*
6 rue Rodier - 751009 Paris

N° NATIONAL D'ÉMETTEUR 493128

NOM ET ADRESSE DE L'ÉTABLISSEMENT TENEUR DU COMPTE À DÉBITER (votre banque CCP ou Caisse d'épargne)

Nom de l'établissement : _____ N° : _____ Rue : _____

Code Postal : _____ Localité : _____

J'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au magazine *Mad Movies*.

Date : _____ **Votre signature obligatoire :**

☐ **Je préfère régler mon abonnement en une seule fois**

☐ **par chèque** bancaire ou postal, libellé à l'odre de ***CPF/MAD MOVIES***

☐ **par carte bancaire** n° _____ Date d'expiration _____

Notez ci-contre les 3 derniers chiffres du numéro inscrit au dos de votre de carte, près de la signature. _____

Date et signature obligatoires

Conformément à la loi Informatique et Liberté du 6 janvier 1978 (article 27), vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de nous écrire en nous indiquant vos noms, prénom, adresse et numéro d'abonné ou de cochez ici ☐

TOKYO FRENCH HORROR

BURIAL OF THE RATS DE YANN MOREAU

interview

YANN MOREAU EST DE CEUX QUI, COMME ON DIT, ONT FRANCHI LE PAS. CE FRANÇAIS BIEN DE CHEZ NOUS A TOUT ABANDONNÉ POUR ALLER TOURNER AU JAPON **BURIAL OF THE RATS**, UNE ADAPTATION PLUS OU MOINS FIDÈLE D'UNE NOUVELLE DE BRAM STOKER. MICRO BUDGET, GALÈRES DE TOURNAGE... YANN REVIENT POUR NOUS SUR CETTE AVENTURE.

Pourquoi as-tu quitté la France ?
L'idée de faire un film au Japon me trottait dans la tête depuis très longtemps. J'avais des amis là-bas, et ma culture personnelle fait que j'ai toujours été très attiré par ce pays. Je suis parti trois semaines durant l'été 2005, histoire de prendre la température et de m'assurer que je pourrai y vivre et y travailler. J'en ai profité pour me faire des contacts... À l'origine, je voulais réaliser un documentaire sur le suicide au Japon, mais pas sous un angle sociologique. En fait, je pensais plutôt à quelque chose mélangeant le doc et la fiction, basé sur la frayeur. Je me suis rapidement rendu compte que les Japonais ne voulaient pas en parler. Finalement, c'est quelque chose d'un peu fantasmé à l'étranger, mais qui n'impressionne personne ici. Et puis j'ai rendu visite à un ami qui venait d'ouvrir sa petite boîte de prod et cherchait des projets de courts-métrages.

Et tu as sauté sur l'occasion...
Je lui ai fait part de mon désir de quitter ma petite vie française et de m'installer au Japon. Par contre, je l'ai prévenu que je voulais plutôt faire du long. Il m'a répondu : *« Apporte-moi ton projet. »*. Il l'a lu, et ça l'a intéressé. Au mois d'août 2005, il décidait de me produire. J'ai écrit le scénario dès mon retour à Paris, jusqu'en octobre, et je suis reparti pour deux mois de repérages à Tokyo.

Comment ça s'est passé ?
Ce fut très dur ! Par exemple, comme dans tout bon survival (le projet a un peu évolué depuis), il nous fallait une forêt. Et trouver une forêt à Tokyo, c'est très compliqué.

Pourquoi ?
Tokyo est une ville très verte, mais on y trouve surtout des parcs. C'est très... rangé ! Toujours est-il qu'une nana nous a indiqué une forêt qui se trouvait derrière son université. Un endroit très peu fréquenté. C'était parfait ! Nous avions prévu d'y tourner une vingtaine de jours. Seulement, au bout de dix jours, nous nous sommes faits virer par l'université !

Que s'est-il passé ?
Premièrement, on n'avait pas demandé l'autorisation. Mais surtout, on dérangeait. On ne peut pas dire qu'on faisait trop de bruit. Mais tous les jours, on tournait des scènes de meurtres qui choquaient les petits vieux du coin. Ils nous ont un peu pris pour des voyous...

Comment as-tu résolu le problème ?
En cherchant à l'extérieur de Tokyo ! Tous les matins, nous devions prendre le train pendant deux heures pour arriver sur le lieu du tournage. Ce qui était plutôt compliqué à gérer. En effet, entre les 4 heures de train aller-retour et le soleil qui, l'hiver au Japon, se couche à 16 heures, il ne nous restait plus beaucoup de temps pour tourner. Nous avons donc opté pour davantage de jours de tournage (une trentaine) avec, en contrepartie, des journées moins stressantes.

Quel matos as-tu utilisé ?
Il faut préciser que nous n'avions pas trop d'argent. Nous avons tout de suite opté pour la HDV et, en particulier, pour une caméra Panasonic qui devait sortir juste avant le tournage. Sa nouveauté : une qualité d'image magnifique directement enregistrable sur dis-

que dur. Le hic, c'est que Panasonic ne proposait que deux disques durs de 8 gigas, ce qui représente à peine 16 minutes de rushes ! Du coup, tu te trimbales avec ta caméra, tes disques durs, ton ordinateur portable... Bref, en forêt, ça le faisait pas trop. Mais finalement, la sortie de la caméra a été repoussée, et nous avons opté pour une Sony FX1 (ou A) HDV. C'est une caméra semi-pro qui capte très bien les lumières de nuit, ce qui m'arrangeait pour mes scènes situées à Tokyo. Ça, c'est mon côté Michael Mann. (rires) Et pour la forêt, cette caméra permet des tournages assez « commando » : elle fonctionne avec de bonnes vieilles cassettes !

Et pour la lumière ?
On a tout de suite pris le parti d'exploiter au maximum la lumière naturelle. Le défi était de l'utiliser sans arriver à un résultat réaliste. Faire une photo stylée avec la lumière naturelle.

Quelles autres options visuelles voulais-tu explorer ?
Dès ma note d'intention, j'avais décidé de filmer Tokyo uniquement en caméra posée, avec des cadrages soignés. En fait, l'idée, c'est que plus on rentre dans la forêt, et plus la réalisation doit délirer, avec des effets sur l'image et des mouvements plus brutaux. Puis les héros découvrent une maison au fond de la forêt, et l'on repasse alors à quelque chose de plus épuré. Mais bon, je n'en suis encore qu'au montage *(rappel : l'interview a été réalisée en mai dernier - ndlr)*, et c'est peut-être complètement raté...

Comment as-tu réussi à rassembler et diriger une équipe technique alors que tu ne parles pas le japonais ?
L'équipe était réduite au strict minimum. (rires) Il y avait un noyau dur de 4 à 5 personnes (des Japonais et des Français) sur lequel pouvaient se greffer des extras pour les scènes compliquées, comme les séquences à effets spéciaux. Je voulais réaliser ces derniers, si possible, à même le plateau.

Comment as-tu abordé la mentalité japonaise ?
Il y a deux cas de figure : il y a ceux qui disent toujours oui et donnent l'impression de s'intéresser. Or, il s'agit uniquement de politesse. Ce qui, d'ailleurs, peut être assez déstabilisant : tu crois avoir enfin rencontré quelqu'un de motivé, et ce quelqu'un t'appelle la veille du tournage pour annuler. Et il y a ceux qui te cassent les couilles à propos de chaque détail de l'histoire, des personnages, etc. Mais eux, ils font leur boulot impeccablement. Les plus enthousiastes, en apparence, ont été les moins sérieux.

As-tu réussi à trouver une bonne équipe pour les effets de maquillage ?
Je me suis beaucoup renseigné sur les tournages fauchés des films d'horreur italiens des années 70 et 80, comme ceux de Joe D'Amato. Je me suis dit que ça pouvait aussi marcher pour moi. J'ai donc privilégié le système D. Je voulais des plans brutaux, mais pas du gore qui s'éternise. Aussi, dès le départ, j'ai pensé à des scènes de meurtres plus éprouvantes par leur nature même que par leur aspect graphique. Je trouve que les Coréens sont géniaux pour ça. Dans le même style, l'arrachage de dents dans **Old**

Boy est parfait. Petit effet mais grande réaction. Je m'en suis inspiré pour le tranchage du talon d'Achille. Nous avons rempli un préservatif avec du faux sang qui, au Japon, n'est pas cher et de très bonne qualité. Nous pensions que ça allait être simple, mais nous ne connaissions pas l'extraordinaire qualité du préservatif japonais, qui résiste à tout !

Finalement, ton film est en montage. Mais, entretemps, tu as fait un DVD qui est passé au marché du film de Cannes...

Le Cannes Market a toujours été ma deadline pour finir le film. Seulement, j'ai pris du retard. Comme les salles de projection du marché coûtent très cher et qu'il faut s'y prendre très longtemps à l'avance, on a quand même décidé de montrer quelque chose, sous la forme d'une longue bande-annonce. J'ai gravé une centaine de DVD et, avant que le festival de Cannes ne commence, j'ai envoyé des mails à quasiment tous les exposants du marché. Je me suis concentré sur les pays qui achètent des films d'horreur. J'ai obtenu quelques rendez-vous sur place et, au final, les réactions ont été plutôt enthousiastes. Mais tous attendent de voir le film fini.

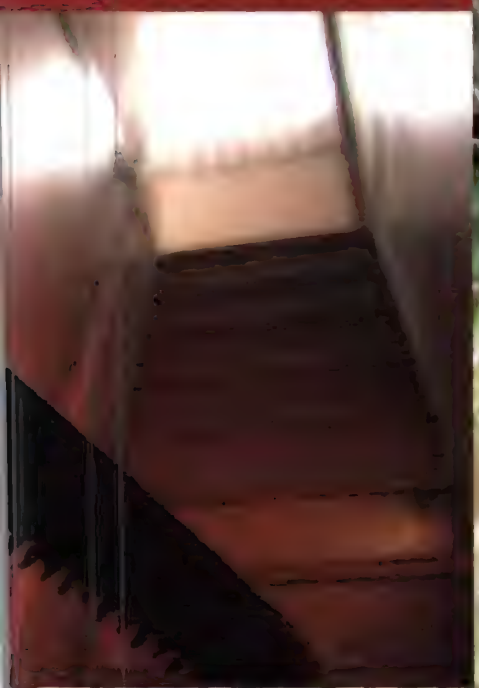
Les Français s'intéressent-ils à ton film ?

Ça dépend. J'ai été agréablement surpris par l'accueil réservé à **Burial of the Rats**, que ce soit par certains journalistes ou dans les festivals. Comme à Cannes, où je ne m'attendais vraiment pas à ça. Par contre, avant d'en arriver là, j'ai galéré pendant pas mal d'années pour pouvoir terminer et présenter un court. Car en France, le gros problème, c'est la production... Les seuls Français que j'ai rencontrés m'ont d'emblée mis mal à l'aise : pour produire **Burial**, il fallait compter, selon eux, deux à trois ans ! C'est décourageant, mais c'est surtout toujours la même rengaine...

Finalement, Cannes a-t-il été une bonne opération pour toi ?

Ça m'a permis de me faire des contacts dans les festivals de fantastique. Le problème, c'est que pour l'instant, je n'ai qu'une copie de travail. Je pense qu'il y aura de bonnes choses mais aussi des erreurs. On verra bien.

Propos recueillis par R-One CHAFFIOT au festival de Cannes 2006.



Sur cette double-page :
Une atmosphère chargée, des meurtres bien graphiques et de la donzelle nipponne légèrement vêtue : vive la French Touch !

« TOUS LES JOURS, **NOUS TOURNIONS** DES SCENES DE **MEURTRES** QUI **CHOQUAIENT** LES PETITS VIEUX DU COIN. ILS NOUS ONT PRIS POUR DES **VOYOUS**. »

THE ABANDONED DE NACHO CERDA

SUPER NACHO !

Une ferme. Une femme. Un fantôme. Le premier film de l'espagnol Nacho Cerda se dévoile avant de débarquer pour de bon dans nos salles. Épaulé par deux cinéastes aussi iconoclastes que talentueux, Cerda devrait asseoir sa réputation grandissante, acquise par le biais de courts-métrages aussi réussis que controversés.

Auteur de trois courts qui ont fait le tour des plus grands festivals mondiaux, Nacho Cerda s'est taillé une réputation d'esthète morbide et de talentueux provocateur. Son deuxième court-métrage, **Aftermath**, aura secoué bon nombre de spectateurs. Dépeignant le rituel glauque d'un légiste nécrophile, **Aftermath**, avec sa photo glacée et glaçante, choque parce qu'il ose épouser la personnalité de son « héros ». Au contraire d'un Buttgereit (**Nekromantik**) dont le style neutre et documentaire passe au second plan, Cerda donne dans l'uppercut léché et soigne chacun de ses cadrages (d'une précision diabolique). Son court suivant, **Genesis**, met en scène un artiste endeuillé par la perte de la femme qu'il aime et confronté au retour de celle-ci par le biais de sa dernière création. Bien plus pondéré qu'**Aftermath**, **Genesis** est une sublime œuvre romantique, transcendée par un Scope ravageur et une mise en scène tranchante comme un scalpel. Disponibles en DVD, ces deux courts témoignent de l'imagination fertile de leur auteur, ainsi que de sa propension à sonder les tréfonds de l'âme humaine et à sublimer les actes les plus glauques. Après ces essais remarquables et remarqués, on attendait de voir Cerda se frotter au long. Mais le jeune espagnol reste très discret (il mettra tout de même en boîte le making-of de l'hypnotique **The Machinist**), jusqu'à sa rencontre avec Karim Hussain.

Jeune réalisateur canadien, auteur d'un **Subconscious Cruelty** diaboliquement ambigu (inceste, meurtre et sadomasochisme au programme), Karim Hussain fait la connaissance de Nacho Cerda à la fin des années 90 : « *J'ai rencontré Nacho au Festival du Film Fantastique de Montréal en 1997. Il venait présenter* **Aftermath** *et j'étais l'un des organisateurs. Nous avions beaucoup de points communs, et nous sommes devenus amis. Je suis parti pour Barcelone en 98 afin de bosser sur un projet qui a capoté au bout de deux ans. Nacho et moi nous sommes mis à travailler sur divers projets, en faisant chacun notre tour la navette entre Montréal et Barcelone.* ». Les deux cinéastes tentent donc de mettre sur pied un projet qui pourrait correspondre à leurs exigences respectives, mais ne trouvent pas chaussure à leur pied.

LA FERME DE LA TERREUR

Pourtant, Nacho Cerda garde en tête un script intitulé **The Bleeding Compass** (qui deviendra par la suite **The Abandoned**), écrit par Hussain il y a quelques années : « *C'était un projet commandité par un producteur canadien qui voulait que je lui écrive un film d'horreur à petit budget. Comme je voulais le surprendre, j'ai décidé de l'écrire très vite. L'idée générale vient de certaines images issues de mes rêves, notamment le concept qu'il n'y a pas de fantôme plus dangereux que le sien.* ». Pour élaborer son récit, Hussain se remémore ses souvenirs d'enfance, qui vont nourrir ce script proche de celui de son fameux **Subconscious Cruelty** : « *C'était un script très étrange, très obsessionnel, inspiré des nombreux voyages dans des fermes que j'ai faits avec mon père. Je me souviens que la nuit, notre ferme était l'un des lieux les plus étranges et les plus flippants qu'on puisse imaginer. Il y avait tellement de noir, d'obscurité, que tout pouvait arriver. Beaucoup de ces habitations étaient en ruine. C'était magnifique. J'y ai passé la plupart de mes week-ends d'enfance, et c'est comme ça que mon imagination s'est enflammée.* ». Et Hussain de surenchérir : « *J'ai donc regroupé tout un tas d'idées et d'images issues de cette époque, et je les ai intégrées à mon script. La structure tourne autour du concept suivant : quand on regarde son reflet, on ne voit que le mort qui sommeille en nous.* ».

Hussain tente de trouver un producteur, mais en vain : « *J'ai essayé de le vendre à plusieurs compagnies avec l'intention de le réaliser, mais les choses ont traîné.* ». Hussain, lucide, sait que son scénario se différencie du tout-venant : « *A cette époque, le script était très proche de l'univers du rêve. J'étais plus intéressé par l'aspect cauchemardesque de l'ensemble que par sa structure.* ».

Cerda et Hussain ont beau travailler officiellement sur le projet

Ci-dessous : Contre vents et marées, Marie (Anastasia Hille) tente de percer le mystère qui entoure la mort de sa mère.

Page de droite, de haut en bas :

Mafia, possédée ou zombifiée ? That is the question...

Nicolaï (Karel Roden) a visiblement passé un sale quart d'heure.

Oblivion, le premier semble bien décidé à faire de **Bloodline** (le nouveau titre de **The Bleeding Compass**) son premier long. *« À chaque fois qu'on discutait d'un projet, Nacho finissait toujours par remettre* **Bloodline** *sur le tapis. Il disait qu'il n'arrivait pas à se le sortir de la tête. Il s'est donc décidé à le faire »* témoigne Hussain. Les deux hommes abandonnent donc **Oblivion** pour se consacrer pleinement à **Bloodline**, et ce avec la bénédiction immédiate de Filmax. En effet, le studio, fragilisé par beaucoup d'échecs, souhaite voir le jeune duo aux commandes d'un projet plus condensé et moins onéreux.

Cerda et Hussain peaufinent alors ensemble le script pour le rendre conforme à la sensibilité artistique du premier et aux exigences budgétaires du studio. Hussein raconte : *« Cerda et moi avons entièrement réécrit le script début 2004. Nous avons fait plusieurs versions et, ironie du sort, les dernières ont fini par ressembler à mon tout premier jet, écrit en 1999. C'est plutôt marrant. »*.

LA MAISON RUSSIE

Mais de quoi parle donc ce fameux **Abandoned** ? Le film suit le retour de Marie, une productrice de films d'origine russe, dans son pays natal, après la découverte du cadavre de sa mère biologique. Marie, qui n'a jamais connu sa génitrice, hérite d'une ferme que les gens disent maudite, mais où se cache la clé du mystère. Aidée par un inconnu qui en sait long sur elle, elle tente de découvrir la vérité sur la mort de sa mère. Un jour, l'homme qui l'aide dans sa quête disparaît, obligeant la jeune femme à poursuivre seule ses recherches.

Nous n'en dévoilerons pas plus pour préserver le suspense, mais force est de constater que ce simple pitch intrigue suffisamment pour donner envie de voir la suite. Les premières images issues du trailer annoncent un film sombre et oppressant, mais regorgeant d'images bucoliques et magnifiques. L'ambiance rurale de la Russie profonde donne à l'ensemble un cachet indéniable, et le fantôme de Tarkovsky semble avoir rôdé sur le plateau, tant certaines compositions rappellent les œuvres du maître. Hussain, grand fan du metteur en scène du **Miroir**, ne s'en cache pas : *« J'ai toujours adoré le cinéma russe, j'ai donc voulu rendre hommage à son sens du folklore et de l'isolation. »*. Cerda semble avoir tout misé sur l'atmosphère et s'être orienté vers un fantastique plus subtil et moins rentre-dedans (en apparence, en tout cas) que ses œuvres de jeunesse. Sans doute le signe de la maturité...

STANLEY A LA RESCOUSSE

Ne pouvant assister au tournage pour cause d'emploi du temps surchargé, Hussain cherche avec Cerda la personne idéale pour le remplacer. Ils jettent leur dévolu sur l'Anglais Richard Stanley, dont la carrière piétine depuis son éviction du plateau de *L'Île du docteur Moreau*. Les trois réalisateurs s'étaient déjà croisés à maintes repnses lors des multiples festivals indépendants où furent diffusées leurs œuvres respectives. Le choix du metteur en scène de **Hardware** comme suppléant à Karim Hussain apparaît comme une évidence, tant Stanley cultive un univers et des références très

« LE SCENARIO TOURNE AUTOUR DU CONCEPT SUIVANT : QUAND ON REGARDE SON REFLET ON NE VOIT QUE LE MORT QUI SOMMEILLE EN NOUS. »

proches de ceux des deux scénaristes. Hussain, lui, est ravi de cette décision : « *Comme j'étais occupé par la préproduction de mon nouveau film en tant que réalisateur,* **La Belle bête**, *il nous fallait un bon scénariste pour peaufiner le script définitif. Nacho et moi avons pensé que Richard Stanley serait parfait pour ça. Richard est un vieil ami et il était très excité à l'idée de travailler avec Nacho sur ce film d'horreur bizarre situé en Russie.* ». Cerda et son équipe travaillent d'arrache-pied pour ne pas dépasser leur (petit) budget de 3 millions d'euros et respecter les délais imposés par la prod. Avec un casting principalement composé de locaux et dont les deux seuls acteurs relativement connus sont l'Anglaise Anastasia Hille (**The Hole**) dans le rôle de Marie et l'excellent Karel Roden (le Rasputin de **Hellboy**) dans celui du mystérieux inconnu, **The Abandoned** fait le choix de la modestie, et montre que Cerda tient à un certain réalisme, élément indispensable à une telle histoire. C'est tout à son honneur.

Tout le long du tournage, Richard Stanley modifie régulièrement le script en fonction des idées de Cerda et des moyens mis à leur disposition. De son côté, Hussain, très occupé sur son film, suit régulièrement l'évolution du projet : « *Nous nous sommes parlés au téléphone et tous les samedis, nous nous racontions nos galères de tournage. Richard Stanley était là pour faire quelques retouches en compagnie de Nacho, puis nous en discutions ensemble.* ».

Filmax, qui espère tenir là un succès salvateur et redorer son blason récemment terni par une belle série de bouses (**La Nonne**, **Rottweiler** et **L'Enfer des loups**, c'est quand même la loose), lance le site officiel durant l'été 2006, et les premières affiches jouent à fond la carte de l'ambiance glauque à la Balaguero. A l'heure où vous lirez ces lignes, **The Abandoned** aura été présenté en première mondiale à Toronto, et devrait ensuite faire le tour du monde des festivals spécialisés. Avec un petit crochet par Gérardmer en janvier prochain, peut-être ?

Jean-Baptiste HERMENT

DIE

SEVERANCE DE CHRISTOPHER SMITH

LA CHASSE SANGLANTE

Après la claque Shaun of the Dead et le succès surprise de The Descent, le cinéma de genre anglais continue d'enquiller les projets les plus singuliers. Avec son détonant mélange d'humour noir et de gore qui tache, Severance est un film qui rend heureux !

D'après son réalisateur, **Severance** n'est pas un survival comme les autres. Là où la plupart des films du genre affichent un sérieux indécrottable, le nouvel effort de Christopher Smith mise sur le second degré et l'irrévérence pour revendiquer sa différence. Ce qui aurait pu faire de **Severance** une vulgaire parodie, ou une grosse boursouflure irrespectueuse du genre qu'elle est censée illustrer. Mais après visionnage de la « bête », le constat est sans appel : **Severance** est un film d'horreur, un vrai. Un survival modeste et généreux qui n'a d'autre volonté que d'offrir au spectateur une heure et demie de pur fun, sans jamais le prendre pour un gogo. Le point de départ en vaut un autre, mais intrigue néanmoins : une société spécialisée dans la vente d'armes offre à ses meilleurs employés un week-end de repos en Europe de l'Est, afin de renforcer leur esprit d'équipe. Arrivé sur les lieux, ce groupe de sept personnes aux personnalités aussi différentes qu'explosives croise la route d'un gang d'ex-militaires psychotiques qui fait régner la terreur dans la région. Le carnage peut commencer.

Ne vous fiez pas aux apparences. L'abondance de personnages décalés, voire stéréotypés, ne fait pas pour autant de **Severance** un sous-**Scary Movie**, ni même un clone de l'excellent **Shaun of the Dead**. Contrairement aux frères Wayans, qui parodiaient un genre qu'ils ne connaissaient pas, Christopher Smith maîtrise son sujet et ne verse jamais dans la gaudriole primaire. L'humour est ici utilisé pour piéger le spectateur qui, certain d'avoir une longueur d'avance sur le déroulement de l'intrigue, ne verra pas venir les nombreux twists de la deuxième partie du métrage. Une fois la première demi-heure très sitcom – dans le bon sens du terme – passée, Smith engage les hostilités (hilarante partie de paint-ball virant au cauchemar) de manière implacable, faisant ainsi passer la comédie au second plan. Le réalisateur de **Creep** a bien compris que la réussite de son pari passe par une certaine rigueur ; pour lui, l'humour est un moyen et non une fin. Toute la réussite de **Severance** tient dans ce savant dosage entre deux genres trop souvent antagonistes : la comédie noire et le film d'horreur. Smith ne s'autorise aucun clin d'œil complaisant aux classiques du genre, ni même une citation trop évidente (ce qui aurait pour le coup rapproché **Severance** de **Shaun of the Dead**), et joue le jeu du premier degré, même quand l'humour pointe (souvent) le bout de son nez. Il suffit de voir comment le réalisateur anglais filme ses bad guys (des ex-militaires impressionnants et menaçants) pour comprendre qu'il prend l'aspect horrifique de son film très au sérieux.

Comme Smith le fait remarquer dans l'interview qui suit, le choix des comédiens est déterminant sur un tel projet. Force est de constater qu'une fois encore, c'est du tout bon ! De Danny Dyer à Laura Harris en passant par Tim McInnerny, tous les acteurs se glissent dans la peau de leurs personnages (pourtant très stéréotypés) avec une aisance remarquable. Sans jamais grossir le trait (même dans les scènes les plus folles du métrage), ils sonnent toujours juste et se délectent de dialogues explosifs (l'adaptation française est à ce titre un peu décevante). Rares sont les comédies du genre à avoir réussi un tel exploit.

Sur la forme, Smith prend le contre-pied total de **Creep** (caméra à l'épaule, photo naturaliste), et fait montre d'une brutalité euphorisante, digne des meilleurs bis italiens, dont l'auteur/réalisateur est un grand fan. Beaucoup plus à l'aise que sur son premier film (qui, bien que bourré de qualités, manquait sacrément de tension), il dégraisse sa mise en scène au maximum et emballe **Severance** avec un talent et une efficacité indéniables. Seule – relative – déception : le manque de profondeur de la satire du monde de l'armement, que l'on attendait plus cinglante. Il y a bien quelques piques ici et là (notamment par le biais d'un « infomercial » jouissif), mais le réalisateur semble ne pas vouloir gratter le vernis d'un si vaste sujet. Malgré cette réserve, Smith remplit son contrat haut la main, et se pose définitivement comme un cinéaste à suivre de très près.

Jean-Baptiste HERMENT

© B. 2006. RÉAL. : CHRISTOPHER SMITH. SCÉN. : JAMES MORAN ET CHRISTOPHER SMITH. DIR. PHOT. : ED WILD. MUS. : CHRISTIAN HENSON. PROD. : JASON NEWMARK POUR DAN FILMS ET QWERTY FILMS. INT. : DANNY DYER, LAURA HARRIS, TIM MCINNERNY, TOBY STEPHENS, CLAUDIE BLAKLEY... DUR. : 1H35. DIST. : LA FABRIQUE DE FILMS. SORTIE LE 18 OCTOBRE 2006.

interview

CHRISTOPHER SMITH REALISATEUR ET SCENARISTE FAN DE

JEUNE ET PASSIONNÉ, CHRISTOPHER SMITH EST VISIBLEMENT RAVI DE FAIRE LA PROMOTION DE SON NOUVEAU FILM. LES PRÉSENTATIONS FAITES, IL SUBTILISE L'EXEMPLAIRE DE MAD POSÉ SUR LA TABLE ET SE MET À TAQUINER L'ATTACHÉE DE PRESSE, QU'IL COMPARE À LA JENIFER DE DARIO ARGENTO, PHOTO À L'APPUI ! VOLUBILE ET DÉCONTRACTÉ, LE RÉALISATEUR DE SEVERANCE NE PERD PAS UNE SECONDE ET OUVRE LE BAL. ***(IL EST PRÉFÉRABLE D'AVOIR VU LE FILM AVANT DE LIRE L'ENTRETIEN QUI SUIT)***

(Christopher Smith) : Vous avez vu le film ?

Oui, il y a une dizaine de jours. Je me suis bien éclaté.

Super ! Vous savez, pour chaque scène, je me suis demandé : *« Qu'est-ce que je peux faire de plus fou ? Comment pousser chaque séquence à son paroxysme ? Comment aller à l'encontre des attentes du public ? »*. Par exemple, quand un personnage s'approche d'une porte et se risque à jeter un coup d'œil, rien ne se passe.

Votre premier film,* Creep, *était un huis clos à l'ambiance étouffante, alors que* Severance *se déroule en plein air et est bourré d'humour. S'agit-il d'un choix prémédité ou d'une coïncidence ?

J'ai toujours voulu faire une comédie, et quand j'ai lu le scénario (*alors intitulé* **P45** *- ndlr*), je me suis dit : *« OK, je peux le rendre encore plus dingue. »*. J'ai commencé à le réécrire avec le scénariste (*James Moran - ndlr*). Je voulais rendre le film très drôle, mais aussi très effrayant. L'idée était de marier ces deux aspects.

Cet équilibre entre le rire et le frisson s'est-il fait dès l'écriture, ou avez-vous dû le peaufiner jusqu'au montage ?

C'est une très bonne question. La violence était déjà présente dans le script. J'avais été très clair avec le scénariste : je voulais à tout prix rester réaliste. C'est la raison pour laquelle les acteurs jouent de manière très sérieuse, ils ne balancent pas des vannes comme dans **Des serpents dans l'avion** ou dans les **James Bond**. Dans ces derniers, dès que 007 tue quelqu'un, il dit quelque chose de drôle. Nous avons retiré toutes les blagues du script original. Lors du casting, nous avons essayé de choisir des acteurs talentueux, qui joueraient sérieusement leurs personnages et rendraient leurs réactions crédibles. Quand Danny Dyer tombe sur les deux filles dans le trou et se met à sourire bêtement, on y croit. Après avoir réussi à trouver le ton juste pour les comédiens, nous nous sommes assurés que la violence ne dépassait jamais certaines limites. Nous avons dû faire très attention lors du montage. Par exemple, la scène où l'un des personnages se fait torturer dans

Sur cette double-page : Équilibrer l'humour trash (le gag du bazooka, les escort-girls piégées dans un trou) et l'horreur sérieuse (jambe coupée par un piège à ours, décharges de shotgun dans la face), c'est le pari réussi de Christopher Smith.

le sous-sol était à l'origine bien plus gore. Mais après coup, nous avons trouvé que ça faisait faux. C'est un exercice d'équilibriste : l'humour ne doit pas être trop appuyé, sinon la terreur ne prend plus. Et inversement, si on montre trop de gore, on s'éloigne de la réalité...

On risque de tomber dans le « campy »...

Exactement. C'est seulement à la fin du film qu'on se permet une note d'humour. La fille qui tire à la mitraillette, c'est un clin d'œil au spectateur, un pur moment de série B. Sur **Creep**, j'ai fait l'erreur de trop en montrer. J'ai essayé de ne pas refaire la même bourde sur **Severance**. Ce qui ne veut pas dire que **Severance** n'est pas un film gore !

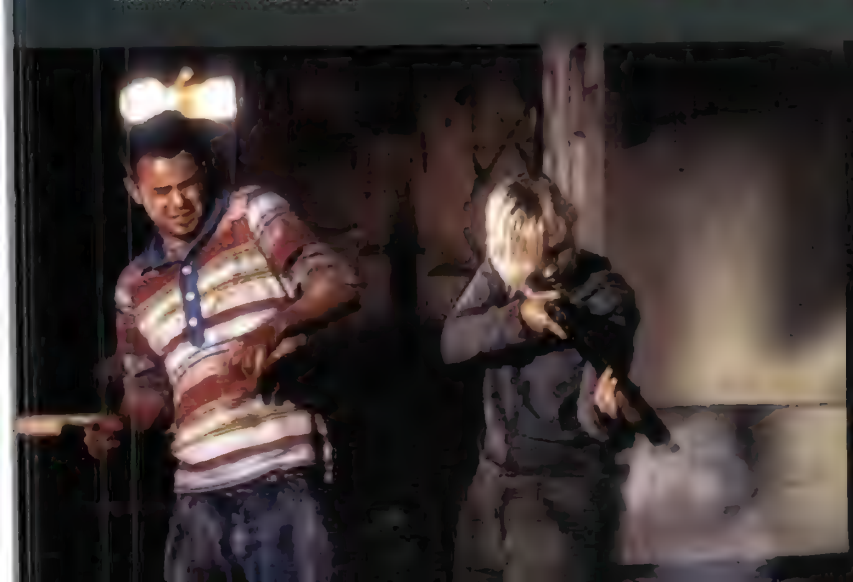
Creep était filmé en Scope alors que sur* Severance, *vous avez opté pour du 1.85...

Pour **Creep**, je voulais une image large parce que dans un huis clos, les gens s'attendent à un format carré comme le 1.33. Je voulais aller à l'encontre de cette attente. J'ai filmé **Severance** en 1.85 car je pense que ce format est plus adapté à la comédie. Ce genre fonctionne mieux avec des plans moins larges. Regardez les films de Woody Allen, la plupart sont tournés en format carré. De plus, je trouve que c'est un format plus adapté aux scènes de bagarre. Avec le 2.35, on perd en lisibilité. À la limite, les plans du début, quand le groupe arrive dans la maison, auraient pu être filmés en Scope. Ça aurait été plus joli. Mais je pense que le 1.85 fonctionne très bien pour **Severance**.

La première partie du film est principalement comique, vous installez l'histoire et présentez vos personnages. Dans la seconde, vous introduisez l'élément horrifique, pour enfin mélanger humour et horreur avec beaucoup d'efficacité dans la troisième partie. Les vingt dernières minutes sont incroyables. On rit énormément, mais la tension est toujours omniprésente.

Oui, ça commence lors de la cinquième bobine, quand

« LA VIOLENCE ÉTAIT DÉJÀ PRÉSENTE DANS LE SCRIPT ORIGINAL. J'AVAIS ÉTÉ TRÈS CLAIR AVEC LE SCÉNARISTE : JE VOULAIS À TOUT PRIX RESTER RÉALISTE. »



« SUR CREEP, J'AI FAIT L'ERREUR DE TROP EN MONTRER. J'AI ESSAYÉ DE NE PAS REFAIRE LA MÊME BOURDE SUR SEVERANCE, CE QUI NE VEUT PAS DIRE QUE SEVERANCE N'EST PAS UN FILM GORE ! »

Sur cette double-page : Entre les tortures, les mutilations et les fantasmes engendrés par une absorption de champignons « magiques », le week-end promet d'être long pour les cols blancs de Severance.

Maggie tire au fusil sur l'un des militaires et dit : « *Je ne voudrais pas qu'on m'accuse de ne pas l'avoir fait.* ». On croit alors que le film est fini. Ce que vous dites est vrai, par exemple, la scène où Laura Harris est pendue par les pieds alors qu'un homme s'approche d'elle pour la tuer est très sérieuse. Et au même moment, juste à côté, on peut voir Danny Dyer planter un couteau dans le cul de l'un de ses adversaires ! (rires) La tension est toujours là, mais on ne peut pas s'empêcher de rire, et c'est de ça dont je suis le plus fier. Quelqu'un m'a dit : « *C'est risqué de faire ça. Vous auriez pu vous planter.* ». Je lui ai répondu : « *Vous voulez que je fasse un film neutre ? Un film ennuyeux, ni trop drôle ni trop effrayant ?* ». Beaucoup de gens vont être surpris, parce qu'ils ne pensent pas que **Severance** puisse être angoissant puisque c'est une comédie. Certes, c'en est une, mais ce n'est pas **Scary Movie**, ni même **Shaun of the Dead**. J'adore **Shaun of the Dead**, mais dans le film, vous n'avez pas peur pour les personnages, ce qui affaiblit la force de l'intrigue.

Je ne suis pas d'accord avec vous, le personnage de Shaun est touchant et complexe. La façon dont il doit reconquérir l'amour de sa copine donne au film une certaine profondeur et une véritable humanité.

Oui, mais ce que je voulais dire, c'est que vous savez qu'il ne va pas mourir.

C'est sans doute parce que* Shaun of the Dead *est une comédie romantique maquillée en film de zombies.

Oui, tout à fait.

La mort de Billy est très émouvante. Il regarde Maggie, et on lit dans ses yeux la tristesse de ne pas avoir pu lui déclarer sa flamme.

C'est ma scène préférée. On l'a tournée en très peu de

temps, mais j'ai toujours su que j'allais la faire en un plan. Avec cette scène, je voulais donner au personnage une mort réussie. Dans ce genre de film, le Black est toujours un rappeur qui balance des vannes et se fait tuer misérablement. Je tenais à lui offrir une fin héroïque. Malheureusement, nous avons eu très peu de temps pour tourner cette scène, à cause du budget. J'ai donc dû la filmer avec deux caméras, une par acteur. D'ailleurs, c'est pour ça que je pense que le 1.85 est plus efficace pour être proche des acteurs et filmer leur visage. Le regard de Billy est très émouvant, il regarde la fille en sachant qu'il va mourir, ce qui rend sa mort touchante pour le public. On tient à lui, j'aimerais que les gens pleurent à ce moment.

Le personnage de Richard est très intéressant. C'est un con, mais on sent qu'il n'est pas méchant. Malgré ses attitudes de petit chef, il aimerait juste se faire respecter des autres.

Tout à fait. Comme vous l'avez dit, Richard est certes un con, mais c'est surtout quelqu'un de nerveux et de timide. Dans la scène où il demande à ses collègues d'aller chercher du secours et qu'ils s'exécutent, il est content d'avoir agi en homme responsable. À l'inverse, lorsqu'il se met à bafouiller devant Maggie, il perd complètement ses moyens, car il est très intimidé par cette femme. Je pense que la réussite du personnage tient surtout à l'interprétation de Tim McInnerny, il est génial dans ce rôle. Il vous dira que c'est grâce à la qualité du script, mais c'est vraiment lui qui a fait la différence. On va tout faire pour qu'il soit nominé aux B.A.F.T.A. *(les Oscar anglais - ndlr)*.

Le gag du lance-roquettes est dément, qui a eu cette idée ?

C'est moi. En écrivant la scène avec mon coscénariste, nous avons créé le personnage du boss à la George W. Bush. Je me suis demandé ce que je pouvais faire de plus dingue. J'avais d'abord pensé que ce type sortirait un bazooka pour tirer sur les méchants, et que le missile raterait sa cible - car je ne pouvais pas tuer les bad guys tout de suite. Le projectile partait loin dans les airs, avant de revenir en trombe sur les héros, les obligeant à courir se cacher. On aurait ensuite entendu un gros « boum » plus loin. Croyez-le ou non, les financiers auraient préféré que je tourne cette version ! *(les producteurs ont tout fait pour supprimer l'explosion de l'avion, par peur des réactions du public - ndlr)*

Avez-vous déjà des infos sur le futur DVD ? Sera-t-il aussi complet que celui de* Creep *?

Oh oui, vous aurez des tonnes de trucs. Il y aura, entre autres, un documentaire et un commentaire audio que j'ai fait avec certains des acteurs. Le résultat est très drôle, Danny Dyer n'arrête pas de balancer des vannes !

Votre prochain projet sera le thriller* Triangle*, je crois ?

Oui, c'est très conceptuel. Ça se passe sur un bateau. C'est un film psychologique entre **Memento** et **L'Échelle de Jacob**, qui se déroule dans les Barbades. *(Smith fait un grand sourire, ravi à la perspective de passer du bon temps au soleil !)*

Ça va vous changer de la Hongrie...

(rires) C'est très cynique de ma part ! J'ai lu un jour que Michael Caine avait accepté de faire **Le Plus escroc des deux** après avoir lu la première page qui disait « EXTERIEUR, SUD DE LA FRANCE - JOUR ». Alors j'ai décidé de m'écrire un projet qui commencerait par « EXTERIEUR, BARBADES - JOUR » ! (rires)

Propos recueillis et traduits par Jean-Baptiste HERMENT

Avec **Severance** et son lot de décès aussi cocasses que trash, **l'idée d'un petit dossier sur les morts les plus absurdes et drôles** du cinéma s'imposait presque d'elle-même. Pour vous, et rien que pour vous, voici donc un panorama bondissant et saignant des exécutions et autres massacres incontournables si l'on veut se taper une bonne barre de rire. Enjoy… or die !

Morts… de rire !

DESTINATION FINALE 2

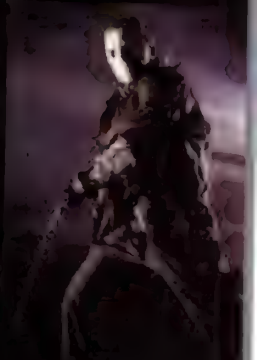
(FINAL DESTINATION 2 – USA – 2003 – DE DAVID R. ELLIS)

Les morts débiles et ridicules, la trilogie **Destination finale** en a fait sa spécialité. Et dans la catégorie sadisme idiot, rien ne vaut la mort d'un gentil ado à sa maman pour faire scintiller nos yeux d'éternels bourreaux. Dans le deuxième opus signé David R. Ellis (encore mille mercis pour **Des serpents dans l'avion** !), un teenager baggy-casquette frôle la catastrophe lors d'un rendez-vous chez le dentiste. Mais, pas folle la guêpe, Mme La Mort frappe le jeune homme, attiré par une colonie de pigeons, au moyen d'une plaque de verre. Le mongolo finira écrasé comme une tomate pourrie devant sa mère, parfaitement choquée. Faites des gosses, on vous dit… E.E.

JASON X

(USA – 2001 – DE JAMES ISAAC)

Envoyer Jason dans l'espace ôte toute possibilité de reconsidérer avec sérieux le gros balourd à la machette. James Isaac le sait et exploite du coup un concept foireux dès l'origine, mais au final carrément fendard. Le résultat : des mises à mort bien débiles comme celle où Jason trempe la caboche d'une minette dans de l'azote liquide avant de l'éclater contre une table. Mais LA scène faisant preuve d'une connerie intersidérale reste la découverte du Cyberspace par le tueur au masque de hockey. Persuadé d'être dans le vrai Crystal Lake, il fourre des bimbos virtuelles dans des sacs de couchage avant de les fracasser contre un arbre ! Très très con, mais trop bon. D.D.



THE HAPPINESS OF THE KATAKURIS

(KATAKURI-KE NO KOFUKU – JAPON – 2001 – DE TAKASHI MIIKE)

Takashi Miike a toujours le chic pour trouver l'idée trash qui fait mouche. Dans la comédie musicale horribique **The Happiness of the Katakuris** (remake du coréen **The Quiet Family**), il nous offre une double mort délicieusement débile : un sumo cardiaque décède lors de l'acte sexuel, venant ainsi écrabouiller sa (menue) petite amie. Vu le poids de son amant, la pauvre ne fait quasiment plus qu'un avec le matelas dans lequel elle est très profondément enfoncée, à tel point que la famille Katakuri ne découvre son existence qu'après avoir soulevé l'obèse… Conclusion : ne couchez pas avec n'importe qui ! J.S.

ROBOCOP (USA – 1987 – DE PAUL VERHOEVEN)

Les pisse-froid de la MPAA avaient à l'époque classé X le premier montage du classique de Verhoeven. Il faut dire que le Hollandais Violent n'y allait pas de main morte, **Robocop** comptant un nombre impressionnant de moments bien gore dignes des comic-books les plus extrêmes. Que l'on ne se méprenne pas, cette outrance graphique reste majoritairement premier degré, mais il est difficile de ne pas se poiler devant la mort d'Emil, complètement « Tromatisante ». Après s'être fait copieusement asperger de substances chimiques corrosives, celui-ci explose en percutant la voiture du bad guy Clarence Boddicker, et repeint l'intégralité de son pare-brise. Sploush !!! D.D.

STREET TRASH

(USA – 1987 – DE JIM MURO)

Demandez à tous ceux qui ont vu **Street Trash** quelle est LA scène du film, ils vous répondront du tac au tac : « *Celle du clodo qui fond sur les chiottes.* » Et ils auront bien raison, car c'est pas tous les jours qu'on voit un homme, rongé de l'intérieur, se liquéfier sur place pour finir par ressembler à un gros tas de vomis multicolore ! Le tout dans la cuvette des toilettes ! Quant au dernier plan de la séquence (la main toujours accrochée à la poignée de la chasse d'eau), il résume à lui seul le cynisme de l'entreprise. Quel dommage que le reste du film ne soit pas à la hauteur…

J-B.H.

VIRUS CANNIBALE

(**APOCALIPSIS CANIBAL** – ITALIE – 1980 – DE BRUNO MATTEI)

Lu dans le manuel du parfait Flic d'élite, au chapitre « Invasion de zombies » : « *Il est une action primordiale à entreprendre dans le cadre de l'exploration d'une maison en apparence déserte : mettez la main sur un tutu vert, un haut-de-forme et une canne en bois. Déposez vos armes, sans lesquelles vous risquez de mourir dans d'atroces souffrances, enfilez le tutu et le chapeau, et baladez-vous dans le sous-sol en chantant – fort mal – Singing in the rain (dans la VF) ou un autre truc (dans la VO). Lors de l'apparition – ô combien surprenante ! – d'une bande de zombies, feignez la surprise, restez immobile, et laissez-vous dévorer. Voilà, vous venez de réaliser l'une des morts les plus furieusement débiles de l'Histoire du cinéma bis ! »*

L.D.

FREDDY 3 – LES GRIFFES DU CAUCHEMAR

(**A NIGHTMARE ON ELM STREET 3 : DREAM WARRIORS** – USA – 1987 – DE CHUCK RUSSELL)

À l'époque où Chuck ne s'appelait pas encore Charles, il lui arrivait de réaliser de bons films. Pour ce troisième Freddy, Russell et Frank Darabont, ici co-scénariste, imaginent des scènes de rêves délirantes, dont la plus drôle reste indiscutablement celle où la jeune Jennifer, actrice en devenir, se fait encastrer la tête dans un téléviseur par notre grand brûlé préféré. Et le boogeyman de balancer l'une des punchlines les plus mémorables de sa carrière : « *Ce soir, tu crèves l'écran, salope !* » Quelle classe, ce Freddy.

J-B.H.

NE REVEILLEZ PAS UN FLIC QUI DORT

(FRANCE – 1988 – DE JOSÉ PINHEIRO)

Alain Delon est le plus grand acteur français de tous les temps. C'est une évidence. Mais autre évidence moins évidente (!), Alain Delon est certainement l'acteur français le plus « Mad » de tous les temps. Preuve par l'image avec notre **Magnum Force** à nous, **Ne réveillez pas un flic qui dort**, chef-d'œuvre du polar racoleur et réac signé José Pinheiro. Dans cette histoire de milice policière d'extrême-droite menée par Michel Serrault, une scène mérite sa place au panthéon du culte trash et franchouille. Entouré d'un gigantesque drapeau bleu-blanc-rouge, Bernard Farcy pousse la chansonnette et se suicide avec une baïonnette dans la gorge. Gore et… stupide ! Vive la France !

F.F.

MORT SUR LE GRILL

(**CRIMEWAVE** – USA – 1985 – DE SAM RAIMI)

Quand Sam Raimi, héritier trash de Chuck Jones, met en images un script complètement barré des frères Coen, alors tout frais sortis de **Blood Simple**, cela donne **Mort sur le grill**, un cocktail molotov regroupant au moins deux des morts les plus absurdes jamais vues sur un écran. On zappera l'éviction hilarante de Bruce Campbell pour s'attarder sur LE moment d'anthologie du métrage : balance du sixième étage d'un immeuble, un prédicateur black venu sauver sa voisine des griffes d'un psychopathe reprend connaissance sur le bitume, à sa plus grande surprise. « *Il y a un Dieu et il est Noir !* » s'écrie-t-il avant qu'une camionnette ne vienne le faucher dans son élan. Raimi style. À se repasser en boucle les soirs de déprime.

A.P.

PEUR BLEUE

(**DEEP BLUE SEA** – USA – 1999 – DE RENNY HARLIN)

Après son retour fracassant sur le devant de la scène avec **Au revoir à jamais**, Renny Harlin obtient un budget confortable pour mettre en scène sa relecture des **Dents de la mer** : l'actioner/slasher aquatique **Peur bleue**. Cette histoire de requins mutants, fruits d'une expérience ayant mal tourné, n'est qu'un prétexte pour Harlin, qui choisit de l'aborder sous l'angle du second degré afin d'assouvir sa soif de mises à mort inventives et extravagantes. La plus représentative, et surtout hilarante (tant les effets spéciaux sont foireux), reste sans aucun doute celle de Samuel L. Jackson, qui, en plein milieu d'un énorme discours censé redonner espoir aux survivants, se fait happer par le plus gros des requins. Jouissif !

L.B.

LE LABYRINTHE DE PAN
DE GUILLERMO DEL TORO

LE TEMPS DETRUIT TOUT ?

Enchanteur et effroyable à la fois, bouleversant à faire chialer les murs, Le Labyrinthe de Pan a dépassé nos attentes les plus insensées. Diamant sombre d'une intelligence émotionnelle rare, le chef-d'œuvre absolu produit, écrit et réalisé par Guillermo del Toro, assurément son plus beau film à ce jour, frappe en plein cœur.

« COMMENT POURRIONS-NOUS OUBLIER CES MYTHES OÙ DES DRAGONS, À L'ULTIME MOMENT, SE CHANGENT EN PRINCESSES ; PEUT-ÊTRE TOUS LES DRAGONS DE NOTRE VIE SONT-ILS DES PRINCESSES QUI N'ATTENDENT QU'UN JOUR DE NOUS VOIR BEAUX ET COURAGEUX ? » RILKE

DEL TORO S'EMPARE UNE NOUVELLE FOIS DU GENRE POUR EN RETIRER LES PLUS NOBLES DES RÉFLEXIONS, POUR VERSER DANS LA POÉSIE ET DANS UN SYMBOLISME QUI PROCÈDE AUTANT, SI CE N'EST PLUS, DU RESSENTI QUE DE LA CONSTRUCTION MENTALE.

1944, cinq ans après la guerre d'Espagne, Ofelia (Ivana Baquero, LA révélation d'une actrice) accompagne sa mère qui rejoint son nouveau mari, le Capitaine Vidal (Sergi Lopez, monstrueux dans tous les sens du terme), homme brutal et misogyne dont elle attend un enfant. A peine arrivée sur les lieux, la jeune fille découvre dans la forêt avoisinante un labyrinthe habité par Pan, créature mi-homme mi-bête régnant sur la nature. Celui-ci, figure inquiétante et majestueuse, révèle à Ofelia qu'elle est une princesse égarée issue d'un royaume féerique. Alors que la santé de sa mère va en se dégradant et que son beau-père se révèle de plus en plus tyrannique, Ofelia est sommée par le faune d'affronter trois épreuves extrêmement dangereuses qui assureront son retour sur le trône pour l'éternité...

En omettant de récompenser **Le Labyrinthe de Pan** à Cannes, le jury présidé par Wong Kar-Wai a commis une impardonnable faute de goût. Des collègues journalistes (pas forcément issus de la presse spécialisée) en passant par le public présent lors des projections, personne n'a vraiment compris pourquoi del Toro et son équipe sont repartis bredouilles du festival, alors qu'une standing ovation de 22 minutes (!) a salué l'immense réussite artistique du long-métrage. Depuis cette bévue totale, de l'eau a coulé sous les ponts et la fièvre cannoise est retombée, mais l'enthousiasme suscité par le film demeure. Les sites de geeks voient en Guillermo del Toro un pair à la sensibilité exceptionnelle, et Stephen King, Clive Barker ou bien encore Frank Darabont n'hésitent pas à monter au créneau pour soutenir **Le Labyrinthe de Pan** (tourné en espagnol, rappelons-le) afin qu'il ne sorte pas dans l'indifférence générale aux États-Unis en décembre prochain. C'est un mois avant que le public français aura l'honneur de découvrir ce monument de Dark Fantasy...

Sur cette double-page :
La jeune Ofelia (Ivana Baquero) est coincée entre deux incarnations du mal absolu : le terrifiant Pale Man (Doug Jones), et son beau-père, l'impitoyable sergent Vidal (Sergi Lopez).

L'ETERNEL RETOUR

Au fil de sa filmographie, del Toro a fait preuve d'une continuité hallucinante dans ses thématiques, et s'est imposé comme un auteur à part entière. Peu importe qu'il officie sur un blockbuster ou un projet plus personnel, sa personnalité généreuse prend toujours le dessus. Le réalisateur reconnaît lui-même que **Le Labyrinthe de Pan** n'aurait jamais pu voir le jour sans ses films précédents. Et pour cause, son dernier métrage reprend nombre d'éléments jalonnant **Cronos**, **L'Échine du diable**, **Hellboy**, et dans une moindre mesure **Blade II** et **Mimic**, mais de manière encore plus approfondie : l'écoulement immuable du temps, la présence totémique des insectes souvent apparentés au Divin, la découverte d'un monde souterrain préexistant, le fascisme et ses maux, la perte de l'innocence, le choix et ses conséquences, la peur et l'acceptation de la mort, le sacrifice de soi... del Toro s'empare une nouvelle fois du genre pour en retirer les plus nobles des réflexions, pour verser dans la poésie et dans un symbolisme qui procède autant, si ce n'est plus, du ressenti que de la construction mentale.

L'ART MAGIQUE

De la même manière, Guillermo del Toro, qui aime à se considérer avant tout comme un humble artisan, tire le meilleur parti de son budget (15 millions de dollars) et hisse ses recherches picturales passées à un niveau proprement hallucinant. Empruntant à ses artistes de chevet, en particulier aux travaux célèbres d'Arthur Rackham (1) et Carlos Schwabe, mais aussi aux paysages tourmentés d'Arnold Böcklin, del Toro donne vie au monde imaginaire du **Labyrinthe de Pan** en puisant d'avantage dans les illustrations de contes et la peinture que dans le cinéma. A l'arrivée, le film rivalise sans peine avec la beauté visuelle d'un **Legend** ou de **La Compagnie des loups**, deux références incontournables en la matière. Les perspectives, les angles et les mouvements de caméra aussi fluides que complexes (voir le plan-séquence aérien du début du film ou la scène de l'arbre) rendent également hommage au travail de Miyazaki, que del Toro considère comme l'un des trois plus grands réalisateurs encore en activité. La superbe photographie signée Guillermo Navarro (2) ne cesse d'opposer les couleurs glaciales d'un quotidien totalement morne à celles, beaucoup plus chaudes mais pas vraiment rassurantes, du monde fantasmé par Ofelia. De la même manière, le montage exprime le rapport qu'entretient l'imaginaire de la jeune fille avec la réalité. Son combat contre l'énorme crapaud corrupteur résidant dans l'arbre est mis en parallèle avec la progression de la milice franquiste de Vidal chargée de débusquer les résistants communistes dans la forêt. Saluons enfin le travail remarquable accompli par David Marti, le chef maquilleur à qui l'on doit la repré-

sentation finale du Pale Man. Figure malfaisante très inspirée par le tableau de Goya « Saturne dévorant un de ses enfants ». Le Pale Man représente à l'instar du crapaud un autre aspect monstrueux de Vidal, ogre mettant en danger sa progéniture, et symbolise également le pouvoir dictatorial dévorant le peuple. La tentative d'évasion de son antre, réveillant les peurs les plus enfantines, marquera certainement les esprits. En bref, **Le Labyrinthe de Pan** est une claque visuelle de tous les instants, une déclaration d'amour au cinéma.

SEULE EST LA PRINCESSE SANS ROYAUME...

(IL EST PRÉFÉRABLE DE NE PAS LIRE CE PARAGRAPHE AVANT D'AVOIR VU LE FILM). Il est heureusement impossible d'éreinter toutes les interrogations soulevées par la vision du film. À l'origine très influencé par *Le Grand dieu Pan*, le Mexicain s'est éloigné du contenu psychosexuel présent dans la nouvelle d'Arthur Machen pour revenir à une problématique plus existentielle et romantique. Le script ne cesse en effet de souligner les différences entre Ofelia et le véritable méchant de l'histoire, le Capitaine Vidal. Celui-ci partage les attributs iconiques de Kroenen (uniforme, pistolet), le nazi mort-vivant de **Hellboy**, et la même obsession pour le temps (Vidal apparaît pour la première fois une montre à la main, héritée d'un père que l'on devine tout aussi malveillant). Comme Angel de la Guardia dans **Cronos**, Nomak dans **Blade II** et surtout Jacinto dans **L'Échine du diable**, Vidal se déteste (il met un coup de rasoir à son reflet dans le miroir) - une constante chez beaucoup de vilains del Toriens - et adopte un comportement quasi suicidaire face à l'ennemi, complètement obsédé par l'heure de sa mort. La cruauté dont il fait preuve (la scène extrêmement violente où il fracasse le nez d'un paysan avec la bouteille, hommage à **Irréversible**) contraste avec la compassion de la jeune fille. En définitive, del Toro n'aura de cesse d'opposer leurs attributs respectifs : le masculin au féminin, la tyrannie à la liberté, le matérialisme à la spiritualité, le dextre au senestre (Vidal la réprimande durement quand elle tend la main gauche pour dire bonjour), l'obéissance servile à l'imagination, la mort opposée à la vie, le temps à l'éternité... Sans être masochiste, del Toro a toujours fustigé le confort à tout prix, l'expérience de la vie se faisant selon lui inéluctablement dans la douleur. Dans son univers, les enfants ne sont pas à l'abri de ces épreuves, et sont loin des créatures immaculées et intouchables peuplant les productions hollywoodiennes. Ainsi, del Toro ne ménage pas le personnage d'Ofelia. Avant d'être tuée par son bourreau, la petite princesse égarée aura surmonté la peur panique - au sens premier du terme - que lui inspire la fin de l'enfance, l'éveil de sa maternité, et accepté la vie dans tout ce qu'elle a de plus sauvage et carnassier. Sa mort est d'autant plus déchirante qu'Ofelia refuse jusqu'au bout de sacrifier son petit frère à ses illusions perdues. del Toro minimise avec la dernière scène fantasmée les tendances libidineuses de Pan, et préfère plus subtilement s'intéresser au principe d'amour universel dont il est la figure mythique, l'un des aspects les plus méconnus de cette créature mythologique. En près de deux heures terrassantes de mélancolie, del Toro nous invite à partager sa vision de la condition humaine, à embrasser sa foi inébranlable en la vie malgré son injustice, et à discerner sa beauté ineffable, réservée « à ceux qui savent la voir ». Jamais l'exploration d'un labyrinthe n'aura été aussi intime et viscérale.

David DOUKHAN (Remerciements à Philippe CAZA)

(1) Voir l'excellent livre consacrée à Rackham, *A Life with Illustration* par James Hamilton.
(2) Directeur de la photographie sur **Cronos**, **L'Echine du diable** et **Hellboy** et co-fondateur avec sa sœur Bertha et del Toro de Tequila Gang prod.

EL LABERINTO DEL FAUNO ESPAGNE/MEXIQUE/USA 2006. REAL. ET SCEN.: GUILLERMO DEL TORO. DIR. PHOT.: GUILLERMO NAVARRO. MUS.: JAVIER NAVARRETE. PROD.: ALVARO AUGUSTIN, ALFONSO CUARON, BERTHA NAVARRO, GUILLERMO DEL TORO ET FRIDA TORRESBLANCO POUR TEQUILA GANG, ESPERANTO FILMOU, ESTUDIOS PICCASO, OMM, SENTENTIA ENTERTAINMENT, TELECINCO ET WARNER BROS. PICTURES. INT.: IVANA BACHERO, SERGI LOPEZ, DOUG JONES, ARIADNA GIL, MARIBEL VERDU, ALEX ANGULO, ROGER CASAMAJOR. - DUR. 1H52. DIST.: WILD BUNCH. SORTIE LE 1ER NOVEMBRE 2006.

L'IMAGINATION AU POUVOIR !

David Marti, superviseur des SFX de maquillage pour DDT, et Everett Burrell, superviseur des SFX visuels pour Computer Café, décortiquent pour nous les effets spéciaux du Labyrinthe de Pan.

1

2

David Marti (photo 1) : « Pour Guillermo del Toro, **Le Labyrinthe de Pan** est un film très personnel. Je ne désire pas entrer dans les détails, mais je vous dirai juste qu'à la fin des prises de vues, il était extrêmement malade comme la plupart d'entre nous d'ailleurs. C'était trop pour beaucoup de gens, et quelques-uns ont craqué et ont quitté le tournage, poussés à bout. Nous avons vécu des moments vraiment pénibles vers la fin de la production. »

Everett Burrell (photo 2) : « Quand Guillermo s'est mis en quête d'une compagnie pour les effets spéciaux visuels du **Labyrinthe de Pan**, il a demandé conseil à Ed Irastorza, qui était superviseur des effets numériques sur **Hellboy**. Ed lui a soufflé notre nom (Computer Café a conçu les effets spéciaux liés au personnage de Liz Sherman sur **Hellboy** - ndlr), et dès que Guillermo nous a expliqué ce qu'il attendait de nous, il nous a semblé évident que nous allions très bien nous entendre. Néanmoins, le seul moyen pour nous de faire ce travail extrêmement complexe, en restant dans les limites du budget restreint, était de passer par une coproduction. Il fallait donc faire très attention à ne pas trop multiplier les plans truqués, ce qui n'était pas une mince affaire. Car Guillermo reste fidèle à sa réputation : son enthousiasme est tel que vous risquez de vous embarquer dans des projets totalement irréalistes. Bref, je me suis fait beaucoup de cheveux blancs sur ce tournage. Nous avons tout de même réalisé 200 plans truqués, dont la plupart impliquent une lourde gestion d'effets en 3D. Pour un film de ce gabarit, c'est énorme. »

D.M. : « Nous n'avons eu que trois mois de préproduction, ce qui est très court, surtout pour un studio aussi petit que le nôtre. Et puis, bien entendu, Guillermo ne nous ménage pas en termes de designs, de prototypes et de maquettes. Nous avons beaucoup travaillé sur ce film avec Ed Irastorza et Everett Burrell. C'était génial, parce que tous les deux savaient exploiter au mieux nos capacités, sans pour autant nous demander l'impossible. »

E.B. : « Venant moi-même des maquillages d'effets spéciaux (Burrell est le cofondateur d'Optic Nerve - ndlr), je parlais le même langage que DDT. De même, j'étais présent durant les cinq mois qu'a duré le tournage, ce qui était impératif à plus d'un titre. En premier lieu, je devais m'assurer que tous les plans étaient tournés de façon à pouvoir accueillir nos retouches numériques en postproduction. Et sur ce point, Guillermo Navarro, le directeur de la photographie, nous a été d'une aide précieuse. Ensuite, Guillermo del Toro est une personne très visuelle, et nous avons vite réalisé que si nous voulions parfaitement comprendre ce qu'il recherchait, il nous fallait filmer nos réunions avec lui pour ne rien perdre de ses descriptions. »

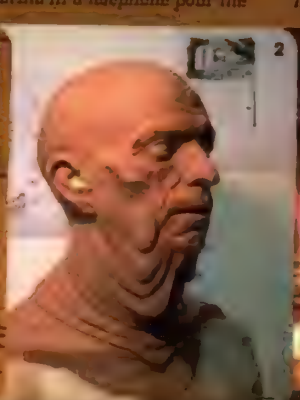
D.M. : « Un jour, Everett est venu dans la loge de maquillage et a commencé à jouer avec notre latex. Tout de suite, il a retrouvé certains automatismes et nous a montré un de ses tours préférés quand il était maquilleur, les « nurnies » : vous déposez un peu de latex liquide sur une glace, vous le modelez rapidement en le tortillant, vous le poudrez, et quand vous le décollez, vous obtenez un petit morceau de boyau ou de peau plissée. C'était presque émouvant de voir cet artiste s'amuser avec son vieil ami le latex. »

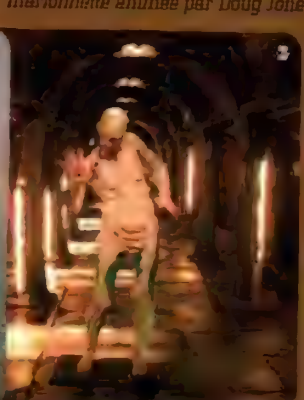
LE PALE MAN

D.M. : « Au tout début, le Pale Man est né sous la forme d'un ectoplasme, dessiné par le grand William Stout (cf. Mad Movies n°183). Puis, il a été question de faire un homme de bois, comme une sorte de vieux pieutre ou de Pinocchio maléfique (photo 1). Mais Guillermo nous a finalement suggéré l'idée de cet homme énorme, qui n'aurait pas mangé pendant des années. Il n'y a que lui pour imaginer des choses pareilles ! La conception du visage fut une aventure en soi. Après avoir abandonné l'idée de l'homme de bois, le Pale Man est devenu un vieillard très ridé. Arjen Tuiten et Arturo Balcaitro faisaient les premières sculptures (photo 2) lorsque Guillermo m'a téléphoné pour me parler de sa nouvelle idée : son visage devait être totalement lisse ! Au début, nous avons pensé qu'il plaisantait, mais en découvrant le résultat, nous avons réalisé à quel point son concept était dérangeant : nous tenions là le véritable monstre du film. Pour la réalisation du personnage, nous avons conçu quelques maquettes, que nous aurions pu animer avec des tiges, un peu comme des marionnettes de « Bunraku » (nom du théâtre de marionnettes traditionnel japonais – ndlr). Puis nous nous sommes tournés vers l'option du maquillage prosthétique. Finalement, nous avons opté pour un mélange de ces deux techniques. La partie supérieure est un maquillage classique, la partie inférieure une marionnette animée par Doug Jones. Ça ne pouvait cependant fonctionner que pour les vues de face (photo 3). »

E.B. : « Comme pour le faune, nous avons travaillé sur les yeux et les jambes du Pale Man. Ainsi, de profil, le personnage est totalement virtuel de la taille aux pieds. Nous utilisions alors la prise de vue avec Doug pour y calquer notre animation (photo 4). Quant aux yeux, si l'orbite et la paupière sont numériques, tout le reste fut construit par DDT. Le secret pour des yeux en images de synthèse réussis tient dans la réflexion de l'environnement dans l'orbite et l'iris. Pour chaque prise requérant ce type d'effet spécial, je photographiais tout le décor en haute résolution pour dupliquer l'environnement sur l'œil (photos 5 et 6). »

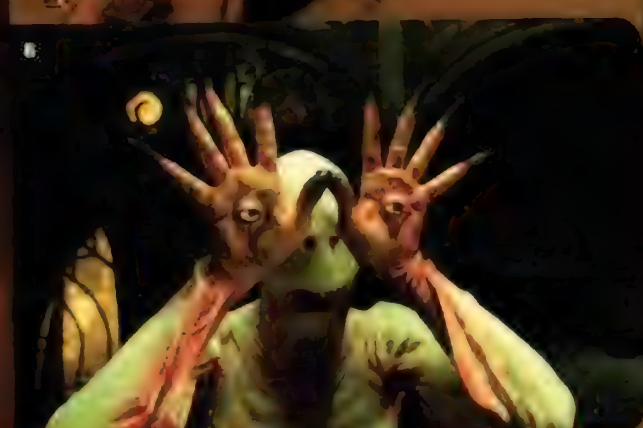
D.M. : « Nous avons sculpté le personnage en Chavant Medium (photo 7), et les moules ont été effectués en époxy. Le costume était composé de huit pièces (deux pour le torse, les bras, les mains et les jambes). C'était un maquillage très délicat, puisque nous avions mélangé du gel de silicone et des pièces en mousse de latex. Arturo Balcaitro, Montse Ribé, Nelly Guimaras et moi-même passions durant deux heures la tête, et il nous fallait six heures pour poser les prothèses du reste du corps (photo 8). »

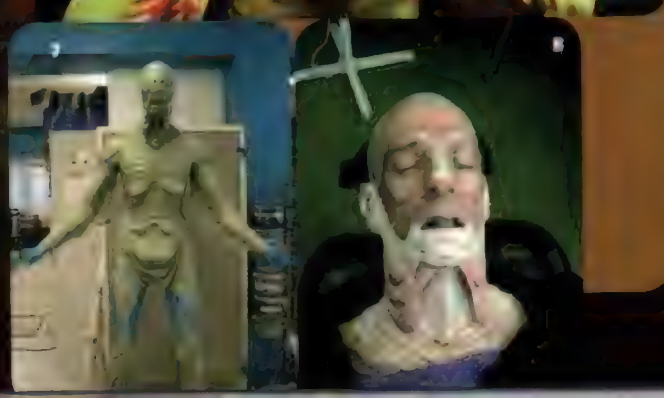

2


3

LE CRAPAUD

E.B. : « *Tout ce que vous pouvez voir de ce personnage dans le film est virtuel. Guillermo désirait obtenir des mouvements très extrêmes, et même si nous avons tous espéré que la marionnette de DDT (photos 2 et 3) satisferait Guillermo, nous avons dû nous rabattre sur l'image numérique. Le souci, c'est qu'à ce moment-là, il ne nous restait plus que six semaines de postproduction pour animer treize plans avec un personnage très complexe ; et cette séquence n'avait pas été budgétée ! Mais au bout d'un moment, votre implication dans le projet prend le dessus, et nous nous sommes décarcassés pour relever ce défi. Je suis heureux de ce choix aujourd'hui, je trouve que c'est l'une des meilleures scènes à effet spécial du film (photo 1).* »





LE FAUNE

D.M. : « *Avant d'engager Doug Jones, Guillermo a envisagé plusieurs options pour le faune. Par exemple, il a songé à réemployer l'enfant qui jouait Santi dans* **L'Échine du diable**. *Il a ensuite pensé à Ladislav Beran, qui interprétait Kroenen dans* **Hellboy**, *ce qui nous convenait parfaitement, puisque nous avions déjà ses moulages dans notre atelier. Et ce n'est que lorsqu'il a obtenu plus de budget que Guillermo a finalement décidé d'engager Doug, que nous connaissions pour avoir travaillé avec lui sur les plateaux de* **Doom** *et* **Hellboy**, *même si nous n'avions jamais eu à le maquiller.* »

E.B. : « *Doug est une personne d'une patience inhumaine. Il est pour beaucoup dans la réussite du personnage de Pan.* »

D.M. : « *Travailler avec Doug comportait pour nous de multiples avantages. En premier lieu, sa structure corporelle est d'une finesse incroyable. Ensuite, il a des aptitudes de mime exceptionnelles. Je me souviens notamment du tournage du plan dans lequel il offre la mandragore à Ofelia. À la fin de la scène, il devait reculer de six mètres tout en déclamant sa réplique, et s'arrêter à un point précis de la pièce pour se fondre dans les ténèbres. COMMENT FAISAIT-IL ÇA ?! Il ne pouvait pas voir, sa tête devait supporter le poids des servomoteurs, tout son corps était engoncé dans une épaisse mousse de latex. Franchement, cet instant tenait de la pure magie. De plus, son espagnol était carrément impressionnant. Même si Guillermo changeait ses dialogues la veille du tournage, Doug parvenait à se réapproprier ces phrases très complexes en un rien de temps, alors qu'il s'agit d'une langue qu'il ne comprend même pas ! Enfin, Doug est une personne humainement exceptionnelle. Même dans les pires heures du tournage, il prenait le temps de vous dire quelque chose de gentil. Ce qui n'est pas peu dire quand on sait qu'il nous fallait, à Montse, Xavi, Ismael et moi, deux heures pour appliquer la tête, et encore deux heures pour fixer le costume. C'est donc bien Doug qui en a fait le plus sur ce film : il a insufflé une âme à ces personnages, qu'il s'agisse du faune ou du Pale Man (photo 1).* »

D.M. : « *Nous avons fait beaucoup de recherches sur les arbres pour le faune, et nous en avons moulé de nombreuses sections. Nous sommes également allés au zoo pour photographier des boucs, mais nous ne nous sommes jamais référés à des œuvres artistiques pour ce personnage, parce qu'il fallait quelque chose de totalement neuf (photos 2 et 3). En sculptant la tête du faune, je gardais à l'esprit que Guillermo tenait à ce que l'on ne devine pas les pensées du personnage. Le faune pouvait être la bonté incarnée, comme un être totalement maléfique. J'ai fait de nombreuses études pour la tête, en utilisant les yeux du comédien, des yeux mécaniques, avec des petites cornes, ou quatre cornes, etc. (photo 4). Et Pau Loewe, Arturo Balcetro, José M. Meneses et Nelly Guimaras se sont chargés de la sculpture du corps (photos 5, 6 et 7).* »

D.M. : « *Initialement, nous étions censés nous contenter de ces extensions pour les jambes déjà utilisées dans des tonnes de films. Heureusement, le budget a un peu augmenté, et nous avons pu appliquer l'idée de Guillermo. Nous avons donc fait des tests : cela consistait en une simple pièce en mousse attachée à une chaussure plus grande que la normale (photo 8). Mais en dehors de cela, nous n'avons pas trouvé le temps de refaire ou de répéter quoi que ce soit, le temps nous manquait. D'ailleurs, et j'en suis très triste, nous n'avons jamais réussi à réaliser*

2

3

l'une des plus belles idées de Guillermo concernant le faune : pour montrer qu'il attendait depuis des années Ofelia, il voulait que ses pieds soient enfoncés dans le sol, comme enracinés. »

D.M. : *« Le corps du faune est composé de trois pièces en mousse de latex (les bras, le torse et les jambes), auxquelles viennent s'ajouter les mains, et quelques petits branchages que nous fixions au dernier moment. Nous avions deux costumes différents pour représenter quatre étapes de son évolution, puisque le faune rajeunit au cours du film. Le corps était peint avec un mélange de peinture acrylique, de Pax et de Createx qui fonctionne très bien sur ce genre de matériau poreux. Pour que Doug souffre le moins possible, nous lui avions construit une chaise spéciale, qui lui permettait de soulager le poids de son masque et de ses jambes entre deux prises. »*

D.M. : *« La tête du faune est en mousse de latex : c'était plus léger, et nous adorons travailler cette matière. Xavi Bastida a fait un boulot incroyable avec la mécanique, parce que l'espace entre les yeux du faune et ceux de Doug était minuscule, il nous a donc fallu trouver quelque chose de plat et d'organique à la fois. C'est pourquoi nous avons décidé d'employer des matériaux semi souples pour la majorité de la structure mécanique. À cela s'ajoutait l'animation des oreilles et du museau, ce qui permettait de multiplier les expressions faciales. Enfin, les cornes étaient extrêmement légères, et pouvaient accueillir tous les servomoteurs nécessaires (photos 9 et 10). »*

E.B. : *« Notre travail sur ce personnage portait sur deux aspects. En premier lieu, nous avons ajouté quelques clignements de paupières sur le masque animatronique que portait Doug. Deuxièmement, nous avons numériquement effacé ses jambes. Il fallait donc les recouvrir de portions d'images sur lesquelles il n'était pas présent. Mais le budget ne nous permettait pas d'employer de caméra pilotée par ordinateur, et nous avons été contraints d'utiliser des prises de vues sans comédien, mais dont les mouvements d'appareil ne correspondaient pas parfaitement au plan filmé avec les acteurs. Les retouches furent donc un aspect laborieux de notre travail (photos 11 et 12). »*

D.M. : *« Comme pour le masque de Kroenen, Guillermo nous a confié la création des accessoires et des morceaux de costumes du faune. Pablo Perona Navarro a fait le tube qui lui sert à ranger les fées. La flûte et la dague ont été conçues par José M. Meneses. DDT a également fabriqué les pierres, la clef et le sac en cuir. »*

D.M. : *« Je me souviendrai toujours de la première journée de tournage du faune. Nous avons rejoint l'équipe avec Doug maquillé sur une colline noyée dans un léger brouillard. Quand les gens ont découvert ce personnage mystérieux, que personne n'avait encore vu, ils ont tous arrêté de travailler pour l'observer en silence. Ils étaient abasourdis. Et puis, petit à petit, ils se sont mis à applaudir. Guillermo en avait les larmes aux yeux. C'était un de ces moments où l'on comprend que toutes ces longues nuits de travail n'ont pas été vaines. »*

LA MANDRAGORE

D M : « J'ai sculpté la mandragore entre deux autres travaux. Initialement, il devait y en avoir deux : celle que l'on voit dans le film (photo 1), la structure mécanique, et photo 2, la version finale dans le bol également construit par DDT), et une autre, devenue énorme après que la plante ait absorbé les souffrances de la mère. Guillermo a décidé d'abandonner cette dernière option, parce que la mandragore est le seul élément fantastique du film vu par une autre personne qu'Ofelia, et il pensait que ce serait trop exagéré. Il en a malgré tout mis quelques morceaux sur la table de la cuisine, en guise de clin d'œil. Il faut également dire qu'au tout début du développement du scénario, il était question qu'Ofelia cueille la mandragore au pied d'un arbre de pendus, comme le veut la légende. »

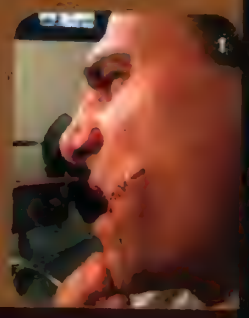
E B : « Plus que pour n'importe quelle autre créature, nous nous sommes conformés à la marionnette de DDT pour créer notre réplique en 3D. Ces plans furent extrêmement difficiles à concevoir, parce que le personnage est en interaction soit avec du liquide, soit avec du feu, ce qui est toujours très délicat à dupliquer en numérique. De plus, Guillermo était excessivement pointilleux sur ces plans. Il allait jusqu'à nous demander d'ajouter une goutte de lait ici ou là. Son souci du détail était tel que lorsque Ofelia dépose la mandragore dans le bol, nous l'avons animée de façon à ce qu'elle imite les mouvements de la mère dans son lit. C'est une trouvaille signée 100 % Guillermo, et que j'adore (photo 3) ! »

SÉVICES

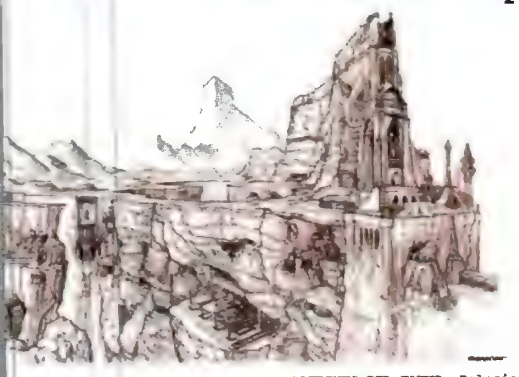
E B : « Les effets spéciaux impliquant les blessures subies par Vidal ou ses victimes sont également passées par nos ordinateurs. Par exemple, quand Vidal écrase le visage du paysan, nous avons ajouté une bouteille, un nez et une lèvre supérieure numériques. Sur le tournage, le comédien se contentait de cracher du sang tandis que Sergi le frappait avec un morceau de mousse noire. Pour la bouche de Vidal, DDT a créé une prothèse de celle de Sergi, avec toute une section peinte en bleu. »

D M : « Montse a posé cette prothèse, et Sergi Lopez était tellement dans son rôle qu'elle craignait qu'il ne se fasse mal en cousant lui-même la plaie (photo 1) ! »

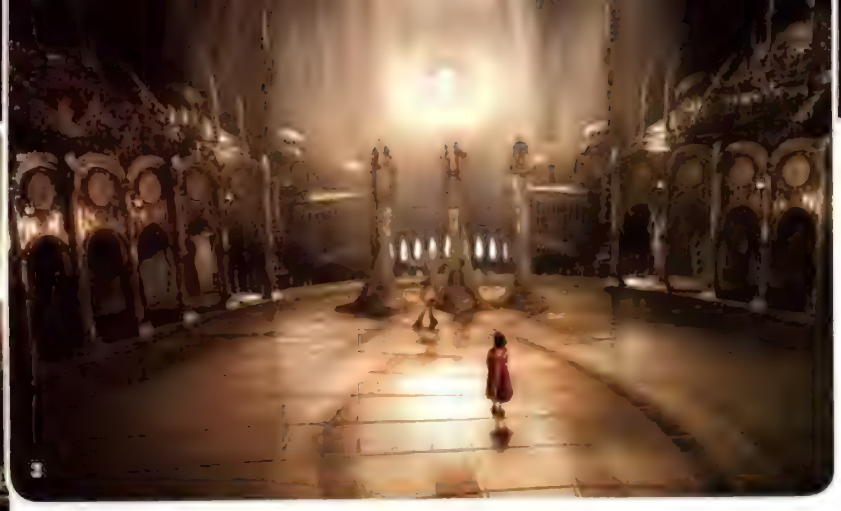
E B : « Sur environ 1500 images nous avons agrandi la blessure, ajouté l'intérieur de la bouche visible à travers la coupure, et intégré une aiguille en 3D (photo 2). Ce fut un travail de titan, puisqu'à la moindre erreur, toute la scène était ratée. Or, à chaque fois que je revois ces deux plans, j'ai presque envie de vomir. J'imagine que c'est le signe que nous avons fait du bon travail ! »



2

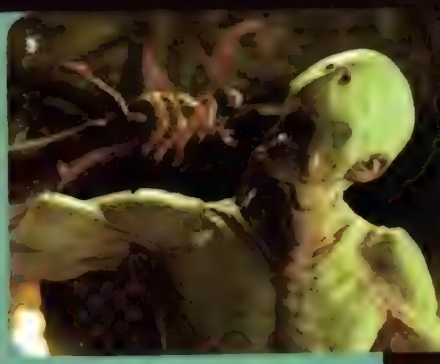


EL LABERINTO DEL FAUNO: Palacio



L'UNIVERS DE PAN

E.B. : « *Nous avons conçu un certain nombre d'effets spéciaux dits « invisibles » dans* **Le Labyrinthe de Pan**. *Ainsi, pour la scène de l'attentat, nous avons ajouté quelques wagons et changé entièrement le ciel (photo 1). De même, pour la séquence d'ouverture, qui fut tournée dans le village bombardé de Belchite à quelques kilomètres de Barcelone, nous avons ajouté des nuages et des collines verdoyantes en arrière-plan. Nous avons aussi travaillé sur les décors plus merveilleux du film. Ainsi, Sergio Sandoval a contribué à créer le royaume imaginaire (photo 2), et c'est Emilio Ruiz del Rio qui a construit les miniatures. Nous avons complété le tout avec quelques tours en 3D pour le fond, un matte-painting et une Ofelia totalement virtuelle pour le plan large dans lequel on la voit courir. Pour le reste, et notamment le final, nous avions filmé Ivana sur un plateau à écran vert, où seule une petite portion du sol et un mur furent construits. Tout le reste est un environnement virtuel conçu par Alex Friderici de Computer Café (photo 3).* »



LES TROIS FÉES

E.B. : « *Les trois fées sont les personnages qui nous ont demandé le plus de travail. De plus, elles sont le symbole de notre amour pour l'œuvre de Ray Harryhausen, à qui Guillermo voulait rendre hommage avec* **Le Labyrinthe de Pan**. *Nous avons fait beaucoup de tests sur leur animation, parce que nous voulions que leur vol et leur démarche puissent sembler scientifiquement viables. Une directive qui s'appliquait d'ailleurs à tout le film, et ce même si le scénario s'apparentait à un conte de fées sombre. Pour les scènes de vol, nous avons ainsi beaucoup observé les mouvements des oiseaux-mouches. Et pour l'élaboration des scènes où elles évoluent déguisées en insectes, nous avons accueilli dans nos bureaux deux phasmes verts, Cheech et Chong, afin de les étudier. Les pauvres ont succombé durant la postproduction, et nous saluons leur mémoire dans le générique de fin ! Ils étaient en tout cas la meilleure référence possible (photo 1). Pour la carnation des fées, Guillermo nous avait demandé de nous inspirer de feuilles fanées et des hyla chrysoscelis, ces grosses rainettes que l'on trouve au Canada. Il fallait que leur peau possède une apparence élimée, salie. Akira Orikasa et Joe Hoback ont passé des semaines à construire et peindre les modèles numériques des fées, en s'aidant des proportions d'une jeune danseuse. Il y a en tout trois fées différentes dans le film. La verte joue un peu le rôle de gardienne d'Ofelia. La bleue et la rouge sont beaucoup plus enfantines et joueuses. C'est pour cette raison que le Pale Man finit par les attraper pour les dévorer (photo 5). Si je suis extrêmement fier du premier plan montrant l'un de nos insectes numériques, c'est bien entendu la séquence de la transformation qui nous a demandé le plus de travail. Nous avons utilisé une fonction de XSI intitulée Shrinkwrap, qui permet de mêler l'apparence de deux personnages numériques en en sélectionnant des portions particulières. Nous avons ainsi pris soin de faire correspondre les deux bouches et les paires d'yeux des deux créatures. De même, nous avons beaucoup travaillé les changements de textures entre la fée et l'insecte. Malgré tout, il fallait faire disparaître certaines portions du corps de ce dernier, ce qui rendait la scène moins viscérale et réaliste. Nous nous en sommes tirés en camouflant ces changements avec les battements d'ailes de la fée (photos 2, 3 et 4).* »

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY (Special Thanks to Glenn HIRAMATSU, Jeff BARNES and Everett BURELL. Muchas gracias David).

LA NONNE DE LUIS DE LA MADRID

SŒUR SOURIRE

Appâtés par un plan marketing infondé, les bouffeurs de curé professionnels en seront pour leurs frais avec La Nonne, qui ne tient qu'une seule promesse : l'invention d'un croquemitaine femelle ayant voué sa vie à Dieu. Mais les autres pourront frayer avec une bigote qui s'avère, somme toute, tout à fait fréquentable.

Mes très chers frères, nous vivons une époque troublée ! Mais rassurez-vous : en dépit du titre du présent film, nous ne reprendrons pas le discours du dogmatique Benoît XVI sur la dissolution des mœurs et des valeurs chrétiennes. Non, le problème est ailleurs : les magazines de cinéma se sentent maintenant obligés de sortir de leur chapeau des « chefs-d'œuvre » tous les mois, voire toutes les semaines, et de s'extasier dessus en des termes hyperboliques. Du coup, il devient très difficile de défendre une bande comme **La Nonne**, qu'on n'a pourtant aucun mal à définir comme « un film d'horreur très sympa ». Le premier long-métrage de Luis De La Madrid, longtemps monteur pour del Toro ou Balaguero, commence ainsi à se traîner une réputation très mitigée, après avoir été porté au pinacle sur la foi de rumeurs fantaisistes. En effet, on y cherche en vain avortements à coups de latte ou meurtres sanglants de religieuses en cornettes, et l'ensemble s'avère même raisonnablement elliptique – « et pour cause ! », diront ceux qui ont déjà jeté un coup d'œil à la fin de l'article. Les anticléricaux de base pourront tout au plus se délecter d'une délirante apparition aérienne de ladite nonne, empruntée à un antique épisode de ***La Quatrième dimension***.

Le projet constitue plutôt une sorte d'aboutissement pour l'association transcontinentale entre la Fantastic Factory de Brian Yuzna et les Barcelonais de Filmax. On sait que la pieuse Amérique WASP a toujours considéré la religion catholique comme une institution opaque s'appuyant sur des rituels bizarroïdes (voyez le **Vampires** de John Carpenter, et ses agents secrets venus du Vatican). Les Espagnols, pour leur part, ont souvent contourné le poids écrasant du clergé pour jeter un regard iconoclaste sur l'imagerie sulpicienne, même si ces débordements surréalistes n'étaient pas forcément subversifs : le grand Salvador Dalí allait lui-même présenter ses peintures lors de solennelles audiences papales. Or, c'est ce double regard ibéro-américain qui préside ici à la conception du personnage-titre, et, plus généralement, définit les relations entre les protagonistes (dont un jeune séminariste qui fait grave halluciner ses potes yankees), au fil d'une histoire naviguant entre les deux côtés de l'Atlantique.

Dans un pensionnat espagnol, de jeunes demoiselles de bonne famille sont martyrisées par une bonne sœur très rigoriste. 17 ans plus tard, aux USA, l'une d'entre elles est assassinée par une créature ectoplasmique sous les yeux de sa fille. Cette dernière, apprenant que les anciennes condisciples de sa mère sont tour à tour assassinées, prend avec quelques amis la direction du couvent pour découvrir la clé du mystère. Ce bref résumé, qui ne déparerait pas sous la plume de San Helving, atteste le caractère résolument non révolutionnaire du script. Les auteurs ont tout de même fait l'effort d'associer les apparitions de la « boogeywoman » ecclésiastique à la présence de l'eau ; une idée qui en vaut une autre, et qui est déclinée à tous les niveaux du scénario. Des SFX « poético-aquatiques » fort bien intégrés sont en outre soutenus par une photo joliment expressionniste. Mais là encore, pas de surprise : par delà l'identité des opérateurs, c'est la même lumière bleutée qui semble baigner tous les produits Filmax. Enfin, le décor décrépit du pensionnat apporte une touche de gothique bienvenue, en accord avec le déroulement du récit. Au fil de flashs-back éclairant progressivement une scène primitive, on retombe en effet sur le thème classique du passé qui vampirise le présent. Or, c'est justement sur ce point que semblent s'accumuler les griefs contre le film. Ce serait pourtant oublier que depuis **La Marque du vampire** (1935) de Tod Browning, où Bela Lugosi et sa diaphane compagne tombaient le masque pour révéler leur nature de comédiens, on a discuté à l'infini des « fins qui trahissent le fantastique ». Sans entrer dans ce débat vieux comme le monde, et d'ailleurs insoluble, on se contentera de noter qu'à l'heure où le moindre blockbuster doit se penser comme une machine philosophique, et où tous les cinéastes à la mode rêvent de « réinventer le genre », ça fait toujours plaisir de découvrir en salles un bon petit produit de série. « **La Nonne**, c'est très sympa », on vous l'avait dit.

Gilles ESPOSITO

LA MONJA. ESPAGNE. 2005. RÉAL. : LUIS DE LA MADRID. SCÉN. : MANU DIEZ. DIR. PHOT. : DAVID CARRETERO. MUS. : ZACARIAS M. DE LA RIVA ET LUC SUAREZ. PROD. : JULIO FERNANDEZ ET BRIAN YUZNA POUR FILMAX GROUP ET FANTASTIC FACTORY. INT. : ANITA BRIEM, MANU FULLOLA, BELEN BLANCO, CRISTINA PIAGET, ALISTAIR FREELAND... DUR. : 1H37. DIST. : CARRERE. SORTIE LE 11 OCTOBRE 2006.

les nonnes en Folie

Depuis 1936 et l'encyclique de Pie XI dénonçant *« les tristes progrès du cinéma dans la divulgation du péché et du vice »* jusqu'à l'Office Catholique Français qui proscrivait des films *« par discipline chrétienne »*, l'Église a compris que l'imagerie des vitraux et des images pieuses, riche, elle aussi, en plaisirs troubles, était sérieusement menacée par la puissance évocatrice du 7e art. Par un juste retour de bâton, les cinéastes se sont vengés de cette inquisition artistique au détour des années 70 en malmenant une figure emblématique de la religion catholique. Des religieuses peu orthodoxes se mettent au service d'un genre blasphématoire qui n'avait jusqu'alors connu que quelques rares exemples : le film de nonnes (nunsploitation pour les Anglo-saxons).

Sur ces deux pages : La Sorcellerie à travers les âges, film séminal de Benjamin Christensen, La Torture d'Adrian Hoven et son bourreau inquisiteur à la main lourde, et enfin Les Démons de Jess Franco et son saphisme outrancier.

SUOR OMICIDI : LA BONNE SŒUR ET LES PETITS VIEUX

Il n'y a pas que les couvents qui recèlent des nonnes vicieuses. Ainsi, l'imposante Anita Ekberg, dans **Suor Omicidi** (1978) de Giulio Berruti, sévit dans un hospice. Détraquée et morphinomane, elle martyrise les vieillards, joue à la pute de luxe pour calmer sa nymphomanie et suscite la passion amoureuse de Sœur Mathieu. Laquelle est encore plus tordue, puisqu'elle fait basculer ce film étrange dans le giallo pervers, avec meurtres au scalpel, à coups de ciboire et par orgasme (sur un paralytique, une nuit d'orage)... C.B.

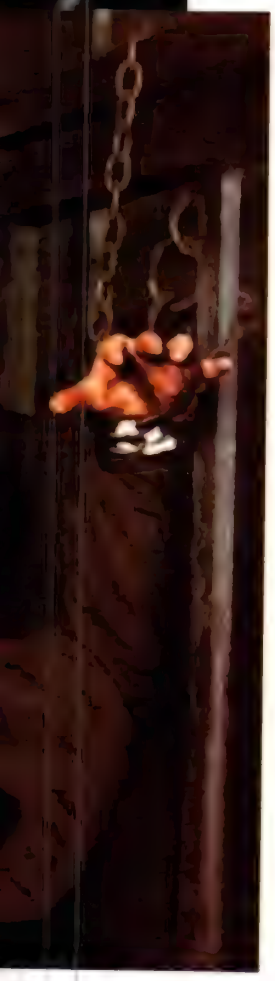
Le premier titre notoire est muet et suédois. **La Sorcellerie à travers les âges** (1922), du Danois Benjamin Christensen, catalogue ahurissant de cruautés dont la beauté picturale évoque les peintures d'un Jérôme Bosch, dénonce l'obscurantisme et annonce aussi bien le sous-genre du film d'inquisition que celui de la « nunsploitation » avec sa séquence de démence collective dans un couvent. Pour le reste, pendant près de 50 ans, l'image de la religieuse sert à des mélodrames moralistes. Parmi de rares exceptions, retenons **Le Narcisse noir** (1947), située au cœur de l'Himalaya mais entièrement tournée en studio par Michael Powell et Emeric Pressburger, dont le traitement onirique, appuyé par un flamboyant Technicolor (signé Jack Cardiff) soulignant l'atmosphère sensuelle qui imprégnait la Communauté des Servantes de Marie de Calcutta, installée dans un ancien harem hindou. En mémoire aussi les sœurs de **La Voie lactée** (1969) de Luis Buñuel, pratiquant entre elles la crucifixion (1). Les nonnes les plus affranchies se nichent dans les courts-métrages pornos clandestins des années 20, beaucoup plus iconoclastes que les vidéos formatées d'aujourd'hui. Elles s'y adonnent au sexe explicite, comme dans l'admirable **Devoirs de vacances** (2), où la pénitence devient orgie joyeuse, minettes et fellations, avec un zeste de zoophilie par l'intrusion d'un chien débonnaire qui se partage avec une religieuse gourmande le membre viril d'un jardinier. De quoi affoler le cahier des charges de Canal +, la chaîne – nous a-t-on informés – interdisant le port du costume religieux et tout autre plaisanterie profanatoire dans ses programmes pour adultes... Voici donc un bilan des plus maigres, en raison peut-être de la vigilance belliqueuse de l'Église et de ses ouailles, qui firent totalement interdire pendant un an un film aussi austère que l'adaptation de *La Religieuse* de Diderot par Jacques Rivette (1966), illuminée par Anna Karina.

LE RENOUVEAU DES ANNEES 70

Tout change avec la libération sexuelle des années 70. Guéri de décennies d'autocensure, un cinéma franchement blasphématoire voit le jour. Ouvrant la voie, **Les Diables** (1970) de Ken Russell est une vision trash des *Diables de Loudun* d'Aldous Huxley, déjà adapté par Jerzy Kawalerowicz (**Mère Jeanne des anges**, 1961). Les décors stylisés de Derek Jarman reconstituent un couvent d'Ursulines se croyant possédées par le démon dans la France du XVII[e] siècle en proie au fanatisme et à la raison d'État. Bafouant l'exactitude historique au profit d'un souffle délirant à base de nonnes hystériques, Russell commet un sacrilège baroque, traversé d'images stupéfiantes : orgies, tortures, imprécations, Christ forniquant avec la Mère Supérieure. Cédant à la censure et aux critiques violentes du clergé, la Warner exige des coupes, surtout quand les nonnes s'excitent avec une statue de Jésus et s'accouplent avec des chiens. Après ce succès, la sœur lubrique devient un nouvel apôtre de l'outrance au cinéma.

Les roublards du bis transalpin se jettent sur elle, oubliant la dimension politique du film de Russell au profit d'un déferlement érotique. Les poncifs du film carcéral féminin, alors très en vogue, s'adaptent à merveille aux murs infranchissables d'un couvent : les nonnes sont comme des prisonnières en proie aux caresses saphiques, taraudées par les plaisirs de la chair, et la mère supérieure acquiert le pouvoir sadique d'une gardienne dominatrice, réprimant les désordres des pulsions quand elle ne cède pas elle-même au charme juvénile d'une novice. Dans

AVEC **LES DIABLES**, KEN RUSSELL COMMET UN SACRILEGE BAROQUE, TRAVERSE D'IMAGES STUPEFIANTES : ORGIES, TORTURES, IMPRECATIONS, CHRIST FORNIQUANT AVEC LA MERE SUPERIEURE.



Les Religieuses du Saint Archange (1973), tourné dans un vrai couvent mais avec une ribambelle de starlettes trop maquillées (dont Ornella Muti), Domenico Paolella dépeint avec une élégance sensuelle une scène torride de fétichisme podophile (prions pour qu'il n'y ait aucune faute de frappe !) entre sœurs que ne renierait pas Clovis Trouille : Anne Heywood caressant le pied dénudé de Martine Brochard et embrassant son genou.

Cinéma de l'enfermement physique et mental, où les pulsions refoulées sont prêtes à exploser, la nunsploitation reste rarement à ce niveau de douceur saphique, mais dégénère avec l'apparition d'un homme traqué, lorsque ce n'est pas le Diable en personne. Un registre fantastico-érotique qui attire la concupiscence de *Jess* - ou Jesus ! - Franco. Ses **Démons du sexe**, parfois agrémentés d'inserts hard, se savourent comme un « fumetti per adulti » (rappelez-vous *Luciféra* et les récits gothiques de la *Série Jaune*). Même crudité verbale, même fureur, mêmes anachronismes, mêmes débordements sexuels... Dans ce couvent, les sœurs (Anne Libert et Britt Nichols, peu crédibles mais délurées !) ouvrent les cuisses à Belzébuth en personne sous l'œil d'une caméra libidineuse avide de courtes focales, de zooms convulsifs et de contre-plongées anatomiques. Dans une esthétique plus classieuse, exigée par son producteur suisse Erwin C. Dietrich, Franco récidive en 1976 avec une œuvre moins complaisante, **Lettres d'amour d'une nonne portugaise**, mais au contenu aussi audacieux, mêlant à l'inquisition son thème sadien favori de l'innocence pervertie. La gracile beauté de Susan Hemingway, que Franco recruta dans la rue, contraste à merveille avec l'horreur des châtiments infligés dans le couvent où elle est condamnée : port continuel d'une ceinture de ronces, réclusion dans un cachot, croix de Saint-André, messe noire dirigée par un grandiose William Berger, au cours de laquelle elle est défloree par Satan (cette canaille d'Herbert Fux !)...

DESIRS FETICHES

Le fétichisme du costume religieux se conjugue avec une forte dose de sadomasochisme. La nunsploitation est le genre SM le plus graphique avec le film d'inquisition. **La Torture** (1972) d'Adrian Hoven croise les deux, ajoutant aux affres d'une comtesse celles d'une novice violée par un immonde bourreau baveux, puis brûlée en place publique sous le regard torve de l'épouvantable Reggie Nalder (déjà « witchfinder » de **La Marque du diable**). Autre scène croquignolette : la mère supérieure, flagellant la nonne, s'effondre, au bord de l'orgasme, suppliant sa victime de la fouetter aussi, hurlant « *Plus fort !* » sous les claquements de la lanière. Le martyre religieux et les pratiques de mortifications sont de magnifiques prétextes. **Le Scomunicate di San Valentino** (1974) de Sergio Grieco en est l'un des meilleurs exemples : sœurs lesbiennes et topless, mère supérieure meurtrière et adepte du chat à 9 queues, interrogatoires dégradants... Les ingrédients les plus scabreux se succèdent jusqu'à l'insanité, le lynchage et même le cannibalisme. Manger une religieuse ! Excellente idée pour Joe D'Amato, prêtre du gore grand-guignolesque : dans **Viol sous les tropiques** (1977), Sœur Angela (Annamaria Clementi) part à la recherche des cannibales qui ont décimé sa mission pour finir suspendue, nue, découpée et éviscérée. Le masochisme des couvents est largement dépassé dans ce must à déguster obligatoirement uncut. Amateurs endurcis d'euro-trash, sachez aussi que l'immortel auteur des **Rats de Manhattan**, Bruno Mattei, commet un diptyque du meilleur (mauvais) goût, en 1980 : **Les Novices libertines** et **L'Autre enfer**, d'une teneur plus fantastique. Ajoutons encore les noms familiers de Sergio Bergonzelli (**Georgina, la nonne perverse**, 1973), Lucio Fulci (**Demonia**, 1990) et de l'inénarrable Sergio Garrone, créateur d'une nonne vengeresse adepte de la mitraillette, dans un jouissif mélange des genres, alliant le film d'aventures orientales, le WIP, le polar et l'érotisme (**La Nonne et les sept pécheresses**, 1972).

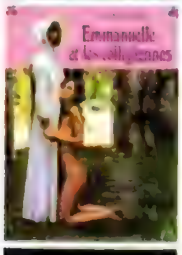
NONNES NIPPONNES

Au Japon, où la religion catholique est très minoritaire, ce courant a pourtant eu son franc succès, grâce au fétichisme de l'uniforme dont raffolent les Japonais. À défaut d'anticléricalisme, les artisans du pinku eiga offrent une vision exotique du catholicisme et soulignent sa dimension sadomasochiste. Considéré comme un sommet du genre, **Le Couvent de la bête sacrée** (1974) de Norifumi Suzuki, produit par la Toei, impose les techniques du bondage dans un couvent en proie à un prêtre hérétique, raspoutinien et atomisé de Nagasaki. Maniériste en diable, aux cadres alambiqués, non dépourvu d'une poésie chichiteuse (voir la kitschissime flagellation aux roses), ce film laissera de marbre les ennemis d'un formalisme trop ostentatoire. En matière de blasphème, la crudité frontale, le très mauvais goût, propres au bis européen, sont peut-être d'une efficacité plus roborative, et conviendraient aux biographies de véritables nonnes. À quand une adaptation du scandale du pensionnat Notre-Dame de la Charité de Tours, où la moindre faute était sanctionnée par des humiliations et des tortures sophistiquées (à base de camisoles, suffocation, saliromanie et scatologie) ? Ou encore une version cinéma de l'histoire de Sœur Marguerite-Marie Alacoque (jouée par Monica Bellucci ?), Visitandine initiatrice à la dévotion au Cœur de Jesus, qui se régalait des excrétions des malades qu'elle soignait, et dont elle suçait les abcès ?

Christ. BIER

(1) Allusion à la secte des Bonjouristes, créée par le père François Bonjour (1751 - 1846), janséniste radical qui crucifia, en son église de Fareins, une nonne dont il voulait faire une prophétesse (précisions de François Angelier, animateur radio de « Mauvais Genres » et spécialiste des phénomènes mystiques).

(2) in **Polissons & Galipettes**, Blaq Out, DVD.



BIBLIOGRAPHIE

Anticristo, the Bible of Nasty Nun Sinema & Culture, par Steve Fentone, FAB Press, 2000. 320 pages avec une filmographie complète.

www.nunsploitation.net : site en anglais entièrement consacré au sujet.

2001 MANIACS DE TIM SULLIVAN

GENERATION SACRIFICES !

Tourner un remake du mythique 2000 Maniacs ! de Herschell Gordon Lewis pouvait sembler une entreprise absurde. Pourtant, grâce à un entêtement méritoire et à une réelle ferveur pour le gore, le nouveau venu Tim Sullivan lui rend un bel hommage tout en lorgnant, à l'instar d'Hostel, vers les nouveaux territoires de l'horreur.

Réalisé il y a une paire d'années, **2001 Maniacs** pointe enfin le bout de son nez chez nous, hélas directement en DVD. Juste à temps, pourrait-on dire, pour alimenter l'éternel débat qui resurgit aujourd'hui avec une acuité particulière dans le petit monde du cinéma fantastique et d'horreur : quelle nécessité y a-t-il à multiplier à l'infini suites, remakes, franchises et autres cross-overs ?

De ce point de vue, la première réalisation de Tim Sullivan représente un cas limite. À la fois suite et remake du film de référence, elle pourrait bien constituer le point de départ d'une nouvelle franchise, puisqu'on annonce déjà un hypothétique **2002 Maniacs** ! Et surtout, l'œuvre « hommagée » jouit d'une aura très singulière, car il ne s'agit pas d'un blockbuster aux recettes éprouvées, ni d'un classique recueillant tous les suffrages, mais d'une bande à tout petit budget autour de laquelle s'est agrégé un véritable culte. Historiquement, c'est avec **Blood Feast** (1963) que le réalisateur Herschell Gordon Lewis et le producteur David F. Friedman inventent de toutes pièces le cinéma gore, mais leur premier effort pâtit d'un récit défaillant, à l'image de l'enquête poussive menée par un tandem d'inspecteurs benêts. C'est donc **2000 Maniacs !**, tourné l'année suivante, qui donnera son premier accomplissement au genre, avec un mélange d'humour noir grotesque et de séquences sanguinolentes. Mais, ceci étant rappelé, une discussion théorique sur la pertinence des remakes ne nous mènera guère plus loin. D'ailleurs, **2000 Maniacs !** n'était-il pas déjà une variation sur le **Brigadoon** de Vincente Minnelli, où deux touristes américains découvrent dans la lande écossaise un hameau peuplé de fantômes en kilt qui réapparaît tous les cent ans ? Lewis et Friedman avaient ironiquement transposé l'histoire dans le sud des States, où des Yankees en goguette étaient reçus à bras ouverts par de truculents villageois... bien décidés à venger leur massacre par les troupes de l'Union, un siècle auparavant. En définitive, l'essentiel dans la réussite d'un remake tient simplement dans le bagage cinéphile du metteur en scène, son rapport intime au matériau de départ, et sa faculté à le réinterpréter dans un contexte contemporain. À ce titre, il est clair que Tim Sullivan était l'homme de la situation.

Ci-dessus, de gauche à droite : Redneck pensif (!), Maître de cérémonie dégénéré et raciste (Robert Englund, dément !), amateur de jeux gore pas très catholiques, cloche mortelle et ados en sursis, la grande parade décomplexée de **2001 Maniacs** fait clairement honneur au « Wizard of Gore » H.G. Lewis !

ITINERAIRE D'UN FAN

La séquence finale de **2001 Maniacs** contient en effet un clin d'œil éloquent : le flic de service est en train de lire un numéro de *Famous Monsters of Filmland* ! Dès son plus jeune âge, Sullivan dévore cette mythique revue, en même temps qu'il découvre les classiques Universal ou les *Creature Features* des fifties, qui font les beaux soirs des chaînes de télé locales. Pour autant, le choc définitif aura lieu plus tard : « *Alors que j'étais adolescent, le genre « splatter » est arrivé en force. Le magazine Fangoria est apparu, et soudain, j'apprenais l'existence de toutes ces bandes d'exploitation dont Famous Monsters avait tendance à s'écarter. C'est alors que j'ai entendu parler pour la première fois de H.G. Lewis, et j'ai vite décidé de tout faire pour voir ses films d'une manière ou d'une autre. Or, la VHS débutait à peine, et le câble n'existait pas encore. Mais il y avait ces grands cinémas craspecs sur la 42e Rue à New York. Alors je prenais le train du New Jersey le samedi après-midi, en disant à ma mère que j'allais visiter l'Empire State Building ou autre chose, et j'allais voir des splatters des années 60 ou 70 pour un dollar. La première fois que j'ai vu* **2000 Maniacs** *!, c'était dans une de ces salles, en 1979, en double programme avec* **Zombie**. *Ce fut un « gore-gasme » de délices cramoisis, et j'étais instantanément accro.* »

Sa vocation étant décidée, un heureux hasard l'amène bientôt sur les plateaux de série B : « *J'y ai goûté pour la première fois en bossant sur un long-métrage appelé* **The Deadly Spawn**. *J'avais 18 ans, et le film se tournait là où j'avais grandi. Je connaissais un mec nommé John Dods, qui était responsable des SFX et dont la sœur était ma prof de dessin au collège. Je me suis retrouvé à déverser du faux sang sur le plateau de ce film d'horreur à très petit budget et, à mes yeux, j'étais en train de faire* **Les Dents de la mer**, *et John Dods était Steven Spielberg. J'étais juste heureux de travailler dans le genre.* ». Sullivan ne sera pas déçu car, tout en devenant journaliste pour *Fangoria*, il fait mille petits boulots dans le cinéma, jusqu'à devenir scénariste et producteur, notamment sur **Detroit Rock City** avec le groupe Kiss.

2001 MANIAQUES... EN 2004

Mais Tim reste taraudé par le désir de mettre en scène, désir qui sera à nouveau satisfait d'une manière inattendue : « *Un jour, un mec que je n'avais jamais vu, Chris Kobin, est entré dans mon bureau et m'a lancé : « Je possède les droits de remake pour tous les films de H.G. Lewis. ». Or, Robert Zemeckis était justement en train de refaire tous les William Castle, et je me suis dit que ce serait une excellente idée de tourner de nouvelles versions des bandes de Lewis, mais par le biais de productions indépendantes à petits budgets nous permettant de contourner la censure, qui sévissait particulièrement à cette époque. Plutôt que de commander un scénario, Chris et moi avons décidé de l'écrire nous-mêmes , puis je suis allé voir Robert Englund, que j'avais connu à l'époque où je bossais pour New Line. Il m'a donné son accord avant même de lire le script. Sur son nom, j'ai obtenu un deal avec des producteurs qui m'ont proposé d'assurer moi-même la réalisation. J'étais fou de joie ! Ce n'était pourtant que le début d'une odyssée de quatre ans. Le projet a avorté une première fois pour des raisons financières, puis une seconde fois, alors que nous étions sur le point de tourner : le plateau a entièrement brûlé, entraînant l'annulation de la production. Ce n'est que lorsque j'ai rencontré les gens de Raw Nerve, la boîte de Boaz Yakin, Eli Roth et Scott Spiegel, que* **2001 Maniacs** *a enfin pu se faire. À l'origine, nous avions choisi ce titre parce que le film devait arriver sur les écrans en 2001 ! Mais l'ironie de l'histoire est qu'entre-temps, les remakes de* **Massacre à la tronçonneuse** *et de* **Zombie** *étaient sortis, ainsi que* **Le Fils de Chucky** *et* **Shaun of the Dead**. *La censure était devenue beaucoup plus clémente, si bien que nous n'avons eu aucun problème pour obtenir un classement R.* »

Or, c'est justement durant cette période difficile que le passage de témoin s'effectue entre deux générations de croque-mitaines, et que Tim Sullivan se lie d'une amitié indéfectible avec David F. Friedman, le producteur de **2000 Maniacs !** : « *Il a cru en Chris Kobin et moi, tout au long de cette aventure mouvementée. Et il nous a toujours laissés renouveler l'option sur les droits, alors qu'il aurait facilement pu nous dire : « Non, laissez tomber, vous avez eu votre année et vous l'avez gâchée. ». ». Du coup, la découverte du montage enfin achevé reste un souvenir privilégié pour l'aîné et ses cadets : « Je pense qu'un des moments les plus géniaux fut quand Dave est venu à Los Angeles pour visionner le film avec Chris et moi. Dès le générique, il m'a jeté un coup d'œil rayonnant, puis il a crié « Yee Haw !!! » quand est arrivée la chanson originale composée par H.G. Lewis, et réorchestrée par nos soins. Il a même applaudi après certains des « death gags » et, à la fin de la projection, il s'est tourné vers nous pour dire : « Si c'est là mon baroud d'honneur dans le cinéma, je m'en vais sur un coup d'éclat ! Vous avez fait une œuvre moderne, mais*

« LA PREMIERE FOIS QUE J'AI VU **2000 MANIACS !**, C'ETAIT EN 1979, EN DOUBLE PROGRAMME AVEC **ZOMBIE**. CE FUT UN **« GORE-GASME »** DE DELICES CRAMOISIS, ET J'ETAIS **INSTANTANEMENT ACCRO**. »

vous avez gardé l'humour intact. ». Après toutes ces années de faux départs, j'avais envie de pleurer. Le producteur du film original adoubant mon remake... Que désirer de plus ? ». Les scènes coupées et alternatives, qui composent l'essentiel des bonus du DVD français, contiennent d'ailleurs une version parallèle de la séquence d'ouverture, où apparaissent Friedman himself et un John Landis toujours farceur. Cependant, le décor s'avérant trop cheap, Sullivan décidera de la retourner à Los Angeles. Mais les deux invités de marque, indisponibles, sont remplacés par cette vieille trogne de Peter Stormare.

HOSTEL CHEZ LES REDNECKS

« Une œuvre moderne gardant l'humour intact » ? Tel est donc le programme de ce remake qui revient aux deux mamelles de l'original : comédie hystéro avec personnages de Sudistes patibulaires, et meurtres grand-guignolesques à la mise en place délirante. La première dimension permet à un Robert Englund en roue libre de s'en donner à cœur joie dans le rôle du maire Buckman, se fendant au passage d'une réplique d'anthologie sur la foi en autrui : *« Un jour, j'ai fait confiance à un pet... et j'ai fini par me chier dessus ! »*. Quant aux assassinats, les fins connaisseurs de **2000 Maniacs** apprécieront les variations que les auteurs ont tissées autour de scènes devenues cultes, mais également les nouveaux meurtres aux dispositifs tout aussi extravagants, qui prennent pareillement racine dans le folklore local. Par exemple, le bon vieil alcool de maïs, issu des distilleries clandestines, trouve ici une application que n'avaient certes pas imaginée les consommateurs habituels du bien nommé tord-boyaux ! Toutefois, le plus intéressant tient peut-être dans la transformation que subissent les personnages qui, loin des sages tounstes de l'original, apportent dans le village western de Pleasant Valley les moeurs du nouveau siècle. Tim Sullivan le confirme : *« L'humour résulte de l'interaction des « maniaques » (dont le mode de vie vieux de 150 ans se marie à l'état d'esprit redneck) avec ces kids modernes, qui comptent parmi eux un couple interracial et un trio bisexuel. Nous avons donc essayé de nous moquer des stéréotypes, et de la façon dont Nord et Sud se voient l'un l'autre. Je dirais que l'histoire commence ainsi comme une comédie noire, et devient de plus en plus sombre. »*.

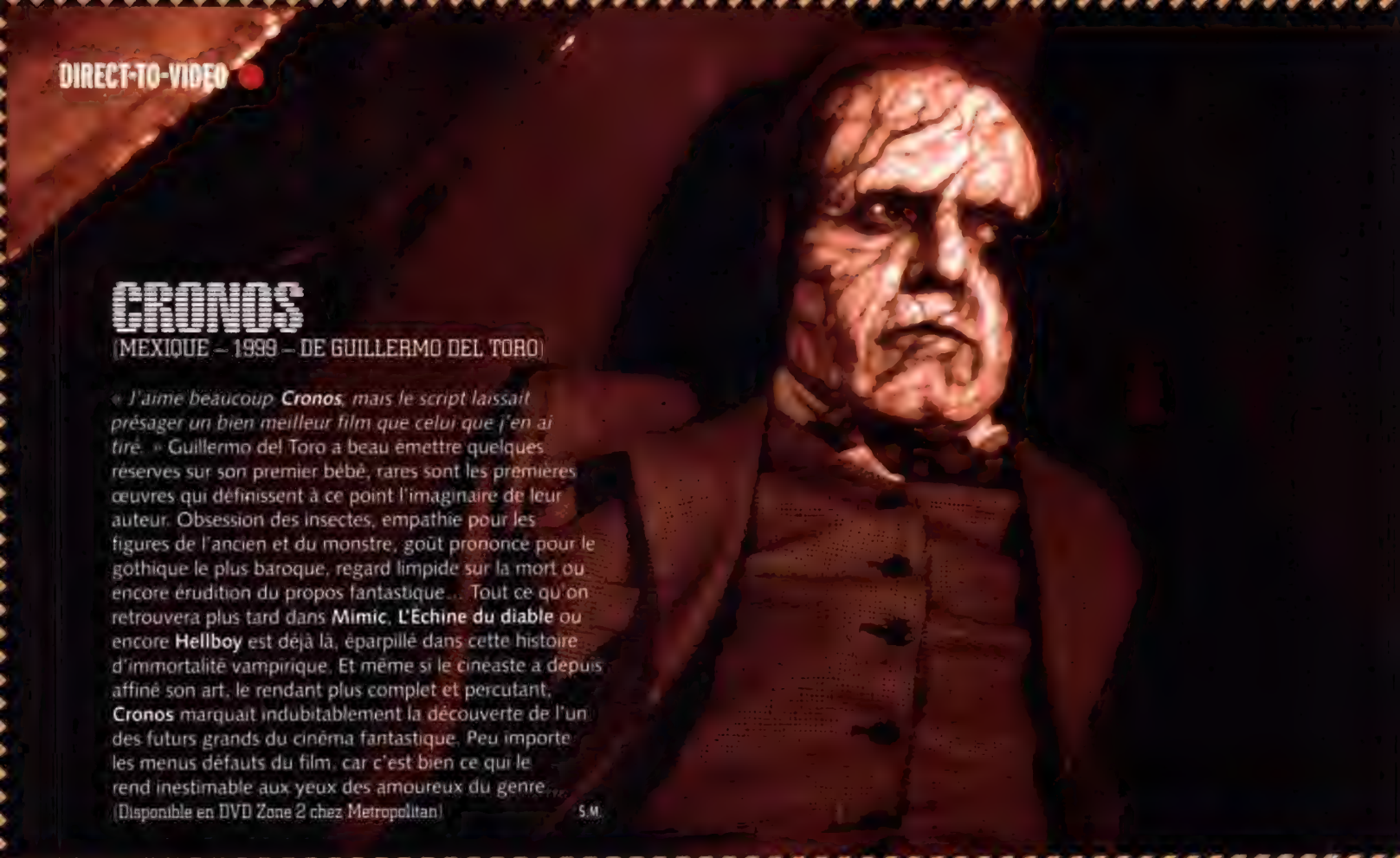
Voilà une déclaration d'intentions qui rappelle étrangement la démarche adoptée par **Hostel**, également produit par l'équipe de Raw Nerve. Le second long-métrage d'Eli Roth, d'ailleurs postérieur à **2001 Maniacs**, spéculait en effet sur les clichés qu'entretiennent les Américains sur la vieille Europe et ses filles faciles qui tument comme des pompiers, et sur les Pays de l'Est gagnés par l'avidité et gangrenés par les organisations criminelles. De la même manière, la péloche de Sullivan table sur les fantasmes liés au Sud profond, dont le visage débonnaire cache mal les pulsions racistes et réactionnaires. Cependant, là où **Hostel** basculait finalement dans la peinture de l'abjection la plus pure, **2001 Maniacs** préfère conserver un sourire narquois et déployer une imagerie gentiment sensuelle, toute en robes à froufrous et paysannes à la cuisse légère. Car le moindre charme du film n'est pas son côté résolument sexy, qui permet la révélation d'une scream-queen en devenir, la toute mignonne Marla Malcolm. Ça devrait rappeler quelque chose aux pères fondateurs Herschell Gordon Lewis et David F. Friedman qui, avant d'inventer le cinéma gore, tournaient à la chaîne de croquignolets nudies. La boucle est bouclée, faisant de **2001 Maniacs**, selon l'expression consacrée, une bande aussi fun que généreuse.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2 INEDIT. ZYLO. 1.85 (16/9). 5.1 ET 2.0 (VO ET VF). SUPP : SCENES COUPEES, ESSAIS FILMES, BANDE-ANNONCE.

Vidéo strikes back

Fragile, La Maison des 1000 morts, 2001 Maniacs... Des films incontournables qui n'ont pourtant pas eu les faveurs d'une sortie sur grand écran. Heureusement que Mad Movies est là pour réparer l'injustice ! Mais dans la jungle des direct-to-video (DTV), notre choix a dû être drastique. Coups de cœur, péloches cultes et oubliées, notre équipe s'est décarcassée pour vous pondre un dossier qui sera à coup sûr controversé ! *« Mais pourquoi vous n'avez pas mis ce film ? Et celui-là ?! Puis celui-ci ?! »* La réponse est simple : il y a assez de DTV de qualité pour nourrir un hors série entièrement consacré au sujet ! Il a fallu choisir dans la douleur, en réfléchissant un peu plus sérieusement à un véritable ouvrage recensant toutes ces perles... En attendant, voici un hors-d'œuvre !



CRONOS

(MEXIQUE – 1999 – DE GUILLERMO DEL TORO)

« *J'aime beaucoup* ***Cronos****, mais le script laissait présager un bien meilleur film que celui que j'en ai tiré.* » Guillermo del Toro a beau émettre quelques réserves sur son premier bébé, rares sont les premières œuvres qui définissent à ce point l'imaginaire de leur auteur. Obsession des insectes, empathie pour les figures de l'ancien et du monstre, goût prononcé pour le gothique le plus baroque, regard limpide sur la mort ou encore érudition du propos fantastique… Tout ce qu'on retrouvera plus tard dans **Mimic**, **L'Échine du diable** ou encore **Hellboy** est déjà là, éparpillé dans cette histoire d'immortalité vampirique. Et même si le cinéaste a depuis affiné son art, le rendant plus complet et percutant, **Cronos** marquait indubitablement la découverte de l'un des futurs grands du cinéma fantastique. Peu importe les menus défauts du film, car c'est bien ce qui le rend inestimable aux yeux des amoureux du genre… (Disponible en DVD Zone 2 chez Metropolitan)

S.M.

INTRUDER

(USA – 1989 – DE SCOTT SPIEGEL)

Premier film de Scott Spiegel (le futur réal d'**Une nuit en enfer 2**), **Intruder** déboule à la fin des années 80, alors que le slasher est quasiment mort. Produit pour pas cher par Lawrence Bender (**Pulp Fiction**), le film reprend la formule archi-rabattue de ses prédécesseurs : ados stupides et scénario timbre-poste. Heureusement, s'il y a un genre qui peut se passer de toute velléité artistique, c'est bien le slasher movie ! Ici, ce qui compte, c'est le meurtre, et rien d'autre. Et force est de constater que Spiegel met le paquet : énucléation, décapitation ou empalement, tout y passe ! Le réalisateur expérimente comme un fou en multipliant les plans subjectifs les plus incongrus (à l'intérieur d'un caddie, d'un téléphone…), et met en valeur le moindre maquillage gore des boys de KNB. Ajoutez quelques guests sympathiques (Sam et Ted Raimi, Bruce Campbell) et un look typiquement eighties (pantalons à pinces, mulets et tee-shirts fluo), et vous obtenez le parfait film du samedi soir. (Disponible en DVD Zone 1 chez Wizard Entertainment)

J-B.H

NI DIEUX NI DEMONS

(**GODS AND MONSTERS** – G-B/USA – 1998 – DE BILL CONDON)

Bien avant **Fragile**, Canal Plus se fit remarquer en avril 99 en diffusant en exclusivité un film inédit en salles d'une grande valeur : **Ni dieux ni démons**, chef-d'œuvre absolu mis en scène par un Bill Condon (dont on n'attendait pas grand-chose après le très fade **Candyman 2**) extrapolant sur les derniers jours de James Whale (Ian McKellen, véritablement habité par son personnage) qui, juste avant de se noyer dans sa piscine, se serait entiché d'un jeune bellâtre (Brendan Fraser prouvait déjà qu'il n'était pas bon qu'à se prendre des baobabs dans la gueule) payé pour s'occuper de sa pelouse. Chronique d'une liaison douce-amère entre deux hommes adeptes des faux-semblants, **Ni dieux ni démons** est avant tout une véritable déclaration d'amour de Condon au cinéma de son enfance, bercée par les films mythiques de James Whale, de **Frankenstein** à **L'Homme invisible**. Un bien bel hommage à ranger aux côtés de **Panic sur Florida Beach** et **Ed Wood**… (Disponible en DVD Zone 1 chez Universal)

A.B.

SUNDOWN

(SUNDOWN : THE VAMPIRE IN RETREAT – 1991 – DE ANTHONY HICKOX)

Durant le début des années 90, Anthony Hickox était personnellement mon réalisateur préféré. Ouais, j'ai envie de faire mon BHL et de vous raconter ma vie… Merde, qu'est-ce qu'il était bon le père Hickox à l'époque. Les deux **Waxwork**, **Hellraiser III**, **Warlock 2**, **Full Eclipse**… Que de la bonne grosse série B qui ramone, des films humbles et généreux filmés avec passion par un mec promis alors à un brillant avenir. Au milieu de tous ces titres, une pépite : **Sundown**. Second et meilleur long-métrage de Hickox, **Sundown** tente avec brio le cross-over entre le western et le film de vampires. Ces derniers coulent désormais une retraite paisible dans une ville désertique. Mais l'arrivée d'un descendant de Van Helsing déclenche une guerre fratricide entre les suceurs de sang. Épaulé par un casting de choc (Bruce Campbell, David Carradine, M. Emmet Walsh, Dana Ashbrook) et un scénario hilarant, Hickox emballe à l'arrivée l'une des meilleures comédies horrifiques des 90's. Ni plus, ni moins. (Sorti uniquement en VHS chez Delta Vidéo)

A.B.

Très violent, reniflant le sexe à pleine truffe et particulièrement émouvant, GINGER SNAPS est un petit classique devenu culte dans le milieu gothique.

GINGER SNAPS

(CANADA/USA – 2000 – DE JOHN FAWCETT)

On ne peut pas vraiment dire que le film de loup-garou soit un genre fertile en chefs-d'œuvre. Il y a six ans, on en était encore à se retaper en boucle **Hurlements** et **La Compagnie des loups**, sommets de l'épouvante eighties. Autant dire que **Ginger Snaps**, où une adolescente mordue par une créature poilue se métamorphose peu à peu sous les yeux de sa sœur en une louve-garou assoiffée de chair humaine, fit l'effet d'une bombe. Avec un budget réduit (5 millions de dollars) et deux actrices fantastiques (on se damnerait pour Katharine Isabelle), l'obscur téléaste John Fawcett (***Xena***, ***Queer as Folk***) fracasse tous les clichés inhérents au genre, et fait de la lycanthropie une métaphore de la puberté, associant la période menstruelle au réveil d'un appétit vorace et carnivore. Très violent, reniflant le sexe à pleine truffe, doté de maquillages convaincants et particulièrement émouvant lorsqu'il s'attarde sur la relation fusionnelle unissant les deux sœurs, **Ginger Snaps** est un petit classique, devenu culte dans le milieu gothique. Deux honorables séquelles virent le jour. (Disponible en DVD Zone 2 chez TF1 Vidéo)

C.D.

LE MAÎTRE DES ILLUSIONS

(LORD OF ILLUSIONS – USA – 1995 – DE CLIVE BARKER)

Après avoir brillamment porté à l'écran deux de ses œuvres littéraires (**Hellraiser** et **Cabal**), Clive Barker continue sur sa lancée et met en scène l'un de ses héros récurrents, Harry D'Amour, détective privé spécialisé dans l'occulte, ici chargé de protéger un célèbre illusionniste naguère membre d'une secte satanique. À la fois film noir à la Chandler, bande d'horreur brutale et malsaine et plongée inédite dans les coulisses d'un milieu rarement traité au cinéma (celui des magiciens), **Le Maître des illusions** est inégal mais fascinant, notamment dans les scènes relatives à la secte (cf. la séquence du babouin attaquant une petite fille enchaînée dans une cave), et lors d'un spectacle de magie qui tourne au carnage. Enfin, la fadeur de Scott Bakula, guère convaincant dans le rôle principal, est compensée par la présence de Famke Janssen, sublime en femme fatale traumatisée par son passé. Le film fut un tel échec au box-office que Barker n'a toujours pas réussi à remonter un projet en tant que metteur en scène. Attention : seul le DVD Zone 1 contient le vrai director's cut ! (Disponible en DVD Zone 2 chez MGM) C.D.

PAPERHOUSE

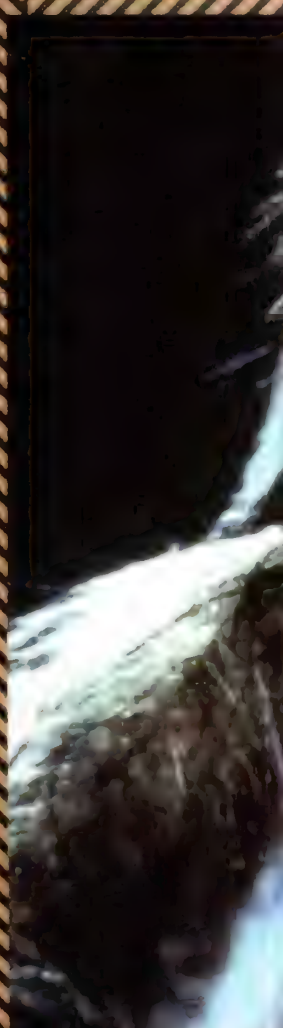
(G-B – 1988 – DE BERNARD ROSE)

Sorti à une époque où le fantastique anglais connaissait une période relativement faste (**Hellraiser**, **Dream Demon**...), **Paperhouse** s'inscrivait dans la lignée du magnifique **La Compagnie des loups** en abordant de façon onirique les thèmes de l'enfance et du passage à l'adolescence. Mais le film de Bernard Rose mise cependant plus sur l'ambiance que sur l'approche freudienne qui caractérise le film de Neil Jordan. **Paperhouse** suit une petite fille qui, lorsqu'elle rêve (?), se retrouve projetée dans un de ses dessins, où figure une maison en papier habitée par un garçon handicapé. Dans un premier temps, ces visites sont plutôt rassurantes. Mais petit à petit, les rêves de la gamine deviennent de plus en plus effrayants. Oscillant entre le conte pour enfants et le film d'horreur, **Paperhouse** envoûte le spectateur par sa sensibilité, ses très beaux décors et ses thèmes qui nous ramènent à notre propre enfance. Malgré un Grand Prix reçu au BIFFF à Bruxelles et le Prix du Jury à Avoriaz, ce bijou ne séduisit aucun distributeur français. Snif ! (Disponible en DVD Zone 2 UK chez Columbia Tristar) J.S.

GENERATION SACRIFIEE

(DEAD PRESIDENTS – USA – 1995 – DES FRERES HUGHES)

Quand l'un des plus grands films américains des années 90 voit sa sortie française complètement sabordée, il y a de quoi crier au scandale ! Découvert par beaucoup en VHS recadrée et dans une VF immonde, **Génération sacrifiée** ne s'est pleinement révélé qu'à sa sortie en LaserDisc Criterion. Fresque guerrière fulgurante, cette version black du **Voyage au bout de l'enfer** de Cimino est un puissant témoignage politique balancé à la face d'une Amérique éclaboussée. Faisant preuve d'une maîtrise et d'une maturité qui forcent le respect, les Frères Hughes prouvent après seulement deux longs-métrages qu'ils sont clairement les dignes héritiers des grands cinéastes américains contestataires des années 70. Mise en scène ultra ambitieuse, montage effréné faisant écho aux brillants raccords du cinéma de Scorsese, ampleur dramatique ravageuse où l'utilisation de la musique sert brillamment le développement du parcours de cette « génération sacrifiée »... Le film des frangins traumatise et s'impose direct comme un classique. Et dire qu'ils étaient tout juste âgés de 23 ans lors de sa sortie, ça calme... (Disponible en DVD Zone 2 chez BVHE) F.F



BANG RAJAN est un film qui, dès les premières scènes, prend le spectateur par les cojones pour ne plus le lâcher.

BANG RAJAN

(BANGRAJAN - THAÏLANDE – 2000 – DE TANIT JITNUKUL)

Impossible de le nier, la vidéo est une bénédiction pour les cinéphiles. Mais quel dommage, parfois, de devoir visionner chez soi certains films destinés avant tout au grand écran. Sans être le **Ben-Hur** thaï (il faudrait plutôt chercher du côté de **Suriyothai**, dont Coppola est un grand admirateur), **Bang Rajan** est un film qui se savoure en grand, une aventure faite de sang et de sueur, qui, dès les premières scènes, prend le spectateur par les cojones pour ne plus le lâcher. Contant la lutte acharnée d'un groupe de villageois thaïs contre l'envahisseur birman, **Bang Rajan** fût, lors de sa découverte, une énorme baffe qui laissa de sacrées marques sur notre visage tuméfié. Brutal, héroïque, puissant, le film de Tanit Jitnukul constitue une parfaite introduction au cinéma thaï. On conseillera cependant aux anglophones l'édition Hong Kong Legends, qui bénéficie d'un second disque riche en suppléments. (Disponible en DVD Zone 2 chez FPE) J.S.

BAD MOON

(USA – 1996 – DE ERIC RED)

Scénariste de **Hitcher**, **Aux frontières de l'aube** et **Blue Steel**, Eric Red a réalisé plusieurs films, tous plutôt réussis, et tous inédits en salles : **Body Parts**, **Cohen & Tate**, **Undertow** et surtout **Bad Moon**, très bonne variation à la Dean Koontz sur le mythe du lycanthrope. L'ouverture du film est gratinée : un couple de scientifiques en train de faire des galipettes sous la tente en pleine jungle est attaqué par un loup-garou qui déchiquette la fille et mord son compagnon (Michael Paré, excellent). Ce dernier fait sauter le caisson de la bête au fusil de chasse (pas besoin de balles en argent). Mais trop tard : une fois rentré chez sa sœur aux États-Unis, il se transforme en loup-garou la nuit venue. Il sera démasqué par le toutou de son petit neveu (les regards soupçonneux du chien sont un grand moment), jusqu'à un duel final bestial entre le berger allemand et le loup-garou. Les fans d'Eric Red peuvent également se pencher sur le téléfilm ***The Last Outlaw***, qu'il a écrit et co-réalisé avec Geoff Murphy (**Young Guns II** et réal de seconde équipe de la trilogie de l'Anneau), chouette hommage au western italien avec Mickey Rourke, Ted Levine et John C. McGinley. (Disponible en DVD Zone 1 chez Warner) C.D.

KILLER KLOWNS

(KILLER KLOWNS FROM OUTER SPACE – USA – 1988 – DE STEPHEN CHIODO)

« It's time to take a ride on the nightmare merry-go-round, you'll be dead on arrival from the likes of the killer klowns from outer space, killer klowns from outer space. » C'est sur le riff endiablé de cette chanson des Dickies que s'ouvre **Killer Klowns**, un tout petit film bricolé dans leur coin en 1988 par les frères Chiodo, fratrie à trois têtes spécialisée dans les effets spéciaux. Le résultat est une pure merveille. Dans la grande tradition, des extraterrestres décident d'envahir la Planète Bleue en toute discrétion, en s'attaquant d'abord à un patelin isolé. Beaucoup moins traditionnel, les envahisseurs sont ici des clowns se déplaçant en chapiteau volant, et traquant les humains afin de les transformer en barbe à papa à base de sucre et de tripaille ! Compensant son maigre budget par la poésie de ses images (celle des clowns se mettant en route pour la ville en dodelinant tranquillement le long d'un petit chemin baigné par la lune est encore dans toutes les mémoires), **Killer Klowns** est de ces films qui vous rendent un peu plus heureux à chaque vision. Très rare et d'autant plus respectable. (Disponible en DVD Zone 1 chez MGM) A.B.

Compensant son maigre budget par la poésie de ses images, KILLER KLOWNS FROM OUTER SPACE est de ces films qui vous rendent un peu plus heureux à chaque vision.

EUREKA

(G-B/USA – 1984 – DE NICOLAS ROEG)

Ceux qui ont découvert **Eureka** en VHS il y a vingt ans ne s'en sont jamais remis. Réalisé par l'intello Nicolas Roeg, le film raconte l'histoire de Jack McCann, un prospecteur devenu milliardaire après avoir découvert des tonnes d'or sur la banquise. Vingt ans plus tard, l'homme vit dans le luxe sur une île des Caraïbes dont il est propriétaire, mais voit sa vie plonger dans le chaos : sa femme picole, sa fille chérie épouse un gigolo, et des mafieux veulent sa peau. Le casting est incroyable : Gene Hackman, Theresa Russell (bandante à en crever), Rutger Hauer (alors beau et svelte), Mickey Rourke (alors beau et svelte), Joe Pesci et Joe Spinell cabotinent comme des barges dans ce thriller inclassable qui débute en Antarctique sur du Wagner. Cérémonies vaudou d'un érotisme torride, scènes de prétoire, meurtres qui n'hésitent pas à verser dans le gore putride, photo superbe d'Alex Thomson (**Legend**) et mise en scène à la Verhoeven… **Eureka** est un chef-d'œuvre, point barre. (Disponible en DVD Zone 2 chez Cinemalta) C.D.

STRANGELAND (USA – 1998 – DE JOHN PIEPLOW)

À l'instar de **La Maison des 1000 morts**, **Strangeland** est le « hard-rock movie » par excellence. La petite ville paisible d'Helverton est la proie d'un tueur en série sélectionnant ses futures victimes sur le Net. Arrêté par la police, le gars sort de taule métamorphosé et repenti, et retourne sur les lieux de ses crimes. La haine des habitants d'Helverton ne tardera pas à réveiller en lui ses anciennes pulsions. Dans le rôle du psycho de service, l'inquiétant et démaquillé Dee Snider, leader des déjantés Twisted Sister (légendaire groupe de glam), parfait en Capitaine Sait-Tout, maniaque aimant la douleur au point d'infliger à son corps bariolé et percé les mêmes sévices qu'à ses victimes. Également auteur d'un scénario régulièrement ponctué de scènes sadiques (la mort de Robert Englund, la pendaison), Dee Snider imprègne tellement **Strangeland** de sa personnalité que la majorité de ses fans pensent qu'il en est le réalisateur. Erreur, il s'agit en fait d'un certain John Pieplow, dont cet inestimable film d'horreur restera l'unique titre de gloire. One shot, nice shot ! (Disponible en DVD Zone 2 chez Antartic) A.B.

PERDITA DURANGO

(MEXIQUE/USA/ESPAGNE – 1997 – DE ALEX DE LA IGLESIA)

Quiconque a pu voir **Perdita Durango** sur grand écran sait à quel point le film a été pensé et mûri pour être vu sur la toile. Des références cinématographiques (**Vera Cruz** en tête) aux somptueux cadres en Scope, en passant par la cinégénie totale du désert, tout concorde à donner un véritable cachet visuel à une intrigue qui ne recule devant aucun tabou. Spin-off plus ou moins officiel de **Sailor & Lula** (les deux films sont tirés de romans de Barry Gifford), **Perdita Durango** fonce plus volontiers dans le lard, en se passant des afféteries toutes personnelles de David Lynch. Ici, pas de vieux qui rigolent au ralenti, mais du sexe cru, de la violence qui arrache et du satanisme banalisé, le tout s'entrechoquant dans une sorte de manifeste du cinéma de l'Ouest, tour à tour corrosif et touchant, [illegible] héros dans la légende caine. Certains ont comparé, à tort, le travail subversif d'Alex de la Iglesia à celui d'Oliver Stone sur **Tueurs nés**. Il n'en fallait pas plus aux distributeurs pour avoir peur de choquer nos petites têtes blondes et balancer **Perdita Durango** directement dans les bacs. Damned !

(Disponible en DVD Zone 2 – version cut ! – chez StudioCanal) S.M.

FORD FAIRLANE (THE ADVENTURES OF FORD FAIRLANE – USA – 1990 – DE RENNY HARLIN)

Renny Harlin et Joel Silver sont fous, ça on le savait. Mais en 1990, à l'époque du succès faramineux de **58 minutes pour vivre**, la chose était moins évidente pour nous autres Français, puisque leur autre film du moment est resté inédit dans nos salles. Et pourtant, quitte à choisir, et bien qu'on adore John McClane ici à Mad, on aurait préféré se taper ce véritable OVNI qu'est **Ford Fairlane**, premier détournement post-moderne de la formule « badaboum » du producteur. Une bombe que l'on doit autant au taré Daniel Waters, scénariste brillamment ironique, qu'à la verve ordurière du show man Andrew Dice Clay. Punchlines machistes hilarantes en pagaille, seconds couteaux dégénérés comme s'il en pleuvait (Ed O'Neill, Robert Englund, David Patrick Kelly) et détournement systématique des archétypes du genre (un koala retrouvé pendu !) : autant de zèle dans la vulgarité assumée laissait entrevoir une véritable finesse d'esprit, ce qu'on ne pensait jamais écrire à propos d'un film de Renny Harlin. Unfuckinbelievable !

(Disponible en DVD Zone 2 chez FPE) S.M.

SONNY BOY

(USA – 1990 – DE ROBERT MARTIN CARROLL)

Quand on parle de films « mad », impossible de faire l'impasse sur ce qui est certainement le rejeton le plus dégénéré du cinéma américain de ces vingt dernières années. Remix trash de **L'Enfant sauvage** de Truffaut, où un nouveau-né est enlevé puis élevé par une famille de tarés congénitaux qui lui inflige les pires sévices, **Sonny Boy** se pose d'emblée comme l'influence principale du **Devil's Rejects** de Rob Zombie. On y croise pêle-mêle des Rednecks sans pitié, des flics corrompus et crasseux, une populace vindicative adepte du lynchage, et le plus beau travelo de l'histoire du cinoche ricain en la personne délicate de David Carradine ! Avec son leitmotiv musical faisant ouvertement référence aux « dueling banjos » de **Délivrance** et ses accès d'ultra-violence surréalistes et poétiques, le film du rarissime **Robert Martin Carroll** (Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Que fais-tu ?) mérite largement la palme du bel OFNI venu du pays de l'Oncle Sam. Un oncle gravement atteint certes, mais qui accouche là d'un sacré bébé ! (Sorti uniquement en VHS chez Delta Vidéo)

F.F.

RETROACTION

(RETROACTIVE – USA – 1997 – DE LOUIS MORNEAU)

Si les films « légitimes » de Louis Morneau (**Fausse donne**, **La Nuit des chauves-souris**) ont connu une sortie confidentielle chez nous, c'est bien l'inédit **Rétroaction** qui a révélé l'ampleur du talent du réalisateur. Fidèle de l'école Corman (pour lequel il signa entre autres **Carnosaur 2**), Morneau accède aux joies d'un budget décent (production MGM oblige) sans pour autant se renier, et livre une série B de science-fiction (un paradoxe temporel se mêle à une intrigue de thriller) rondement menée, et d'autant plus efficace qu'elle s'avère narrativement limpide de bout en bout. Magnifiant une fois de plus le desert [illegible] un Scope bien rempli, Louis Morneau permet également à James Belushi de se surpasser dans son emploi de beauf onctueusement dangereux. Film à concept s'il en est, **Rétroaction** mérite amplement d'être redécouvert et apprécié pour ce qu'il est : du cinéma d'artisan honnête, efficace et diantrement jouissif ! (Disponible en DVD Zone 2 chez MGM)

S.M.

RETROACTION mérite amplement d'être redécouvert et apprécié pour ce qu'il est : du cinéma d'artisan honnête, efficace et diantrement jouissif !

OPERA

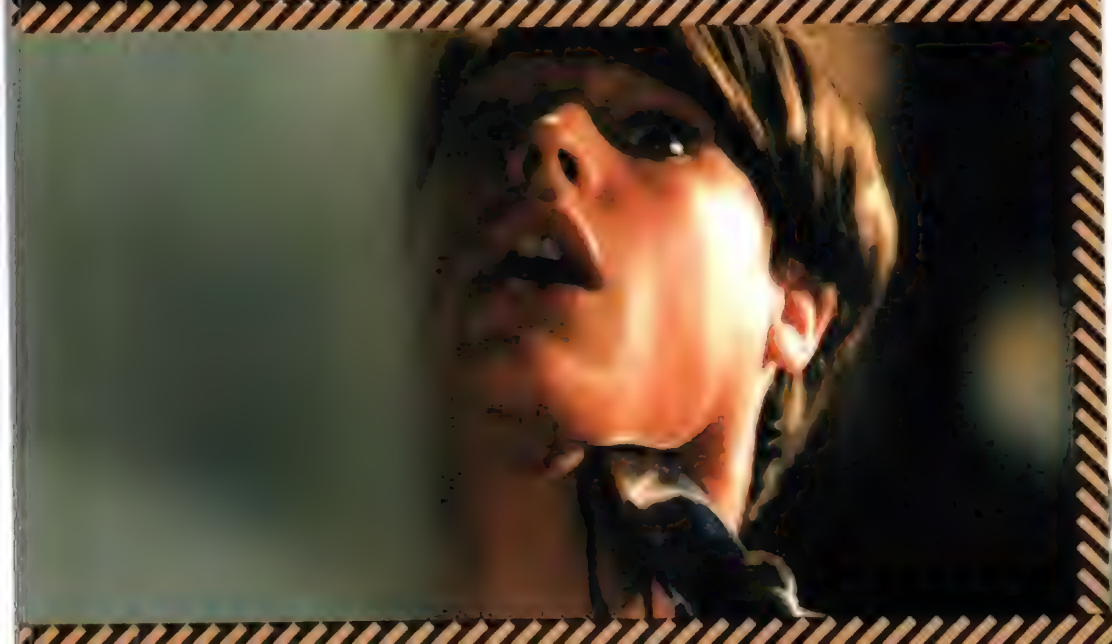
(ITALIE – 1987 – DE DARIO ARGENTO)

Pour certains puristes, la carrière de Dario Argento est clairement divisée en deux parties bien distinctes. Allant de **L'Oiseau au plumage de cristal** à **Ténèbres**, la première est celle bénie des dieux. Allant de **Phenomena** à aujourd'hui, la seconde est celle de la déchéance. Mouais. Adhérer à cette théorie serait omettre un peu trop rapidement quelques excellents giallos comme **Opera**. Tout en rendant hommage à l'art lyrique qu'il affectionne tant, Argento livre un thriller aussi cruel qu'élégant, dont chaque image se voit transcendée par le Macbeth de Verdi. Si l'histoire flirte souvent avec le carton rouge (l'épilogue, à la limite du grotesque), le film recèle quelques-uns des plus grands moments d'anthologie de la carrière d'Argento. Des scènes cultes comme le meurtre au revolver, ou le lâcher de corbeaux sous la voûte de l'opéra. Véritable apothéose : l'héroïne forcée par le tueur à ne pas perdre une miette du meurtre sadique de son petit ami. Ces yeux cerclés d'aiguilles sur une toile 1720 x 880, putain, qu'est-ce que ça l'aurait fait ! (Disponible en DVD Zone 1 chez Anchor Bay)

A.B.

IN HELL (USA – 2003 – DE RINGO LAM)

Après **Replicant**, Jean-Claude Van Damme et Ringo Lam enchaînaient sur une nouvelle collaboration encore plus concluante avec **In Hell**, film de prison glauque et ultra-violent. Si le pitch rappelle vaguement le consternant **Coups pour coups** (écrit par un jeune David Goyer qui a dû se la prendre et se la mordre en voyant la chose), **In Hell** pulvérise tous les gimmicks habituels du karatéka belge. Exit l'invincibilité et la rigueur morale à toute épreuve du héros, le tranquille Kyle LeBlanc entame devant la caméra de Lam une métamorphose éprouvante, qui le fait régresser à l'état de sauvage sanguinaire. Loin des figures de style imposées comme les coups de tatanes retournés et le grand écart facial, les affrontements de **In Hell**, vicieux au possible, relèvent d'avantage du combat de rue. Van Damme parvient même à nous émouvoir quand, du fond de sa cellule dégueulasse, le fantôme de sa femme lui apparaît sous la forme d'un papillon, dans un hommage assumé à... **La Communauté de l'Anneau** ! **In Hell**, premier film de fantasy carcéral ? (Disponible en DVD Zone 2 chez Metropolitan) D.D.



HEAVEN (USA/NOUVELLE-ZÉLANDE – 1998 – DE SCOTT REYNOLDS)

Certains films n'ont vraiment pas de bol. Grisée par le succès de **The Crying Game** qui l'a lancée en grande pompe sur le marché de la distribution, la firme Miramax croit trouver avec ce **Heaven** un nouvel avatar du film de « quéquette dévoilée » avant de déchanter rapidement. Car si le métrage compte effectivement un transsexuel parmi ses personnages principaux, il tend plus volontiers vers le film noir mâtiné de fantastique que vers le drame polémique sur fond politique. Et pour consolider cette histoire de divorce amer, de prémonitions sanglantes et de tension sexuelle, l'excellent Scott Reynolds (**The Ugly**) lui applique un traitement implacable, faisant ressortir l'aspect dramatique des scènes d'action (une fusillade finale impressionnante) et accentuant l'impact viscéral des séquences plus dramatiques (un accident de voiture en plan-séquence à hauteur d'homme). Bref, c'est du cinéma, du vrai, et ça chez Miramax, ça ne sort pas en salles ! (Disponible en DVD Zone 2 chez TF1 Vidéo) S.M.

LA BOUTIQUE MAD

COMPLETEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 · X-Tro · Brainstorm · Les Remakes du fantastique · int. Joe Dante, Paul Naschy...

30 La Compagnie des Loups · Dune · Rocky Horror Picture Show · Greystoke · David Lynch : les films après la bombe · les séries de Gerry Anderson...

33 Gremlins · 2001 : L'Odyssée de l'Espace · Phenomena · le psycho-killer · int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

36 Re-Animator · Le Jour des Morts-vivants · Lifeforce · Planète Interdite · le péplum fantastique · int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 Mad Max 3 · Legend · dossier Sang pour sang pure · int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 Retour vers le Futur · La Chair et le Sang · Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? · le fantastique australien · int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 · La Revanche de Freddy · Re-Animator · Roman Polanski · Richard Fleischer · le fantastique indonésien · int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 Highlander · Re-Animator · Link · *Chapeau Melon et Bottes de Cuir* · Hitchcock · int. Christophe Lambert...

41 House · Hitchcock · Critters · int. Steve Miner, Keith S. Cunningham, Sergio Martino...

42 From Beyond · L'Invasion Vient de Mars · Rencontres du 3ème Type · Poltergeist 2 · la préhistoire au cinéma · int. Brian Yuzna, Stan Winston

43 Dossier Aliens · Critters · Les Aventures de Jack Burton · Les extra-terrestres au cinéma...

44 Massacre à la Tronçonneuse 2 · Le Jour des Morts-vivants · Evil Dead · *Le Prisonnier* · Stephen King · Klaus Kinski · les films horrifi comiques...

45 Avoriaz 1987 · La Mouche · From Beyond · Jason le Mort-vivant · int. Stuart Gordon...

46 King Kong 2 · Street Trash · Démons 2 · L'Exorciste · les singes géants au cinéma...

47 Evil Dead 2 · Freddy 3 · Indiana Jones · Le Sixième Sens · int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

49 Hellraiser · Les Sorcières d'Eastwick · Superman, la légende · La série B américaine · int. Joe Dante...

50 RoboCop · Hidden · Les Maîtres de l'Univers · Index des n°23 à 49 · int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 · RoboCop · Opera · Hidden · Hellraiser · int. Paul Verhoeven...

52 Running Man · Hellraiser · Hidden · Prince des Ténèbres · les films de Carpenter · int. Donald Pleasence...

53 Zombies Story · Elmer · Aux Frontières de l'Aube · int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 Bad Taste · le Marché du film 1988 · les héros du fantastique · Vendredi 13 · l'Hécatombe · int. Peter Jackson...

55 Chinese Ghost Story · Le Blob · Roger Rabbit · Bad Taste · Freddy le mythe · Empire : grandeur et décadence...

56 Freddy 4 · Beetlejuice · Willow · Aux Frontières de l'Aube · Elvira · les FX d'Evil Dead 2...

57 Avoriaz 1989 · Le Blob · Invasion Los Angeles · Face-sosiaux · Hellraiser 2...

58 Invasion Los Angeles · La Mouche 2 · Munchausen · Cronenberg · FX et dossier...

59 Batman · Hellraiser 2 · La Mouche 2 · Freddy TV... 60 Freddy 5 · Society · Re-Animator 2 · Abyss · les méchants du fantastique...

61 Batman · Indiana Jones et la Dernière Croisade · Abyss · Le tour du monde des super-héros...

62 ILM : La grande illusion · Batman · Re-Animator 2 · RoboForce...

63 Avoriaz 1990 · Simetierre · Leviathan · Society · Re-Animator 2 · Halloween 4...

64 Dossier Frankenstein · Cabal · Freddy TV · Basket Case 2 · Frankenhooker...

65 Total Recall · Akira · Tremors · Halloween 4 · Lamberto Bava...

66 RoboCop 2 · Freddy 5 · Highlander 2 · Maniac Cop 2 · Star Trek 5...

67 Total Recall · RoboCop 2 · Dick Tracy · Sailor et Lula · int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 Georges Lucas · Les Tortues Ninja · Darkman · int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 · Cabal · Heavy · Highlander 2 · Les Feebles · int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 Predator 2 · Edward aux Mains d'Argent · Massacre à la Tronçonneuse 3 · Akira · *Twin Peaks*...

71 Terminator 2 · Akira · Nightmare · Ça · La Nuit des Morts-Vivants...

72 Les Feebles · Freddy 6 · RoboCop 3 · dossier La Malédiction · int. Peter Jackson...

73 Spécial Terminator 2 · Rabid Grannies · Fisher King · int. Terry Gilliam...

74 Evil Dead 3 · Freddy 6 · Rocketeer · Hellraiser 3 · T2...

75 Avoriaz 1993 · Tetsuo 1 & 2 · Freddy 6 · Le Sous-sol de la Peur...

76 Le Festin Nu · Hook · Brain Dead · La Famille Addams · int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 Alien 3 · Batman le Défi · Universal Soldier · *Indiana Jones* TV · Twin Peaks · Le Cobaye...

78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3 · Les Aventures d'un Homme Invisible · Star Trek 6...

79 Dossier Vampires · les FX de Brain Dead et Evil Dead 3...

81 Avoriaz 1993 · Dracula · Brain Dead · Candyman · Hellraiser 3 · Evil Dead 3...

82 Fortress · Trauma · *Les Contes de la Crypte* · carrière de Joe Dante...

83 Last Action Hero · Necronomicon · Body Snatchers · Phantasm 3...

84 Jurassic Park · carrière de George Romero et Dick Smith · *Wild Palms*...

85 Spécial Dinosaures : du Monde Perdu à Jurassic Park · int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 Demolition Man · Mask · L'Etrange Noël de Mr Jack · Accion Mutante...

87 Gérardmer 1994 · Evil Dead 3 · L'Antre de la Folie · Brian Yuzna...

88 Dossier Loup-Garou · Wolf · tous les hurlements · Body Melt...

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... · Body Bags · The Crow · la saga des Baby Cart...

90 The Crow · *X-Files*, *Highlander* et *Batman : Braserhand*...

91 Dossier Manga · Wolf · Tetsuo · Mask · Ed Wood...

92 L'Etrange Noël de Mr Jack · Entretien avec un Vampire · Freddy 7 · Imoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 · Stargate · L'Antre de la Folie · Freddy 7 · Highlander 3...

94 Dellamorte Dellamorte · carrière Tobe Hooper & John Carpenter...

95 Ed Wood · Batman Forever · Freddy 7 · Porco Rosso · carrière de Fred Olen Ray...

96 Judge Dredd · Tank Girl · Congo · Le Village des Damnés · The Kingdom...

97 *X-Files* · Waterworld · La Mutante · les films d'Ed Wood · int. Chris Carter...

98 Dossier *X-Files* · Johnny Mnemonic · Une Nuit en Enfer · Hercule...

99 Gérardmer 1996 · Seven · The Crow 2 · L'Armée des 12 Singes...

100 SPÉCIAL HORS-SÉRIE LES 100 MEILLEURS FILMS

FANTASTIQUES DE MAD MOVIES : *X-Files* · Toy Story...

101 Independence Day · Une Nuit en Enfer · Heavenly Creatures...

102 N° SPÉCIAL *X-Files* · Dangereuse Alliance · Planète Hurlante · Crash · Jiang-Hu...

103 Independence Day · Multiplicity · Starship Troopers · Paul Hunt...

104 *X-Files* · Millennium · L.A. 2013 · Disjoncté · int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 · Mars Attacks ! · Fantômes contre Fantômes · Ghost in the Shell · Lost Highway...

106 Star Wars édition spéciale · Le Maître des Illusions · int. George Lucas, Clive Barker...

107 Le 5ème Elément · Alien la Résurrection · Hellraiser 4 · Anaconda · Shocking...

108 Men in Black · Scream · Batman & Robin · Ultra Godzilla · int. Wes Craven...

109 Volte/Face · Le Monde Perdu · Contact · Mimic · Vampires · *Millennium*...

110 Alien la Résurrection · Starship Troopers · X-Files le Film · Spawn...

111 Gérardmer 1998 · Starship Troopers · Postman · Souviens-toi... l'Été dernier...

112 Vampires · Gattaca · Le Loup-garou de Paris · Dark City · Halloween 6...

113 Godzilla · Dark City · Un Cri dans l'Océan · Wishmaster · Blade...

114 Scream 2 · Armageddon · X-Files · Millennium · Las Vegas Parano · La Mutante 2...

115 Godzilla · X-Files le film · Truman Show · Small Soldiers · Rétro game...

116 Blade · Halloween : 20 ans après · *Buffy* · dossier séries TV...

117 Gérardmer 1999 · Star Wars Episode I · Psycho · Virus · 1001 Pattes...

118 Matrix · La Fiancée de Chucky · Cube · eXistenZ · Urban Legend · dossier Slasher...

119 Matrix · Wild Wild West · The Faculty · Mon Ami Joe · la série Z à la française...

120 La Momie · Wild Wild West · Le 13ème Guerrier · Blair Witch · Vorace...

121 Star Wars Episode I · Hantise · Jin-Roh · Perfect Blue · Princesse Mononoke...

122 Sixième Sens · La Fin des Temps · Les 25 meilleurs films de trouille...

123 Gérardmer 2000 · Sleepy Hollow · Peur Bleue · Princesse Mononoke...

124 Scream 3 · Mission to Mars · Faust · Hypnose · Resident Evil 3...

125 Le Seigneur des Anneaux · Mission to Mars · dossier Killers Supersliars · rétro Blair Witch...

126 X-Men · Le Pacte des Loups · Pitch Black · Destination Finale...

127 L'Homme sans Ombre · dossier L'homme invisible · The Cell · Scary Movie · Gemini · rétro Hellraiser...

128 Blair Witch 2 · Donjons et Dragons · Planète Rouge · *Sin Ku Kai* · hommage à la Hammer...

129 Spiderman · Le Pacte des Loups · Rollerball · Tomb Raider · dossier Troma...

130 Le Seigneur des Anneaux · Le Couvent · Intuitions · dossier Trash...

131 Le Retour de la Momie · Ghosts of Mars · Legend of Zu · dossier momies : Pearl Harbor

132 Le Seigneur des Anneaux · Tomb Raider · les bombes sexuelles du fantastique · dossier Jet Li

133 Final Fantasy · Jurassic Park 3 · A.I. · La Planète des Singes · poster Final Fantasy...

134 La Planète des Singes · Vidocq · Avalon · Samouraïs · dossier Terry Gilliam...

135 A.I. · From Hell · The One · dossier FX, les robots au cinéma · Vin Diesel

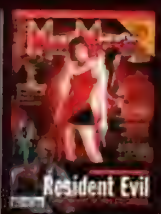
136 Dossier Ghosts of Mars · Battle Royale · Le Voyage de Chihiro · Harry Potter · Chevalier

137 Rollerball · Monstres et Cie · The One · Peter Jackson : de Z à A

138 Dossier Le Seigneur des Anneaux · Les Autres · 13 Fantômes · Gérardmer 2002

139 Dossier From Hell · Spiderman · Versus · Donnie Darko · les visages de Jack l'éventreur · Tokyo Underground

140 Dossier Avalon · Rollerball · Monstres & Cie · int. Dario Argento, Takashi Miike · 30 chefs-d'œuvre oubliés



141 Dossier Resident Evil · Le Voyage de Chihiro · Spiderman · Panic Room · 30 scènes inoubliables

142 SPÉCIAL 30ème ANNIVERSAIRE : 1972 2002, 30 ANS DE CINÉMA FANTASTIQUE

Star Wars Episode II · int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst · L'Echine du diable · Femme Fatale...

143 SPÉCIAL SUPER HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2 · Dossiers Spiderman · Blade 2 · Minority Report · Darkness · Metropolis · l'esprit comic-book en 30 films...

144 Men in Black 2 · Le Regne de feu · Jeepers Creepers · Jason X · Arac Attack · Brocéliande · Mes chers voisins · Requiem · Nos 30 ans en arrière

145 Dossier Minority Report · Windtalkers · SimOne · Signes · Blood Feast 2 · carrière Ray Harryhausen

146 Dossier Signes · Halloween resurrection · xXx · Terminator 3 · Kill Bill · Jeepers Creepers 2 · The Ring · Seijun Suzuki · carrière Jack Hill

147 Dossier Meurs un autre jour · Daredevil · X-Men 2 · Hulk · Harry Potter et la chambre des secrets · Spider · Osamu Tezuka · carrière Herschell Gordon Lewis

148 Dossier Les Deux tours · Re-Animator 3 · Spy Kids 2 · Cradle of Fear · Resurrection of the Little Match Girl · Les Larmes du tigre noir · le cinéma Thaïlandais · carrière Sergio Solima

149 Gérardmer 2003 · The Matrix Reloaded · Brocéliande · Le Cercle · Gangs of New York · Le Château dans le ciel · carrière José Mojica Marins

150 Dossier Dark Water · X-Men 2 · Hulk · The League of Extraordinary Gentlemen · Solaris · Cabin Fever · Leeches · Speed Demon · Darkness Falls · Scarecrow · les fantômes japonais · carrière Larry Cohen

151 Dossier Daredevil · Terminator 3 · Black Mask 2 · Willard · Cypher · Traqué · Star Trek Nemesis · les films comic-books ratés · carrière Shinya Tsukamoto

152 Dossiers Evil Dead & Maléfique · X-men 2 · House of the Dead · Animatrix · Dreamcatcher · Destination finale 2 · génération Evil Dead : le fantastique à l'économie · AFM 2003

153 Les événements de la semaine : Kill Bill, Hero · Blueberry, Le Retour du roi, Freddy Vs Jason · Underworld... · Matrix Reloaded · Animatrix · Basic · X-Men 2 · 28 Jours plus tard

154 Dossier Hulk · Haute Tension · Darkness · Nuits de Terreur · Animatrix · Ong Bak · carrière Steve Wang...

155 Dossier Terminator 3 · Abîmes · les FX de Matrix Reloaded · Narc · Les Enfants d'Abraham · Charlie's Angels 2 · Détour Mortel · The Eye · Pirates des Caraïbes · Tomb Raider 2 · carrière Sergio Martino...

156 Dossier Underworld · Matrix Revolutions...

LE MEILLEUR DES B MOVIES

Patrick

Le Survivant d'un...

Le Corps et le Fouet

Creature

L'Ile de l'épouvante

Le Cirque des vampires

Le Club des monstres

The Stuff

La Fille de Jack...

Zombie

Rawhead Rex

Death Race 2000

Transmutations

Soif de sang

Harlequin

Society

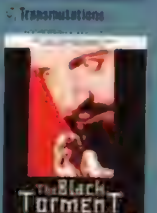
Chromosome 3/Dead zone

L'Horrible Docteur Orlof

La Montagne du Dieu...

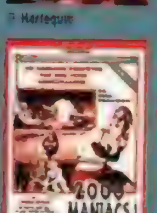
Cannibal Ferox

Le Moulin des...

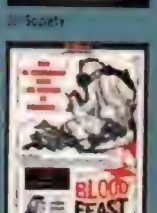


The Black Torment

Ecorché vif



2000 Maniacs



Blood Feast

Les Traques de l'or...

Deranged

Hero · Identity · Les FX de La Ligue des gentlemen extraordinaires · Skinned Deep · Monster Man · Willard · Cowboy Bebop

157 Dossier Freddy contre Jason · The Texas Chainsaw Massacre · May · Infernal Affairs · Mystic River · Bad Boys 2 · hommage Charles Bronson · carrière John Phillip Law

158 Dossiers Hellboy à Kill Bill · Matrix Revolutions · Gothika · Zatoichi · Le Monde de Nemo · S.W.A.T. · Alien · Flesh for the Beast · Slashers · carrière John Phillip Law (2ème partie)

159 Dossier Le Retour du Roi · Mindhunters · Les Rivières Pourpres 2 · Battle Royale 2 · The Card Player · Bloodgnome · carrière Enzo G. Castellari

160 Dossier Massacre à la tronçonneuse · Gérardmer 2004 · Spider-Man 2 · Gothika · Dead or Alive 1 2 3 · Jeepers Creepers 2 · carrière Enzo G. Castellari (2ème partie)

161 Dossiers Van Helsing à Blueberry · Mansoe Family · Big Fish · Paycheck · Open Range · L'Hirondelle d'or · Cannibal Holocaust · carrière Ruggero Deodato

162 Dossier May · Harry Potter 3 · Immortel · Agents Secrets · Kiki, la petite sorcière · Alive · Arogami · Screaming Dead · Romasanta · Azumi · The Undying · carrière Ruggero

163 Dossier Ong Bak · 800 Balles · L'Armée des morts · The Machinist · Le Convoyeur · Séance · La Passion du Christ · Fenêtre secrète · AFM 2004 · carrière Eloy de la Iglesia

164 Dossiers Kill Bill volume 2 à Van Helsing · Alien Vs Predator · Atomik Circus · Le Jour d'après · Undead · *La Caravane de l'étrange* · carrière James Ellroy

165 Dossier L'Armée des morts · Memories of Murder · Saint-Ange · Casshern · Deux Sœurs · The Punisher · le comic-book · Wonderful Days · carrière James Ellroy (2ème partie)

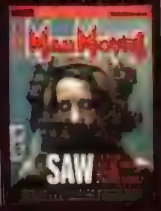
166 Dossiers Spider-Man 2 à Hellboy · Les Chroniques de Riddick · Le Village · Atomik Circus · I, Robot · Ghost in the Shell - Innocence · The Storyteller · Cannes 2004 · carrière Ronny Yu

167 Special Previews : Batman Begins · Sin City · Blade : Trinity · Resident Evil : Apocalypse · Sky Captain · Steamboy · Old Boy · Collateral · Infernal Affairs · Les FX de Spiderman 2 · carrière Ronny Yu (2ème partie)

168 Special Halloween : Seed of Chucky · Rottweiller · Il Tre Volti Del Terrore · Dinocroc · Shaun of the Dead · Bite Me ! · Alien Vs Predator · Man on Fire · dossier 20 Films d'horreur incontournables · carrière Paul Naschy

169 The Grudge · Le Pôle Express · Deviltown · Izo · The Batman · la série animée · Team America · Innocence : Ghost in the Shell 2 · L'Exorciste au commencement · 36, Quai des Orfèvres · Les Indestructibles · Le Secret des poignards volants · carrière Jess Franco

170 Saw · Ginger Snaps 2 · 5 à 3 · Decoys · The Eye 2 · Blade : Trinity · Ghost in the Shell Stand Alone Complex · The Grudge · dossier cinéma bis italien · AFM 2004 · carrière Lamberto Bava



171 Spécial zombies : Return of the Living Dead 4 & 5 · Day of the Dead 2 · Choking Hazard · Bloody Bill · The Machinist · L'Empreinte de la mort · La Rage du tigre · dossier fantôme de l'opéra · Le Château ambulant · Alexandre · G.O.R.A · carrière Paul Schrader

172 Dossier Godzilla, Godzilla Final Wars · Le Fils de Chucky · Constantine · Assaut sur le central 13 · Danny the Dog · carrière Paul Schrader (2ème partie)

173 Dossiers Saw 6 · Calvaire · Capitaine Sky et le monde de demain · Dossier Séries · Team America · Le Cercle · The Ring 2 · Oss 117 · Gérardmer 2005 · carrière Christian Duguay

174 Dossier Star Wars Episode 3 · génération Star Wars · Otage · Creep · 3 Extremes · Kingdom Hospital · Breaking News · The Hitchiker's Guide to the Galaxy · Death Tunnel · Satan's Little Helper · carrière David Schmoeller

175 Dossier Sin City · Le Crime Farpait · Amityville · Frères de sang · Kingdom of Heaven · Tae Nun · La Maison de cire · Dead Meat · carrière Claudio Fragasso

176 Dossier Batman Begins · Crazy Kung-Fu · Land of the Dead · Cursed · Dossier Dimension Films · Cannes 2005 · Les Tueurs de la lune de miel

177 Dossier Land of the Dead · King Kong · *Masters of Horror* · Les 4 Fantastiques · Shaun of the Dead · Godzilla Final Wars · K2G2 · Appleseed · La Guerre des mondes · Born to Fight · La Main de fer · carrière Renny Harlin

178 Dossier femmes fatales : Underworld 2 · Aeon Flux · Bloodrayne · Domino · The Descent · Lady Vengeance · Doom · Evil Aliens · L'Exorcisme d'Emily Rose · Kiss Kiss, Bang Bang · Les Freres Grimm · Night Watch · PTU

179 The Descent · Dossier Survival · Fragile · Serenity · A History of Violence · The Dark · Hammer Films en DVD · Samurai Champloo · carrière Stuart Gordon

180 Doom · Hostel · Seven Swords · The Roost · Harry Potter 4 · Lady Vengeance · Domino · L'exorcisme d'Emily Rose

181 King Kong · Silent Hill · *Masters of Horror* · Slither · Saw 2 · Sitges 2005 · carrière Walter Hill

182 Masters of Horror · Gérardmer 2006 · Sheitan · Munich · Bruce Campbell · Le Labyrinthe de Pan · *Les 4400* · carrière Walter Hill (2ème partie)

183 Le Labyrinthe de Pan · Bubba Ho-Tep · Hostel · *Masters of Horror* · La Peur au ventre · Hellbent · Génération Mutants · AFM 2005 · carrière Alex Lado

184 Dossier Underworld 2 : Evolution · La Colline a des Yeux · X-Men 3 · Destination Finale 3 · Renaissance · *Masters of Horror* · *Sable noir* · Gérardmer 2006 · carrière Mike Mignola

185 Mortuary · Fragile · V pour Vendetta · Silent Hill · Horribilis · *Masters of Horror* · Rudy Ray Moore · carrière Monte Hellman

LES HORS-SERIES

1 JOHN CARPENTER

2 PETER JACKSON

3 CINEMAS D'ASIE

4 SPECIAL COMICS

5 SPECIAL ITALIE

6 EFFETS SPECIAUX

7 LES SERIES CULTES

MAD MOVIES CULTE

1 GEORGE ROMERO

2 SPECIAL KING KONG

1 Mutations

2 La Vierge de Nuremberg

3 Le retour de la créature

4 Shock Waves

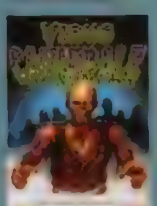
5 Le Sadique Baron...

6 Les Maitresses

7 Opération peur

8 Gorgo

9 Pterodactyles



10 Virus Cannibale

11 The Black Cat

12 Zombi 3

BON DE COMMANDE

Découpez ou recopiez le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF**) à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19** (tél. : 01 44 84 85 04).

MAD MOVIES (chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi. Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Pour l'étranger : 5 € par exemplaire (paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement)

☐ 29 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 38 ☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44
☐ 45 ☐ 46 ☐ 47 ☐ 49 ☐ 50 ☐ 51 ☐ 52 ☐ 53 ☐ 54 ☐ 55 ☐ 56 ☐ 57
☐ 58 ☐ 59 ☐ 60 ☐ 61 ☐ 62 ☐ 63 ☐ 64 ☐ 65 ☐ 66 ☐ 67 ☐ 68 ☐ 69
☐ 70 ☐ 71 ☐ 72 ☐ 73 ☐ 74 ☐ 75 ☐ 76 ☐ 77 ☐ 78 ☐ 79 ☐ 81 ☐ 82
☐ 83 ☐ 84 ☐ 85 ☐ 86 ☐ 87 ☐ 88 ☐ 89 ☐ 90 ☐ 91 ☐ 92 ☐ 93 ☐ 94
☐ 95 ☐ 96 ☐ 97 ☐ 98 ☐ 99 ☐ 100 ☐ 101 ☐ 102 ☐ 103 ☐ 104 ☐ 105 ☐ 106
☐ 107 ☐ 108 ☐ 109 ☐ 110 ☐ 111 ☐ 112 ☐ 113 ☐ 114 ☐ 115 ☐ 116 ☐ 117 ☐ 118
☐ 119 ☐ 120 ☐ 121 ☐ 122 ☐ 123 ☐ 124 ☐ 125 ☐ 126 ☐ 127 ☐ 128 ☐ 129 ☐ 130
☐ 131 ☐ 132 ☐ 133 ☐ 134 ☐ 135 ☐ 136 ☐ 137 ☐ 138 ☐ 139 ☐ 140 ☐ 141 ☐ 142
☐ 143 ☐ 143 ☐ 144 ☐ 145 ☐ 146 ☐ 147 ☐ 148 ☐ 149 ☐ 150 ☐ 151
☐ 152 ☐ 153 ☐ 154 ☐ 155 ☐ 156 ☐ 157 ☐ 158 ☐ 159 ☐ 160 ☐ 161 ☐ 162 ☐ 163
☐ 164 ☐ 165 ☐ 166 ☐ 167 ☐ 168 ☐ 169 ☐ 170 ☐ 171 ☐ 172 ☐ 173 ☐ 174 ☐ 175
☐ 176 ☐ 177 ☐ 178 ☐ 179 ☐ 180 ☐ 181 ☐ 182 ☐ 183 ☐ 184 ☐ 185

HORS-SERIES (frais de ports compris). Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement.

☐ N°1 JOHN CARPENTER : 7 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 9 €
☐ N°2 PETER JACKSON : 8 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 10 €
☐ N°3 CINEMAS D'ASIE : 9,50 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 11,50 €
☐ N°4 SPECIAL COMICS : 9,50 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 11,50 €
☐ N°5 SPECIAL ITALIE : 9,90 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 12 €
☐ N°6 EFFETS SPECIAUX : 9,90 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 12 €
☐ N°7 SERIES TELE : 8,50 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €

MAD MOVIES CULTE (frais de ports compris). Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement.

☐ N°1 SPECIAL GEORGE ROMERO : 8,50 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €
☐ N°2 SPECIAL KING KONG : 8,50 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €

LE MEILLEUR DES B MOVIES (frais de ports compris). Prix unitaire 6€. Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement. Dans la limite des stock disponibles pour chaque DVD.

☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7 ☐ 8 ☐ 9 ☐ 10 ☐ 11 ☐ 12
☐ 13 ☐ 14 ☐ 15 ☐ 16 ☐ 17 ☐ 18 ☐ 19 ☐ 20 ☐ 21 ☐ 22 ☐ 23 ☐ 24
☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28 ☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36
☐ 37 ☐ 38 ☐ 39

Je règle par ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM _____ PRENOM _____

ADRESSE _____

CP _____ VILLE _____ PAYS _____

Date d'expiration : __/__/__ Mois/Année

Date et signature obligatoires

☐ « Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case. »

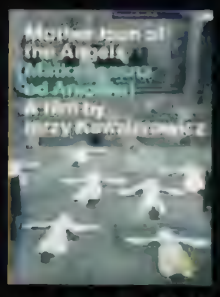
DVD ZONE 2 NEUFS

Bloody Bird 20 €

La Maison au fond du parc 15 €

Le Tueur à l'orchidée 20 €

Qu'avez-vous fait à Solange 20 €

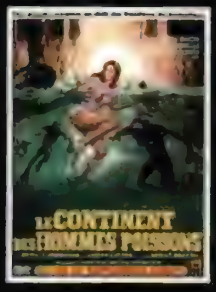

Mother Joan Of Angels 29 €

2001 Maniacs 20 €

L'Au-Delà Ultimate Edition 25 €

Frayeurs Ultimate Edition 15 €

Coffret Fulci (5 DVD) 99 €



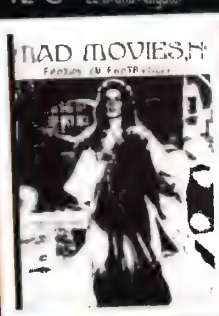
Continent Hommes Poissons 12 €

The Asphyx 12 €

Le Grand Alligator 12 €

MOVIES 2000

La librairie du cinéma



AVIS AUX COLLECTIONNEURS !

LES NUMEROS 1 À 21 DE MAD MOVIES (EXEMPLAIRES ORIGINAUX) SONT À VENDRE

APPELEZ LE MAGASIN POUR LES TARIFS !

DVD ZONE 1 NEUFS

The Woods 33 €

Hornblis 35 €

La Malediction 2006 35 €

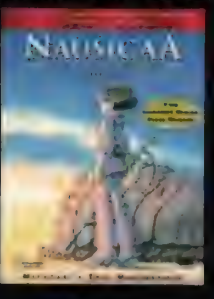
Hard Candy 33 €

X-Men 3 35 €

Stay Alive 33 €

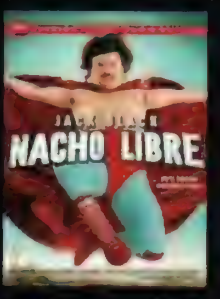
Feast 33 €

Rest Stop 30 €



Nausicaä 35 €

Monster House 35 €



Nacho Libre 35 €

Click 35 €

DVD ASIATIQUES NEUFS

PROCHAINEMENT : THE HOST

Dragon Tiger Gate 25 €

Shinobi 25 €

Election 2 Ed Simple 25 €

Election 2 Ed Collector 29 €

City Of Violence 25 €

La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU VENDREDI DE 14H00 À 20H00, LE SAMEDI DE 11H00 À 20H00

MADgazine

DVD · TELE · MANGA · JEUX VIDEO · GOODIES · LIVRES · MUSIQUE

82 DVD
96 DVD MAD
98 TELEMANIAC
100 ANIME NATION
102 PLAYMAD
104 MELOMAD
106 SANG D'ENCRE
108 MAD IN FRANCE

Peur du loup ?

« FEMMES EN CAGE » ET PANTHERE NOIRE

(WOMEN IN CAGES + THE BIG DOLL HOUSE + THE BIG BIRD CAGE)

ÉROTOMANES, RÉJOUISSEZ-VOUS ! DÉBARQUENT EN ZONE 2 TROIS CLASSIQUES DU « FILM DE PRISON DE FEMMES », DOMINÉS PAR LA FÉLINE PAM GRIER.

Nous en avions rêvé, Bach Films l'a fait. « Femmes en cage » est, à notre connaissance, la première collection DVD française entièrement dédiée au WIP (alias Women in Prison). Au menu, les infortunes de modernes Justine, livrées à la concupiscence de leurs codétenues, au sadisme des gardiens et, plus largement, à la corruption généralisée du système carcéral. Seule lueur d'espoir pour les captives, la perspective - souvent illusoire - d'une évasion. Pour les amateurs, le genre présente en outre un double intérêt. D'une part, il plonge ses racines dans la préhistoire du cinéma érotique (les années 50, voire 30), tout en restant vivace dans la série Z contemporaine (cf. les derniers méfaits de Bruno Mattei, visibles cette année au Marché du Film de Cannes). D'autre part, il semble avoir inspiré les réalisateurs aux quatre coins du monde, partout où a existé (ou existe encore) une industrie bis. Ce n'est donc pas un hasard si les trois titres de cette première livraison sont le fruit de coproductions entre les USA et les Philippines.

Dès l'aube des sixties, l'archipel a été un terrain privilégié pour les boîtes fauchées de Hollywood, qui y trouvaient la possibilité de tournages bon marché, ainsi qu'une horde de cinéastes mercenaires, comme Eddie Romero, Cesar Gallardo, ou le terrible Cirio H. Santiago, lui aussi toujours en activité. De plus, la jungle philippine constituait le cadre idéal pour situer ces WIP dans une quelconque république bananière (ce qui ne manque pas de sel, quand on songe que le pays était alors soumis à la dictature des Marcos), et pour distiller une ambiance moite propice au défoulement de toutes les pulsions.

Cette ambiance, on la retrouve dans **Women in Cages** (1971), sans conteste le meilleur titre du lot. À cela, nul hasard : le réalisateur Gerardo « Gerry » de Leon n'était pas un simple tâcheron, mais l'un des principaux artisans de l'émergence du cinéma philippin d'après-guerre, reconverti sur le tard dans des œuvres plus commerciales. Il n'en sacrifie pas moins aux conventions du WIP, en dépeignant avec délices une salle de torture très sadienne, qui rappelle que de Leon fut aussi un spécialiste de l'épouvante. Mais surtout, il y ajoute une trame de polar tendu et cruel, via un montage abrupt qui n'est pas sans rappeler un certain Sam Fuller. Enfin, il tire le meilleur parti de la « couleur locale », comme en témoigne la bataille finale sur la plage, remarquablement filmée en contre-jour sous un ciel immense et flamboyant. Ceci dit, les cinéastes américains qui furent parachutés sur place n'ont pas démérité non plus. Le grand Jack Hill nous gratifie ainsi du diptyque **The Big Doll House/The Big Bird Cage** (1971 et 1972), qui attaque le genre par son versant « politique », avec l'intrusion de guérilleros parcourant les montagnes qui surplombent le pénitencier. Le premier se focalise plus précisément sur les rapports de force entre les détenues, chacune représentant un type bien défini : la meneuse, la traîtresse, l'oie blanche, la droguée, etc. Le second joue la carte de la semi-parodie, puis carrément de la grosse farce, avec la gouleyante prestation du cabot Sid Haig, récemment remis en selle par **The Devil's Rejects**.

Cependant, cette trilogie de hasard est avant tout un écrin pour la beauté et le talent de Pam Grier, dont le mythe prend forme de rôle en rôle. Dans **Women...**, elle est Alabama, gardienne inflexible qui fait chèrement payer aux prisonnières américaines le racisme qu'elle a subi chez les Sudistes (1). **The Big Doll House** la voit passer de l'autre côté des barreaux, mais pas pour la bonne cause : elle cherche surtout à assurer sa domination sur ses voisines de cellule, même si cette tyrannie assure de fait le bon fonctionnement de la chambrée. Dans **The Big Bird Cage**, elle devient enfin une égérie révolutionnaire, qui se fait incarcérer volontairement pour faciliter la prise d'assaut du pénitencier par les guérilleros... qui comptent bien faire des ex-détenues leurs compagnes dans le maquis, lors d'une délirante variation sur le thème de l'enlèvement des Sabines. De retour aux States, Pam continuera sur cette lancée, et sortira l'artillerie lourde pour démastiquer les blancs-becs qui envoient ses sœurs de couleur sur le trottoir, dans une inoubliable série de polars brutaux, souvent dirigés par son Pygmalion Jack Hill. Mais c'est une autre histoire, celle de la blaxploitation... Hé, les gars de chez Bach, c'est-y pas une bonne idée pour une nouvelle collection, ça !?

Gilles ESPOSITO

(1) Le thème de l'affrontement racial sera repris par Eddie Romero dans un autre WIP au titre transparent : **Black Mama, White Mama**, toujours avec Pam Grier.

ZONE 2. BACH FILMS. 1.33 (4/3). LO (VOSTF). SUPP : BANDES-ANNONCES.

MAD DVD

SAW DIRECTOR'S CUT DE JAMES WAN

Il est loin le temps où l'on découvrait **Saw** au Marché du Film de Cannes. Cette petite production sortie de nulle part nous avait sacrément rafraîchis, mais on craignait de ne jamais la voir en France. Eh bien, nous avions tort, car après une sortie salles et une première édition DVD, voici venir le désormais incontournable director's cut, présenté dans une édition 2 disques. Alors que les nombreux amateurs du carré se pâlochent déjà en imaginant une version ultra gore (oui, oui, vous là, qui venez de craquer !), ce nouveau montage risque de faire l'effet d'une douche froide, puisqu'elle s'offre, pour nous dire, soixante-cinq malheureuses minutes supplémentaires par rapport à l'original. Trois quarts d'heure très moyen prolongeant certaines passages inutiles (répétitions dans les traps...). Bref, pas de quoi fouetter maman avec des orties. Là où ce double DVD devient vraiment intéressant, c'est dans son interactivité bien exploitée, qui remplit pleinement ses fonctions : entre les cinq fausses scènes, le court-métrage original et un making-of détaillant toutes les phases de la création du film, il y a de quoi faire. On reste par contre un peu plus dubitatif devant le vrai faux documentaire télé suivant les « enquêtes » du mystérieux tueur qui se révèlera être les gros tocards du film. À noter aussi, pour ceux qui n'ont pas une télé de compète, un correct doublage de l'image (les différences ne sont toutefois pas flagrantes). Du bel ouvrage, en somme.

Julien SÉVÉON

ZONE 2. METROPOLITAIN. 1.85 (16/9). 5.1 EX ET DTS ES (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO, MAKING-OF, COURT-METRAGE, STORY-BOARD, CLIPS VIDEO, ENQUETES...

LE FLEAU SELON CLIVE BARKER
DE HAL MASONBERG

Oui... Vous avez bien lu le titre de ce DVD inédit. Ce n'est pas une erreur passée entre les mailles du filet de notre cher secrétaire de rédaction. Après **Le Fléau** selon Stephen King, voici la version Clive Barker, réalisée par un nouveau venu dont c'est le premier long-métrage. Toutefois, le nom de Barker ne figure dans le titre que pour vendre le film aux aficionados de l'auteur. En outre, c'est aussi le premier essai de sa nouvelle société de production, Midnight Picture Show, qui nous réserve d'autres surprises (dont **Midnight Train**, le premier long de Patrick Tatopoulos).

Ce **Fléau**-ci n'a de parenté avec celui de King que le titre. Alors que tous les enfants de moins de 9 ans tombent dans un état catatonique, Tom Russel trouve refuge dans sa ville natale après être passé par la case prison pour meurtre. Sa paisible nouvelle vie va être rapidement interrompue par l'éveil des enfants, qui vont se mettre à tuer tous les adultes sur leur passage... Pour une première tentative, on peut dire que c'est plutôt réussi et ce, bien que Masonberg se soit fait évincer par la production après un premier montage. Le métrage a donc subi un remontage en règle, semble-t-il plus ciblé sur le côté slasher (ce qui nuit grandement à la deuxième partie du film). Dommage, il y a beaucoup d'ambition dans ce **Fléau**, ce qui en fait bien plus qu'un film d'enfants tueurs. Tout d'abord, le personnage de Tom (impeccablement interprété par James Van Der Beek, qui porte littéralement le film sur ses épaules), dont l'avenir radieux a été stoppé net la nuit où il a commis l'irréparable, et qui trouvera la rédemption en menant un groupe de résistants face à la fureur des enfants. Ensuite les nombreuses références aux *Raisins de la colère* de Steinbeck et à la religion catholique qui éloignent le film d'un **Vendredi 13** sur courtes pattes.

En ce qui concerne les suppléments, c'est le minimum syndical pour un film à problèmes. On trouve donc un commentaire audio de deux acteurs (Brad Hunt et Joshua Close) et du monteur (Ed Marx), qui passent leur temps à éviter de citer le nom du réalisateur, mais ne peuvent s'empêcher d'avouer que le film est très différent du scénario qui a été tourné. Marx fait notamment référence à un grand nombre de scènes coupées ou déplacées. Hormis une séquence impressionnante où une résistante infiltrée étouffe une enfant qui l'a démasquée, les huit scènes coupées présentées ici n'apportent pas grand-chose à l'affaire. Un très bon film en puissance donc. Ça devient monnaie courante ces derniers temps, entre **Miami Vice** et **The Woods**, dont on vous parlera très prochainement.

Alexis DUPONT-LARVET

ZONE 2 INEDIT. GCTHV. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO, SCENES COUPEES.

MIRRORMASK DE DAVE MCKEAN

On ne présente plus Neil Gaiman, grand romancier et scénariste anglais, révéré pour le comics *Sandman* ou ses livres comme *American Gods*. On commence aussi à bien connaître son compère Dave McKean, avec lequel il a notamment conçu la BD *Violent Cases*. Les deux sont de nouveau réunis, cette fois-ci au cinéma, avec **MirrorMask**, qui mêle somptueusement les thèmes de l'un et les obsessions graphiques de l'autre. Prolongeant le concept très british du conte pour (grands) enfants plongeant dans le monde des rêves (**Alice au pays des merveilles**, **La Compagnie des loups**, **Paperhouse**...), le film projette une adolescente dans un univers merveilleux (et bien sûr cauchemardesque) suite à l'hospitalisation de sa mère. Œuvre d'émotion pure, aussi sublime qu'émouvante et envoûtante, **MirrorMask** est le genre de métrage que l'on ne savoure que trop rarement. Débordant d'idées géniales et d'images enchanteresses (le studio Jim Henson est passé par là), s'adressant à tous les âges, c'est un film qui aurait mérité mieux qu'une simple sortie vidéo chez nous. Très bon point en revanche : les nombreux suppléments qui permettent de prolonger bien après la dernière image, l'émerveillement suscité par ce travail unique.

Julien SÉVÉON

ZONE 2 INEDIT. GCTHV. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO, MAKING-OF, CONCEPTS GRAPHIQUES.

SYNTAX ERROR (L'ASCENSEUR + L'AMIE MORTELLE)

À la faveur des festivités d'Halloween, débarquent en éditions économiques deux petits classiques de l'épouvante eighties, qui fleurissaient à l'époque comme l'acné sur nos tronches d'ados complexés. C'est l'occasion de quelques réévaluations : **L'Ascenseur**, sommet de pétoche en son temps, a plutôt mal vieilli, tandis que **L'Amie mortelle** se bonifie à la revoyure, comme d'ailleurs souvent avec Wes Craven. Mais le plus frappant est de mesurer combien la paranoïa liée aux « nouvelles technologies » a évolué en 20 ans. Alors qu'aujourd'hui, la crainte s'attache au virtuel et au contrôle à distance (hello **Matrix**), elle concernait à l'époque le rapport domestique avec ce qu'on appelait encore la « micro-informatique ». À l'heure où les ordinateurs individuels pénétraient dans les foyers, on semblait penser qu'ils allaient bientôt, tels le Hal-9000 de **2001**, être doués de raison et se retourner éventuellement contre leurs créateurs. D'où le caractère frankensteinien conféré à un banal ascenseur ou à un horripilant tas de ferraille, pourvu qu'ils soient dotés d'un microprocesseur. Rigolez pas : en écrivant ces quelques lignes sur mon PC, je me mets à flipper grave, moi...

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. WARNER. 1.33 ET 1.85 (4/3). 2.0 (VO ET VF).

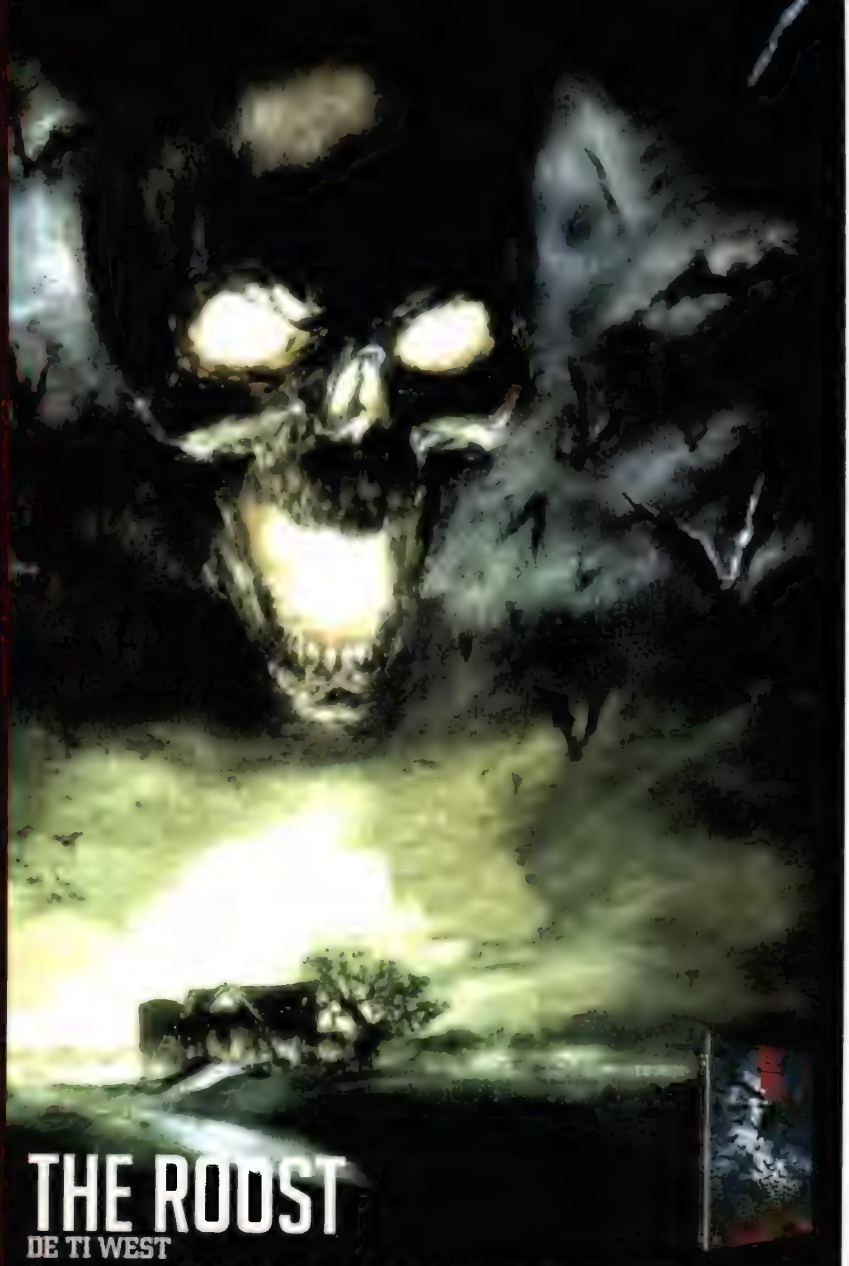
MAD DVD

DESTINATION FINALE 3
EDITION COLLECTOR
DE JAMES WONG

Pas la peine de chercher plus loin le DVD 100 % pur fun du mois, c'est Bibi qui l'a. Malgré la fainéantise d'un script pas vraiment porté sur la subtilité, **Destination finale 3** pérennise avec panache l'option absurdo-gore du second volet, pour le plus grand bonheur des éternels viandards que nous sommes. Son édition DVD en rajoute une sacrée couche, puisqu'en plus de proposer le métrage dans des conditions techniques irréprochables, elle nous offre une possibilité rarement exploitée sur le support : agir sur le déroulement du film. L'option « Décide de leur sort » vous permet de jouer à Dieu en épargnant (ou pas) certains personnages, et de déclencher ainsi scènes inédites et autres fins alternatives, le tout dans un esprit résolument potache. Cerise sur le gâteau, le second disque contient un making-of massif (90 minutes) bourré de passages hilarants et de séquences révélatrices des conditions de tournage. Bref : vous l'aurez compris, voici le collector qui va vous venger de toutes ces éditions marketing bourrées de featurettes putassières. Groovy !

Laurent DUROCHE

ZONE 2. METROPOLITAN. 2.35 (16/9). 5.1 (VF) 5.1 EX (VO) ET DTS (VF). SUPP : FILM INTERACTIF, COM AUDIO, MAKING-OF, DOCU, FEATURETTE.



THE ROOST
DE TI WEST

Six ans après **La Nuit des chauves-souris** de Louis Morneau, les mammifères assoiffés de sang sont de retour dans le premier film du jeune réalisateur Ti West, épaulé par Larry Fessenden (Wendigo) à la production. Le long-métrage revendique clairement son côté référentiel très axé seventies/eighties, comme en témoigne une utilisation de jeux de lumière et de bruitages (la musique n'intervenant que lors des attaques des bestioles, donc peu fréquemment) que n'aurait pas reniée un Tobe Hooper. L'histoire (quatre jeunes se rendent au mariage d'un ami ; leur voiture tombe en panne au milieu de nulle part, et les voilà attaqués par des chauves-souris sanguinaires) peut paraître d'une banalité affligeante. Mais elle présente un argument alléchant : les morsures des mammifères transforment les victimes en zombies cannibales. De fait, le réalisateur nous gratifie de bonnes séquences de terreur paranoïaque, sans basculer dans la surenchère gore. Le prologue et l'épilogue en noir et blanc, avec Tom Noonan en présentateur de show macabre, rendent clairement hommage à la Hammer et la Amicus. Les bonus, incluant entre autres un court-métrage du cinéaste et un documentaire sur les chauves-souris, sont de bonne facture. À noter que la grange qu'on voit dans le film est celle utilisée par Alfred Hitchcock dans **Pas de printemps pour Marnie**. Romero + Hitchcock + Hooper... À suivre de très près !!

Logan BOUBADY

ZONE 2 INEDIT. WE PRODUCTIONS. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : MAKING-OF, COURT-METRAGE, ITW, SCENES COUPEES, BANDES-ANNONCES.

THE LOVERS
DE TSUI HARK

En l'absence de véritable bonus, on se trouve bien en peine de décortiquer cette œuvre sublime qu'est **The Lovers**. Pourtant, il y aurait bien des choses à dire sur l'histoire légendaire des amants Leung Shan-Pak et Chuk Ying-Toi, maintes fois portée à la scène ou à l'écran, jusqu'au fameux **The Love Eterne/ The Butterfly Lovers** coréalisé par Li Hanxiang et King Hu, les deux maîtres avoués de Tsui Hark. Coupé de ce contexte, on se bornera à énumérer les qualités de cette nouvelle version : charme infini des acteurs, troublante ambiguïté sexuelle, élégance du découpage, utilisation lyrique de la musique, doux sentimentalisme de l'intrigue se muant en tragédie bouleversante. Or justement, le secret tient peut-être dans l'alliage de ces éléments. Une fois n'est pas coutume, Tsui est parvenu à les intégrer dans un récit fluide et harmonieux, loin du chaos de ses autres chefs-d'œuvre, marqués par la personnalité bouillonnante de leur auteur. À croire que cette fois, il était littéralement touché par la grâce.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. HK VIDEO. 2.35 (16/9). 2.0 (VO). SUPP : GALERIE PHOTOS, BANDES-ANNONCES.

INFERNAL AFFAIRS II & III

SUITE ET FIN DE LA PLUS GRANDE TRILOGIE MAFIEUSE HONGKONGAISE

Le Pouvoir ne se donne pas.
Il se prend !

FLIC OU MAFIA, CHOISISSEZ VOTRE CAMP
LE 23 OCTOBRE EN DVD

dvdrama.com
Le premier quotidien du DVD

Ciné Live
LE MAGAZINE DU CINÉMA

EUROPE 2 TV
LA CHAINE DE LA MUSIQUE

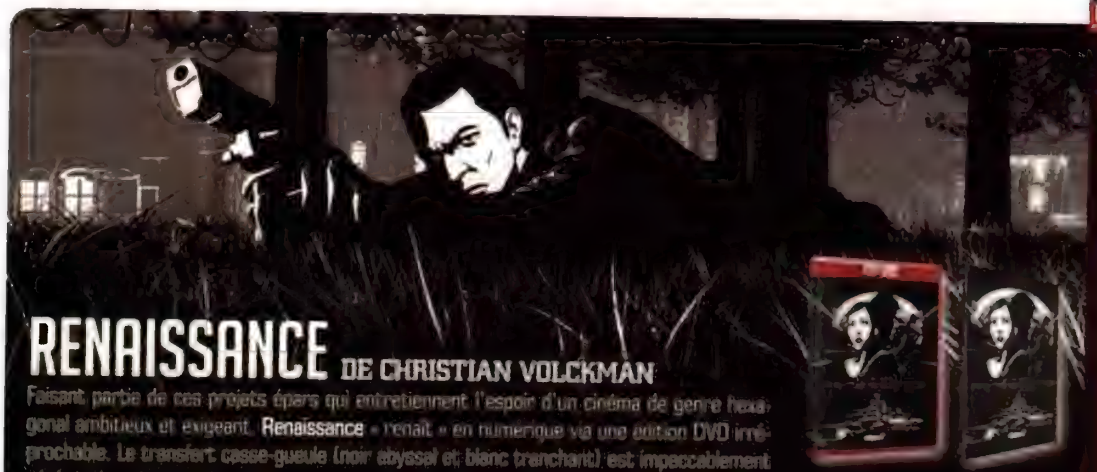
STUDIO CANAL

SPL DE WILSON YIP

Après la hype suscitée par le film et la semi-déception éprouvée lors de sa découverte, il est temps de considérer **SPL** à tête reposée. Loin du film de tape ultra-barbare qu'on a voulu nous vendre, le métrage de Wilson Yip est avant tout un polar tendu et sec, traversé, il est vrai, d'éclats de violence bien vicieuse. Mais le plus intéressant reste la façon dont Yip et Donnie Yen ont tenté de faire de **SPL** un peu plus qu'un actioner HK de base. Le premier insuffle un sous-texte dramatique discrètement mystique à son histoire, tandis que le second conçoit des chorégraphies bien vachardes, brèves et intenses, filmées sans chichis. Le tout déraille parfois (quelques storylines secondaires sont peu exploitées, d'autres pas vraiment maîtrisées), mais le film est empreint d'une vraie mélancolie, décuplée par les performances minérales de Simon Yam et Sammo Hung (Yen, lui, se la pète un peu trop). Mais s'il y a bien un sujet qui fâche dans **SPL**, c'est sa fin. Censuré pour son exploitation en Chine continentale, le métrage, dans sa version d'origine (celle qu'on retrouve sur ce DVD), est affublé d'une conclusion aux résonances karmiques intéressantes, mais à l'impact visuel et scénaristique tout pourri, à la limite du comique involontaire. Du coup, la version censurée est tout bonnement meilleure ! Et ça, c'est quand même un drôle d'exploit…

Laurent DUROCHE

ZONE 2 INEDIT. FPE. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VO). SUPP : MAKING-OF, CONFERENCE DE PRESSE, DOCU, BANDES-ANNONCES.



RENAISSANCE DE CHRISTIAN VOLCKMAN

Faisant partie de ces projets épars qui entretiennent l'espoir d'un cinéma de genre hexagonal ambitieux et exigeant, **Renaissance** « renaît » en numérique via une édition DVD irréprochable. Le transfert casse-gueule (noir abyssal et blanc tranchant) est impeccablement géré, et les pistes audio rivalisent avec celles des plus gros blockbusters US (le DTS baboule sévère). Mais le meilleur tient en une interactivité complète et minutieuse. Deux commentaires audio, une option « lapin blanc », un making-of concis mais exhaustif, le documentaire « Dans la tête de Christian Volckman » (où l'on assiste entre autres au doublage US du film par Daniel « 007 » Craig)… Il fallait au moins ça pour faire le tour de la conception de ce projet fou et monstrueux, mené à terme dans la douleur et la foi. Toutefois, pour goûter à la quintessence de **Renaissance** sur support numérique, il faudra investir dans son édition HD-DVD (et accessoirement dans un lecteur idoine, et un écran plasma d'au moins un mètre…), qui devrait offrir une image bluffante. Le futur (rendez-vous avec votre banquier pour gérer votre découvert) est en marche !

Laurent DUROCHE

ZONE 2. FPE. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPP : COM AUDIO, OPTION « LAPIN BLANC », MAKING-OF, DOCU, PILOTE, COURT-METRAGE…

MAD DVD

INSIDE MAN DE SPIKE LEE

Perdus au beau milieu de l'Atlantique, les heureux du DVD Zone 2 sont les grands oubliés de cette édition particulière et par conséquent particulièrement dégueulasse. La faute, bien sûr, à cet infâme cinéaste noir et engagé que l'on doit en droit d'abhorrer (de nombreux films qu'il a dirigés. **Inside Man** aurait pu être le **Un après-midi de chien** des années 2000 s'il n'était pas si consensuel et donc parfaitement inoffensif. Si la filmographie de Spike Lee est brillante, les références cinématographiques et la caractérisation des personnages sont d'une rare pauvreté. Exit le spleen urbain épique et tragique de **La 25e heure**, et place à un cinéaste dénué de toute idée, à Denzel Washington qui cabotine en roue libre du chauffeur Kirsch Les Pages Comment ça, vous ne connaissez pas ?!

Fausto FASULO

ZONE 1. UNIVERSAL. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF).

ROMANZO CRIMINALE EDITION COLLECTOR DE MICHELE PLACIDO

Pourquoi une adaptation cinématographique aussi tardivement hors de sa terre d'origine en salles, **Romanzo criminale** débarque en DVD quelques mois après la claque ciné **Arrivederci amore, ciao** de Michele Soavi. L'autre Michele (Placido, vous suivez ?), figure incontournable du cinoche burné des années 70-80 (comment oublier son rôle dans **Sicilian Connection** de Damiano Damiani ?). Entre ici une histoire d'amitié tragique aux forts relents gangsters… qui en tout cas ne fera pas regretter le plus souvent deux heures passées sur les bancs de la double séance et comprenant l'intégralité de la musique contemporaine ! Si un traitement moins alléchant de la violence aurait pu le démarquer, le film reste assez brillant dans la mise en scène. La direction d'acteurs emballante par ses Placido collé sur le cul et cette démonstration sur la plénitude (il a appris comme les Vietcongs enrayés, et le making-of élève carrément le film à un très haut niveau. Un vrai coup de fouet au cinéma de genre italien qui fait carrément plaisir à voir !

Fausto FASULO

ZONE 2. WARNER. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : TEW DOCU, MAKING-OF…

LES ARLESIENNES CONTRE-ATTAQUENT !

(STAR WARS IV, V ET VI – MONTAGES ORIGINAUX + BLADE RUNNER – DIRECTOR'S CUT REMASTERISE)

On va encore nous traiter d'anti-Lucas primaires, mais force est de constater que le bonhomme ne fait rien pour calmer le jeu ! Nouvelle pièce à ajouter au dossier **Star Wars**, l'édition en DVD des versions originales des épisodes IV, V et VI. Un événement attendu par tous les fans, qui bichonnaient leurs VHS et leurs LaserDiscs en attendant ce jour béni. Euh, pas vraiment béni en fait, puisque ces galettes ne sont clairement pas à la hauteur de nos attentes. Les copies ont été légèrement dépoussiérées par rapport aux LD, pas de compatibilité 16/9 (hallucinant !) ni de THX, et l'on est obligé de se retaper les versions bidouillées avec !!! Carton plein, quoi. Une récente déclaration de Lucas vient éclairer les motivations de ce dernier : *« Maintenant, on va voir si les fans voulaient vraiment ces versions originales, ou s'ils préfèrent les versions améliorées. »* Forcément, avec des éditions pareilles, les chiffres de vente risquent de donner raison au gros barbu. En attendant les versions 3D et les éditions HD-DVD et Blu-Ray… Dans un registre un peu similaire, un autre monument de la SF pelliculée fait son come-back : le mythique **Blade Runner**. L'édition collector du film de Scott est l'une des dernières arlésiennes du monde du DVD. Les choses se précisent enfin, mais là encore, on tente de soutirer quelques brouzoufs supplémentaires au fanboy compulsif. En attendant la sortie dans les salles en 2007 du definitive cut de Scott et le coffret collector regroupant toutes les versions existantes du film (pas moins de 4 !), voici que sort en édition simple, sans aucun bonus, le director's cut dans une copie remasterisée. Certes, le boulot est colossal, et on n'a jamais vu **Blade Runner** comme ça (même si la colorimétrie, pas mal retravaillée, risque de faire jaser). Mais cette sortie n'est au final qu'un amuse-gueule, un os à ronger pour les fans désireux de goûter au nirvana blade-runneresque avant le plat de résistance. Et bien sûr, on craque… Raaah, geek, sors de mon corps !

Laurent DUROCHE

ZONE 2. FPE ET WARNER. 2.35 (4/3 ET 16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO (SUR **STAR WARS**), DEMO ET BANDE-ANNONCE DU JEU **LEGO STAR WARS II** (SUR **STAR WARS**).

SOUVIENS-TOI... L'ETE DERNIER 3
DE SYLVAIN WHITE

Dans la catégorie néo-slasher, la série des **Souviens-toi… l'été dernier** (j'étais en vacances à La Bourboule, et alors ?) n'est pas vraiment la plus convaincante. Principaux atouts : les boobs de Jennifer Love Hewitt et la silhouette du tueur, le pêcheur au crochet. Et c'est tout. Du coup, ce 3e épisode était attendu avec circonspection. Pourtant, le jeune Sylvain White parvient à livrer un slasher non dénué d'intérêt : mise en scène plus soignée et réfléchie que d'ordinaire (même si White en fait trop lors de certaines séquences), orientation inattendue et bienvenue vers le fantastique pur… Bien sûr, les personnages sont inexistants et le gore assez timide, mais les efforts consentis pour apporter un peu de fraîcheur à une tambouille périmée depuis longtemps justifient qu'on y jette un œil indulgent. D'autant que le DVD, pourvu d'un commentaire audio lucide du réalisateur et d'un making-of sympatoche, vaut lui aussi le détour.

Laurent DUROCHE

ZONE 2 INEDIT. GCTHV. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO, MAKING-OF.

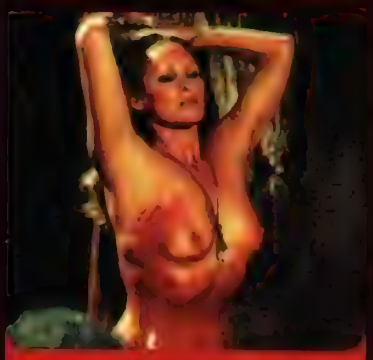
NOUVELLE CUISINE
DE FRUIT CHAN

Pas besoin d'épiloguer sur les deux montages de **Nouvelle cuisine**, puisque ce double DVD contient la version long-métrage ET le sketch de **3... extrêmes**. Pour le reste, les suppléments s'intéressent surtout aux comédiennes - bonne idée, puisque cette sombre histoire de cannibalisme s'appuie avant tout sur leur aura. Véritable icône locale, Miriam Yeung a apparemment pris de grands risques en acceptant un rôle très proche de sa propre personne : une ancienne idole teenage à la recherche d'un second souffle. Quant à Bai Ling, née en Chine populaire avant de faire carrière à Hollywood, elle travaillait pour la première fois à Hong Kong en incarnant l'énigmatique Tante Mei, mélange de culture traditionnelle et de modernité agressive et sexy. Par ailleurs, la belle se pose en concurrente sérieuse de Van Damme, en matière d'interview « autre ». *« Grâce aux ténèbres, on peut voir les étoiles briller dans la nuit »* : comme avec JC, ceux qui ont compris expliquent aux autres...

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. WILD SIDE. 1.85 (16/9). 5.1 ET DTS (VO ET VF). SUPP : MOYEN-METRAGE, ITW, MAKING-OF, GALERIE PHOTOS...

MAD DVD

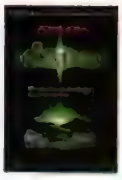


LA MONTAGNE DU DIEU CANNIBALE
DE SERGIO MARTINO

[illegible]

ZONE 2. [illegible]

KING OF TV
(LES TOMMYKNOCKERS + LA TEMPETE DU SIECLE)



La plupart des amateurs de Stephen King sont formels : il n'existe pas de « bonnes » adaptations cinématographiques des livres de leur romancier préféré. L'éternel problème du passage du papier au live... Depuis le début des années 90, le petit écran s'est avidement emparé de son œuvre, enchaînant mini-feuilletons (***Ça***, ***Le Fléau...***) et séries (***Dead Zone***). Et la télé a souvent réussi à retranscrire plus fidèlement les romans en question que le cinéma. Et ce pour une raison toute simple : la durée de ces direct-to-TV peut allègrement dépasser les 2 heures max du grand écran. Cela n'est pourtant pas toujours nécessaire, comme le prouve ***La Tempête du siècle***. Autant ***Ça*** capturait à merveille le roman et imposait un tel traitement, autant ***La Tempête...*** aurait pu prendre la forme d'un classique long-métrage. Sur une petite île située non loin des côtes du Maine, une tempête sans précédent force tous les habitants à s'enfermer chez eux. C'est le moment que choisit un sinistre meurtrier pour faire son apparition. L'homme se laisse appréhender par la police, mais semble posséder des pouvoirs surnaturels. Sur une intrigue raplapla (on comprend au bout de 2 secondes que le bonhomme en question est une sorte de démon - pour les débiles, le réalisateur lui fait montrer les crocs), ***La Tempête du siècle*** ne décolle véritablement qu'à la moitié du 2e épisode (sur 3). On passe sur certains aspects lourdingues typiquement ricains (la religion, il ne faut pas mentir, la morale, gnagnagna...) pour retenir un final à la fois dépaysant et décevant.

Pour sa part, ***Les Tommyknockers***, qui sort lui aussi en DVD, est tiré d'une œuvre à part dans la carrière de King, puisqu'il s'agit de son seul roman de SF. Un livre étrange et atypique, où l'on retrouve un peu l'ambiance de ***Désolation***, et dont l'adaptation se retrouve le cul entre deux chaises : pas vraiment flippante (ni prenante pourrait-on dire) et mollement SF (les ET sont assez cheap), sans oublier, une nouvelle fois, moralisatrice, l'auteur nous rappelant que l'alcool, c'est pas bien. N'empêche que les adeptes de la Kro préfèreront peut-être se faire une soirée bourrage de gueule plutôt que de se farcir ***Les Tommyknockers***. Na !

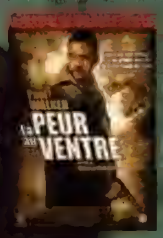
Julien SÉVÉON

ZONE 2. WARNER. 1.33 (4/3). 2.0 (VO ET VF).

LA PEUR AU VENTRE - EDITION COLLECTOR
DE WAYNE KRAMER

Sorti à la va-vite en salles, **La Peur au ventre** méritait mieux que son faible score au box-office. Imparfait certes, mais bourré de références élogieuses au cinéma coup de poing des 70's, le film de Wayne Kramer (déjà derrière le très référentiel **Lady Chance**) pèche malheureusement par un maniérisme visuel lorgnant sans vergogne du côté des délires de Tony Scott, et une avalanche de retournements scénaristiques pas toujours très finauds (la fin est à ce titre tout bonnement ridicule). Mais en dépit de ses faiblesses, **La Peur au ventre** jouit d'un rythme effréné rappelant par moments l'hystérie collective d'**En quatrième vitesse** de Robert Aldrich. Flirtant avec le fantastique et l'univers des contes de fées (le générique final est une petite merveille), le métrage de Kramer est, comble du luxe, extrêmement bien loti avec la sortie de ce double DVD. Copie impeccable, mixage sonore atomique et bonus certes un peu convenus, mais toujours intéressants. On apprend d'ailleurs dans ces derniers que Paul Walker avait le personnage de Creasy/Denzel Washington (**Man on Fire**) à l'esprit pour la composition de son rôle jusqu'au-boutiste. On y découvre également un Wayne Kramer particulièrement impliqué, story-boardant l'intégralité de son métrage et ne lésinant pas sur les machineries complexes pour les besoins de sa mise en scène (parfois too much, il faut bien l'avouer). Prototype même du petit film sympathique du samedi soir, **La Peur au ventre** mérite bien une petite place dans votre DVDthèque de fanboy hard-boileux.

Fausto FASULO



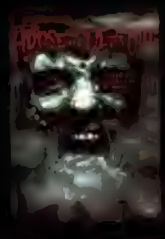
ZONE 2. METROPOLITAN. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPP : COM AUDIO, MAKING-OF, ITW, COMPARAISON FILM/STORY-BOARD.

DISTRICT !
D'ARON GAUDER

Couronné par le Grand Prix du Festival d'Annecy 2005, **District !** débarque en DVD après une sortie relativement timide en début d'année. Cette production hongroise cherche de nouveaux débouchés graphiques en mélangeant 2D, 3D, prises de vues réelles, dessins... Le tout au service d'une histoire foldingue se déroulant dans un quartier prolo de Budapest où une bande de gamins vit dans un environnement fait de petite criminalité et de corruption. Démarrant comme une nouvelle version de *Roméo et Juliette* entre Gitans et Hongrois, le film part rapidement en roue libre, les jeunes héros décidant de retourner à la préhistoire pour tuer un maximum de mammouths afin de trouver, de retour à notre époque, du pétrole dans leur quartier ! Rythmé par de très bons morceaux hip-hop (of course) et une approche pas très politiquement correcte (à noter une mise en boîte aussi réjouissante que hardcore du 11 septembre), **District !** ratisse large question public, puisqu'il plaira autant à l'amateur de rap qu'aux passionnés d'animation ou de films « autres », en passant par le cinéphile lambda. Seul supplément, une longue interview du réal qui, en plus, parle français (non pas que ce soit une grande qualité en soi, mais bon...). À découvrir, donc.

Julien SÉVÉON

ZONE 2. CTV. 1.85 (16/9). 5.1 (VO). SUPP : ITW, BANDES-ANNONCES.



HOUSE OF THE DEAD II
DE MICHAEL HURST

Que les fans du premier se rassurent (s'il y en a, à part Bustillo et moi-même) : Uwe Boll, affairé sur une demi-douzaine d'autres films, a beau avoir cédé sa place à Michael Hurst (**Room 6**), ce deuxième opus fonctionne lui aussi comme une série B des années 80 : dialogues exclusivement à base de vannes, généreux effets gore et poitrines siliconées dévoilées à la moindre occasion, dans un bel élan de gratuité. Produit par Mark A. Altman (nouvel éditeur des magazines américains *Cinefantastique* et *Femme Fatales* et déjà à l'origine de **All Souls Day**), **House of the Dead II** envoie les agents gouvernementaux Ed Quinn (***Les Experts***) et la Canadienne Emmanuelle Vaugier (**Ripper**, **Wishmaster 3**) à la recherche d'un zombie de première génération, afin de lui prélever un échantillon de sang qui leur permettra de trouver un remède à une épidémie. Très fun d'un bout à l'autre, **House of the Dead II** est accompagné de plusieurs bonus, notamment une tripotée de scènes coupées, en majorité avec des zombies, trop ratées pour être intégrées au montage. De quoi se poiler encore un peu plus.

Damien GRANGER

ZONE 2 INEDIT. GCTHV. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO, MAKING-OF, SCENES COUPEES.

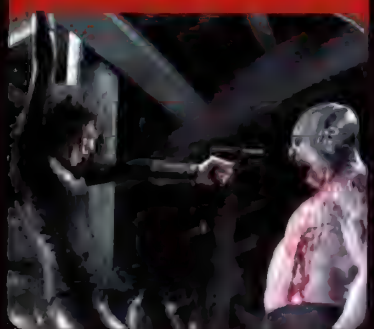
MAD DVD

UNDERWORLD 2 : EVOLUTION
DE LEN WISEMAN

Dans le genre séquelle « bigger & louder », **Underworld 2 : Evolution** remplit haut la main son contrat. Les bavardages parfois intempestifs du premier font place à des scènes d'action souvent spectaculaires qui s'enchaînent de manière quasi ininterrompue, les jolies créatures de Tatopoulos sont beaucoup plus présentes et filmées plein pot, et le quota gore et sexy se voit multiplié par deux. Sans oublier les nombreuses questions restées en suspens dans le premier, qui trouvent ici des réponses. Mais brèves, les réponses, car Len Wiseman n'a pas trop le temps. Avec **Underworld 2 : Evolution**, il cherche de toute évidence à marcher sur les traces du **Van Helsing** de Stephen Sommers ou encore du **Blade II** de Guillermo del Toro, comme il le sous-entend d'ailleurs dans son très bavard commentaire audio, des plus intéressants même si parfois un peu trop pédant. Niveau bonus, on retiendra plus volontiers le très long making-of, découpé en parties bien distinctes (effets spéciaux en général, créatures, cascades, décors, musique et son) et dont le côté très scolaire s'efface rapidement au profit d'une avalanche d'infos. Mais de toute façon, le film, qui vous en tout plein les mirettes, se suffit à lui-même.

Damien GRANGER

ZONE 2. M6 VIDEO. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO. MAKING-OF. CLIP.



THE WOODSMAN
DE NICOLE KASSELL

Dans le genre sujet délicat, difficile de faire plus casse-gueule que **The Woodsman**. À tel point qu'on peut se demander ce qui a bien pu motiver Kevin Bacon et Kyra Sedgwick (sa partenaire à l'écran et son épouse à la ville) pour s'y investir. Bacon tient le rôle d'un délinquant sexuel mis en liberté conditionnelle qui trouve un boulot dans une scierie et loue un appart... juste en face d'une école. Malgré le harcèlement dont il est victime, il entame une liaison avec une de ses collègues. Sauf que tous les jours, il ne peut s'empêcher de lorgner une gamine de douze ans qui prend le même bus que lui. Alors, seul dans sa piaule, il observe et il juge. Il juge le comportement de son beau-frère vis-à-vis de sa fille, et celui d'un homme qui rôde aux alentours de l'école. Ce qui ne l'empêche pas, un jour, d'aborder la petite collégienne... **The Woodsman** est un film étrange, qui ne cesse d'alterner scènes d'une extrême subtilité et séquences plombées par un lourd symbolisme et des effets de suspense malvenus, sans parler du fait qu'il cautionne la réinsertion d'un pédophile uniquement parce que ce dernier dénonce sa propre déviance chez autrui. Il faut cependant saluer le traitement, d'une très (trop ?) grande pudeur, et le jeu de Bacon qui, en l'espace d'un regard, passe de l'état de loque humaine à celui de prédateur.

Cédric DELELÉE

ZONE 2. ONEPLUSONE. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF).

WOLFEN
DE MICHAEL WADLEIGH

Disponible depuis déjà quelques années en Zone 1 (dans une copie quasi identique et sans véritables suppléments), le classique à réhabiliter d'urgence de Michael Wadleigh profite des fameuses « opérations Halloween » pour débarquer dans les linéaires français. Film atypique et rare, brillant dans son fond comme dans sa forme, **Wolfen** est certainement la plus belle parabole qui soit sur le génocide indien. Empreint d'une véritable poésie humaniste, il ne cède jamais aux facilités du genre et explore des terrains plutôt éloignés des sempiternelles histoires de lycanthropes. D'ailleurs, point de bestioles mi-homme mi-loup chez Wadleigh, la menace est 100 % animale et résonne comme un cri de détresse perçant la nuit new-yorkaise bruyante et urbaine. Rodé à l'exercice du steadicam, le réalisateur élabore une mise en scène extrêmement ambitieuse où il développe plusieurs expérimentations visuelles qui feront date dans le cinéma fantastique (John McTiernan a dû voir le film plusieurs fois avant de tourner son **Predator**). Mais **Wolfen** est surtout l'un des tous derniers témoignages hippies du cinéma américain, témoignage naît pour certains, toujours d'actualité pour d'autres. Choisissez votre camp.

Fausto FASULO

ZONE 2. WARNER. 2.35 (16/9). 2.0 (VO ET VF).

LE SPECIALISTE DE SERGIO CORBUCCI

MK2 + western spaghetti, une association atypique ? On pourrait le penser au vu du catalogue pas spécialement axé bis italien de l'éditeur « culturel » par excellence. Mais ce qui fait drôlement plaisir, c'est de voir le film – plutôt méconnu et sous-estimé – traité avec autant de respect et de sérieux. Le copie est splendide, on a le droit à quelques bonus, et le disque est vendu à un prix carrément sympa ! Le film en lui-même, réalisé entre **Le Grand silence** et **Companeros** (soit deux massards indéboulonnables du genre), fait figure de récréation ludique dans la carrière de Corbucci, qui n'abandonne pas pour autant ses grands thèmes de prédilection (le soulèvement populaire, l'affranchissement de la loi, l'association de personnages antithétiques). Et non, Johnny Hallyday n'est pas un « miscast », bien au contraire, il est carrément excellent en vengeur armé taciturne et dur à cuire. En face de lui, l'éternel Ugo Piazza de **Milan calibre 9** (l'incontournable Gastone Moschin) et le donneur de coups de boule fou Mario Adorf (spécialisé dans l'exercice, vu qu'il défonçait avec sa tête un pare-brise dans **La Mala ordina** !) jouent respectivement les rôles d'un shérif tatillon et d'un Mexicain révolutionnaire manchot. Tout ce joli monde se voit réuni lors d'un affrontement final nihiliste et violent où Corbucci joue les chefs d'orchestre rigoureux dans l'exercice du massacre. Uniquement disponible, jusqu'à aujourd'hui, en Zone 2 japonais, **Le Spécialiste** est un « petit » indispensable pour tous les fans du plus grand des Sergio.

Fausto FASULO

ZONE 2. MK2. 2.35 (16/9). 1.0 (VF UNIQUEMENT). SUPP : PREFACES. ENTRETIENS. BANDE-ANNONCE.

SHUTTER

DE BANJONG PISANTHANAKUN ET PARKPOOM WONGPOOM

Shutter est l'un des rares films d'horreur thaïs à avoir fait l'unanimité en Occident. Après un « hit and run », un jeune couple se retrouve hanté par des cauchemars. Lui, jeune photographe, voit des spectres apparaître sur ses clichés. Bientôt, leur entourage est attaqué, et le couple n'a plus qu'un choix pour survivre : découvrir la véritable origine du fantôme. Évitant de se complaire dans un schéma trop évident, **Shutter** donne une image pour le moins détonante de son « héros » tout en fustigeant (gentiment) l'industrie des superstitions en Thaïlande. Rondement mené, comptant de bons passages de flippe, **Shutter** réussit son pari, même si le métrage n'est pas non plus d'une originalité débordante. Le final, notamment, est quelque peu décevant, car il reprend une idée déjà utilisée ailleurs (mais chut, ne gâchons pas la surprise pour certains !). Le nouvel éditeur Regulart soigne en tout cas son bébé et nous offre des suppléments dignes de ce nom : scènes coupées, interviews, comparaison film/story-board... Une bien belle entrée en matière.

Julien SÉVÉON

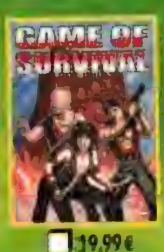
ZONE 2 INEDIT. REGULART. 1.85 (16/9). 5.1 ET 2.0 (VO ET VF). SUPP : SCENES COUPEES, COMPARAISON STORY-BOARD/FILM, ITW, MAKING-OF.

▼ DVD ZONE 2 ▼

☐ 24,99€

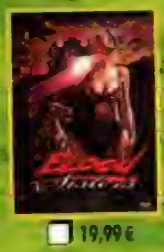
☐ 24,99€

☐ 24,99€


☐ 19,99€

☐ 24,99€

☐ 19,99€


☐ 19,99€

☐ 14,99€

☐ 19,99€

▼ DVD ZONE 2 ▼

☐ 24,99€

☐ 14,99€

☐ 14,99€

☐ 14,99€

☐ 24,99€

☐ 24,99€

☐ 9,99€

☐ 24,99€

☐ 9,99€

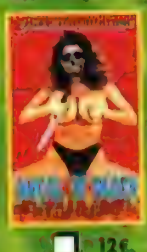
☐ 14,99€

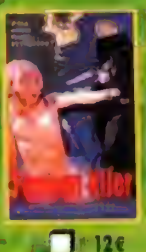
▼ DVD ZONE 2 ▼

☐ 9,99€

☐ 9,99€

▼ VHS ▼


☐ 12€


☐ 12€

☐ 10€

☐ 12€

☐ 10€

☐ 10€

☐ 12€

☐ 10€

Bon de commande à retourner à : **UNCUT MOVIES** - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS - Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - E-mail UNCUTMOVIES@aol.com

Participation aux frais de port (Colissimo Expert)* : 6 €

Je désire recevoir les articles cochés ci-dessus et ci-joint mon règlement de _____ €

par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

Tél. : _____ E-mail : _____

www.uncutmovies.fr

Règlement par carte bancaire possible sur notre site internet.

OFFRES EXCEPTIONNELLES :

- Le lot de **5 VHS** (titres au choix) : **40 €** !
- Le lot de **7 VHS** (titres au choix) : **50 €** !
- À partir de **100 € d'achat** sur cette page, nous vous offrons une **remise immédiate de 10 €** à déduire de votre montant d'achat !

Déconseillé (1) Aux mineurs de 16 ans. - (2) Aux mineurs de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites. - (3) Strictement interdit aux moins de 18 ans. Contient des scènes à caractère pornographique. En commandant ces articles je certifie implicitement être majeur

Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ. Pour l'étranger, mandat international ou CB uniquement. * Pour l'étranger et les DOM-TOM, frais de port 10 € quel que soit le nombre d'articles commandés.

MURDER A LA MOD

(MK2 IMPORT) DE BRIAN DE PALMA

Deuxième film de l'auteur de **Blow Out**, ce **Murder à la Mod**, resté inédit chez nous, demeurait invisible depuis sa sortie à la fin des années 60. Pur exercice de style montrant un même meurtre sous trois points de vue différents, ce petit OFNI révèle un De Palma qui se cherchait encore tout en faisant déjà preuve des qualités d'un futur grand. Après une première demi-heure très bavarde et filmée comme du Godard (jump cuts, caméra à l'épaule…), De Palma se lâche et nous balance un meurtre aussi brutal que surprenant. Certes, en passant du giallo au thriller hitchcockien et même au cinéma muet, l'ami Brian tâtonne encore, mais fait preuve d'un vrai désir de mise en scène et accouche d'un film imparfait mais passionnant. La scène où la meilleure amie de l'héroïne suit le tueur dans un cimetière est, à ce titre, un grand moment de mise en scène qui préfigure les chassés-croisés lyriques de **Body Double**. Le DVD est basique (bonus sans intérêt, aucun sous-titres et un deuxième film pas terrible, **The Moving Finger**, offert en prime) mais se rattrape par l'incroyable qualité de son master. D'un piqué hallucinant pour une œuvre aussi rare et ancienne, le transfert est tout bonnement stupéfiant et rend justice aux expérimentations de son réalisateur. Du beau travail.

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 1 INEDIT. SOMETHING WEIRD. 1.33 (4/3). 1.0 (VO). SUPP : DOCU, FILM.

MAD IMPORTS

SEVEN SAMURAI (MK2 IMPORT) D'AKIRA KUROSAWA

A ce jour, la plus belle édition de ce classique absolu était due à Criterion DVD bien entendu épuisé et ne pouvant se dégoter qu'en échange d'une somme astronomique. Que les retardataires se réjouissent : Criterion réédite le film sous la forme d'un triple DVD luxueux qu'on peut d'ores et déjà considérer comme définitif. D'abord parce que le métrage, proposé sur deux galettes, bénéficie d'une copie remarquable vu son âge. Ensuite, parce que les bonus sont à la hauteur de la chose, même si l'entretien de près de deux heures entre Kurosawa et Oshima, aussi intéressant soit-il, aurait eu besoin d'être monté de façon plus rigoureuse. Mais au vu des infos qu'il contient, secondées par un long making-of riche en images de plateau, on ne va pas se plaindre. L'ajout le plus essentiel de ce coffret reste pourtant un documentaire passionnant consacré à l'historique des films de samouraïs, l'accent étant mis sur les œuvres antérieures à celle de Kurosawa et sur leur influence, prouvant images à l'appui que **Les Sept samouraïs** s'impose vraiment comme une somme de cette glorieuse tradition.

Cédric DELELÉE

ZONE 1 CRITERION. 1.33 (4/3). 1.0 ET 2.0 (VOSTA). SUPP : COM AUDIO, DOCUS, ITW, TRAILERS, GALERIE PHOTOS ET AFFICHES, LIVRET.

BROKEN TRAIL (MK2 IMPORT)

DE WALTER HILL

Pas con, Walter Hill. Il lui a suffi de recycler les récentes belles tentatives de ressusciter le western pour en réaliser un qui se hisse à leur niveau. Téléfilm de trois heures, **Broken Trail** mélange donc **Impitoyable**, **Deadwood** et **Open Range**, cette dernière référence étant validée par la présence en tant que producteur et tête d'affiche de Robert Duvall, dont le rôle est ici strictement le même que dans la merveille de Kevin Costner. Le script est basique (deux cowboys sont amenés à convoyer non seulement leurs chevaux mais aussi de jeunes chinoises destinées au tapin), les personnages taillés d'un bloc (les héros sont héroïques, les bad guys des fils de pute). Ce qui pourrait sembler a priori manichéen résonne pourtant rapidement comme une volonté de classicisme portant ses fruits, puisqu'elle s'accompagne d'un traitement réaliste qui privilégie le quotidien de ces hommes simples mais courageux. Il y a donc beaucoup de chevauchées, de bivouacs par des nuits étoilées, ce qui, au début, est certes fort beau (les grands espaces sont mis en valeur) mais aussi un peu bavard. La deuxième partie justifie pourtant cette longue exposition, Walter Hill retrouvant le lyrisme du **Gang des frères James**, avec des scènes d'une profonde tendresse et des gunfights fracassants. Le final, paisible et mélancolique, met les larmes aux yeux, et achève de faire de ce western une parfaite réussite qui eut amplement mérité une sortie en salles.

Cédric DELELÉE

ZONE 1 INEDIT. SONY. 1.78 (16/9). 5.1 (VO). SUPP : FEATURETTE.

BRAZIL

(MK2 IMPORT) DE TERRY GILLIAM

Depuis quelques mois, Criterion a pris la très bonne initiative de ressortir certains de ses illustres titres dans des copies restaurées. Après **M le maudit**, **Brazil** se retrouve donc à l'honneur, bénéficiant

ADAPTATIONS ROYALES (MK2 IMPORT)

(DEAD ZONE + PET SEMATARY)

Paramount continue de rééditer son catalogue avec ces deux adaptations réussies que sont **Dead Zone** et **Simetierre**. Après le bide de **Vidéodrome**, Cronenberg avait déçu une partie de ses admirateurs en se tournant vers un film plus grand public (encore que...) et moins extrême (du moins en apparence), chose que certains ne lui auront jamais pardonné. Pourtant, plus de vingt ans après sa sortie, il ne fait aucun doute que **Dead Zone** est l'un des meilleurs films de son auteur, porté par d'efficaces idées de mise en scène (les visions du héros) et dominé par l'interprétation toute en nuances de Christopher Walken, dans le rôle difficile d'un freak of nature. Baignant dans une ambiance enneigée du plus bel effet, le film de Cronenberg prend ses distances avec le roman original mais réussit pourtant à en garder l'essence, pour le plus grand plaisir de King, qui ne tarit pas d'éloges sur le résultat. Quand on connaît l'intransigeance du bonhomme, on se dit que ce n'est pas un mince exploit !

Simetierre, lui, n'est pas en reste et mérite surtout d'être applaudi pour son jusqu'au-boutisme (on y tue un enfant) et son respect du matériau d'origine. Parfait exemple de l'univers de King (une famille middle class confrontée à la mort), **Simetierre** avait réussi l'impensable à l'époque de sa sortie : être un succès (80 millions de dollars de recettes aux USA !) sans se soucier du politiquement correct. Le film poussait même le vice jusqu'à refuser le sacro-saint happy end au profit d'un climax morbide resté dans les mémoires. Meilleur métrage d'une Mary Lambert qui tombera vite dans l'oubli (après avoir signé l'horrible **Simetierre 2** et le très naze **Sex & manipulations**), **Simetierre** reste aujourd'hui encore un vrai film d'horreur putride et malsain à posséder dans sa DVDthèque.

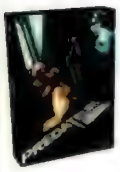
Sans être démentielles, ces éditions collectors sont d'honnête facture, mais on aurait quand même aimé que l'éditeur se fende de nouveaux masters pour l'occasion. La qualité technique des deux titres n'est pas irréprochable et **Simetierre** aurait dû bénéficier d'un petit lifting salvateur : on ne compte plus les taches et rayures de pellicule qui parsèment le film. Les suppléments sont concis mais informatifs (Bouzereau style) et contiennent quelques infos intéressantes (Mary Lambert et David Cronenberg répondent présent et livrent quelques commentaires pertinents), même si les images de tournage et autres scènes coupées manquent à l'appel et empêchent ces deux rééditions de porter le label « ultimate ». On se doute que Paramount n'a pas sorti le grand jeu et garde encore dans ses placards quelques friandises dont on devra se passer pour l'instant. Vu le prix très modeste de l'ensemble (dans les 15 euros le disque), on ne va pas chercher la petite bête, et on passe gentiment à la caisse de son magasin d'import le plus proche (un coffret contenant les deux films précités, ainsi que le très moyen **La Créature du cimetière** et le nullissime **Peur bleue** dans leurs éditions simples, est aussi disponible).

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 1. PARAMOUNT. 1.85 (16/9). 5.1 (VO SUR **DEAD ZONE**), 2.0 (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO (SUR **SIMETIERRE**), FEATURETTES.

d'un nouveau transfert du plus bel effet (enfin compatible 16/9 !) et d'une piste sonore remasterisée qui surclassent en tous points celles de la version précédente. En revanche, peu de changements au niveau du contenu des trois DVD, puisque seul un essai vient compléter les bonus existants. On ne voit pas de toute manière ce qui aurait pu être ajouté, cette édition offrant largement de quoi contenter les fans. L'ensemble de la production du film est en effet couvert avec notamment le scénario original, une interview du compositeur Michael Kamen et toutes les affiches de propagande entraperçues dans la métropole tentaculaire où réside Sam Lowry. Mais c'est surtout le documentaire **The Battle of Brazil** qui retiendra notre attention, ce dernier retraçant le combat qui opposa Gilliam à Sid Sheinberg, boss d'Universal à l'époque, pour obtenir le director's cut du film aux États-Unis. Un mano à mano contre la bureaucratie que le réalisateur [illegible]

ZONE 1. CRITERION. 1.85 (16/9). 2.0 (VO). SUPP COM AUDIO, DOCUS, MAKING-OF, FEATURETTES, STORY-BOARDS, SCENARIO ORIGINAL, BANDES-ANNONCES, SPOTS TV, ESSAIS.



LES PRÉDATEURS (THE HUNGER)
SAISON 2
DE TONY ET RIDLEY SCOTT

Après Terence Stamp, c'est David Bowie qui joue les Rod Serling du pauvre en présentant ces navrantes histoires de moins en moins fantastiques… Quand on se souvient que Bowie était la vedette du film dont la série emprunte le titre, ce n'est que justice, même s'il n'y a aucun rapport entre les deux. Rappelons en effet que cette série produite pour le câble aux USA propose des histoires à chaque fois différentes. Pour cette dernière saison, c'est toujours un mélange de sexe soft et de scénarios bas de gamme, à la limite de la médiocrité absolue. Le summum est atteint avec l'épisode ***Les Monstres***, qui relate les aventures d'un médecin tentant de démasquer le démon responsable de la zombification de toutes les femmes de sa ville ! Plus intéressant, ***La Sentinelle*** raconte l'histoire d'un homme (interprété par Brad Dourif) ayant la capacité de révéler les secrets les mieux enfouis et les plus repoussants de ceux qui le regardent, comme dans un miroir. Mais ce genre de subtilité est ici très rare… Bowie quitte son rôle d'animateur pour jouer dans un épisode, ***Sanctuaire***, le premier de la saison, mis en scène par Tony Scott. Russell Mulcahy réalise également plusieurs histoires. Le DVD nous promet un making-of, mais il ne nous a pas été possible de le visionner.

Alain CARRAZÉ & Nicolas BINVEL

ZONE 2. OPENING. 1.33 (4/3). 2.0 (VF). SUPP : MAKING-OF.

MAD SERIES

LOST, LES DISPARUS
SAISON 2 - COFFRET 2
DE J.J. ABRAMS ET DAMON LINDELOF

La série sort graduellement de sa torpeur au fil des épisodes, mais on peut compter les moments forts sur les doigts de la main : l'apparition d'Henry Gale, l'ami imaginaire de Hurley, et son énigmatique « *You guys got any milk ?* », la carte des trappes qui apparaît à Locke, et enfin le plus gros choc de la saison : Michael, de retour de chez les « Autres », lingue Ana-Lucia et Libby ! Bye bye donc aux nouveaux personnages qui n'auront, en fin de compte servi à rien. On trôle par moments la profondeur de la saison 1, quand Locke perd confiance en l'île. Bien sûr, l'épisode final est bourré de révélations (la cause du crash de l'avion…), de nouvelles interrogations (une statue d'un pied à 4 orteils ??) et se termine par la toute première séquence contemporaine se déroulant en dehors de l'île (ce qui fait, du coup, tomber quelques théories du genre « ils sont sur une autre planète »). Est-ce suffisant pour acquérir ce coffret de 12 épisodes ? Il y a aussi les bonus, réunis dans un film de la Hanso Corporation, avec principalement un reportage suivant toute la production d'un épisode, de son écriture au mixage son. Certes, mais l'épisode concerné, ***Fire + Water*** figurait dans l'autre coffret ! D'accord, je suis à bout d'arguments…

Alain CARRAZÉ

ZONE 2. BVHE. 1.78 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : DOCUS, SCÈNES COUPÉES, BANDES-ANNONCES.

SKYLAND - SAISON 1
D'EMMANUEL GORINSTEIN

L'univers de la série animée ***Skyland*** est on ne peut plus traditionnel : un monde post-apocalyptique qui oscille entre **Mad Max** et **Waterworld**, avec des blocs flottants, derniers vestiges d'une Terre disloquée, et deux enfants X-meniens poursuivis par une méchante organisation fascisante, la Sphère. C'est tout d'abord par son message écolo que la série se singularise : l'eau est une denrée rare, l'amour et le soleil donnent des pouvoirs aux Seijin… Dans son approche anticonformiste, aussi : les « gentils » sont les Pirates, rebelles qui se battent contre l'influence de la Sphère (***Farscape***, anyone ?). Avant tout, les 13 premiers épisodes de cette demi-saison (les 13 derniers vont être diffusés sur France 2) brillent par leurs personnages aux attitudes réalistes et par leur univers graphique, extrêmement soigné et poétique. Tournée en 3D et utilisant la motion capture, la série est aérienne, contrastée, dans la lignée du **Château dans le ciel**. Miyazaki est d'ailleurs une influence clairement affichée par le créateur/concepteur/réalisateur, Emmanuel Gorinstein, au même titre que **Star Wars** ou **La Croisière des oubliés** d'Enki Bilal. Tout cela est très beau, pas infantile pour deux sous, mais le tout manque d'un brin de folie pour être totalement addictif. Peut-être que les prochains épisodes, ou même la version film qu'écrit actuellement Gorinstein, seront un peu moins sages. Les bonus du somptueux coffret montrent le processus de création de la série et des commentaires audio accompagnent les deux premiers épisodes.

Alain CARRAZÉ

ZONE 2. MK2. 1.77 (16/9). 5.1 ET 2.0 (VF). SUPP : MAKING-OF, COM AUDIO, GALERIE D'IMAGES.

LES EXPERTS:

CRIME SCENE INVESTIGATION

1 SÉRIE PHÉNOMÈNE, 3 ÉQUIPES GAGNANTES

DÉJÀ DISPONIBLES

MIAMI

LAS VEGAS

MANHATTAN

TF1 VIDEO · 13ème RUE · EUROPE 2 · CBS PRODUCTIONS

© 2006 TF1 Vidéo – Le logo Alliance Atlantis est la propriété de Alliance Atlantis Communications Inc. Tous droits réservés – Toute reproduction interdite.

MAD DVD COLLECTION B MOVIES

AU SERVICE DE SATAN

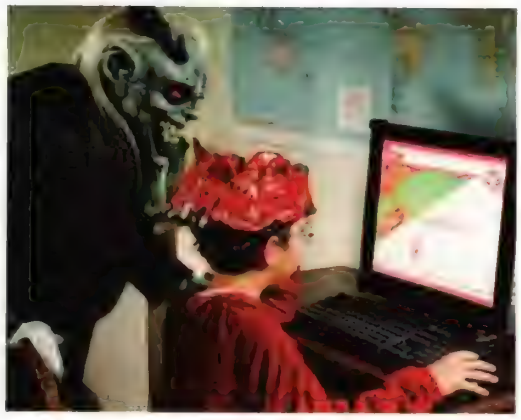
DE JEFF LIEBERMAN

LE DERNIER FILM EN DATE D'UN REVENANT, LE RÉALISATEUR DE LA NUIT DES VERS GÉANTS, **QUI, AU TERME D'UN SILENCE D'UNE QUINZAINE D'ANNÉES, REVIENT PERVERTIR LA JEUNESSE AMÉRICAINE.**

Des années qu'il n'avait pas fait parler de lui. Depuis sa participation au scénario de **L'Histoire sans fin 3** et la réalisation d'un documentaire consacré au champion de boxe Sonny Liston, Jeff Lieberman n'était pas parvenu à monter un projet. Un comble pour un artisan que **La Nuit des vers géants**, **Le Rayon bleu** et **Survivance** ont pourtant élevé au rang de « Master of horror ». Et voilà qu'au détour de la soixantaine, Jeff Lieberman sort de l'oubli avec un petit film horrifique bien pervers comme on n'en fait plus depuis belle lurette, surtout aux États-Unis : **Au service de Satan**, série B d'excellent millésime.

Auteur complet du film - il en est le scénariste, le réalisateur et l'un des producteurs, Lieberman s'attaque à l'institution d'Halloween, à la tradition du « trick or treat » et aux meutes de gamins portant costumes de diablotin et masques cornus. Un jeu innocent, une tournée des popotes dans le seul but de se bourrer de friandises ? Dans la réalité certainement, mais pas dans l'axe de la caméra du réalisateur, qui jette au milieu des gosses un serial killer lui aussi déguisé. Qui est-il ? Le scénario ne le dit pas précisément. Probablement un Michael Myers ou un Jason Voorhees plus malin que ses pairs. En pleine campagne d'extermination dans une banlieue cossue, le tueur croise le chemin d'un gamin, Douglas Whooly, qui, sous l'influence d'un jeu vidéo, lui propose ses services comme assistant. Et le serial killer de profiter de l'aubaine pour multiplier les meurtres et s'introduire dans le foyer de son complice involontaire dont la grande sœur, une blonde sévèrement bustée, lui tend les bras, convaincue d'avoir affaire à son petit ami...

« *Au service de Satan est un pur film de Jeff Lieberman* » explique Jeff Lieberman lui-même. « *C'est à dire qu'il associe l'horreur et la peur à l'humour noir. Rien de surnaturel dans le scénario ; l'histoire ne s'écarte jamais d'une réalité bien tangible.* » Une nécessité pour donner tout son sens au récit. « *D'une certaine manière, le jeu vidéo qui obsède tant le jeune héros déborde sur la réalité* » poursuit l'intéressé. « *Toutefois, s'il prend vie, ce n'est pas dans le registre du fantastique, mais pour montrer la totale inaptitude de Douglas à distinguer le vrai du faux, le réel du virtuel.* » Y compris lorsque son ami serial killer déroule les intestins d'une victime, spectacle grand-guignolesque devant lequel le gosse trépigne de bonheur. « *Je pousse évidemment les choses assez loin dans la confusion, mais, après tout, chaque nouvelle génération de jeu vidéo n'est-elle pas plus réaliste que la précédente ? N'altère-t-elle pas un peu plus la frontière entre ce qui est réel et ce qui ne l'est pas ?* » Vaste débat. Celui, justement, que Michael Haneke met au centre de son controversé **Funny Games**, dans un registre nettement plus radical, toutefois. Jeff Lieberman, lui, opte pour un traitement adouci par le second degré, mais néanmoins efficace dans sa volonté de poser les questions qui dérangent, surtout lorsqu'elles concernent un petit garçon de onze ans, symbole de l'innocence profanée. Pas la moindre larmichette cependant dans le regard que Lieberman porte sur son gosse et sa participation involontaire à des assassinats dont la vision le réjouit au plus haut point. Au contraire même, dans des élans de cruauté et de misanthropie, le cinéaste tire à boulets rouges sur tout ce qui bouge. Les flics, les ménagères, les vendeurs de supérette... et même un chat que le serial killer écrabouille contre un mur avant de prendre la pose, à la demande d'une maman, devant des cadavres impeccablement disposés. Très drôle, très méchant aussi, à l'image d'une série B renouant avec les vertus subversives du genre, jamais prompte à céder au politiquement correct ou à suivre la voie consensuelle des grosses productions hollywoodiennes. Vraiment, dans **Au service de Satan**, le mal a du bon.



Marc TOULLEC

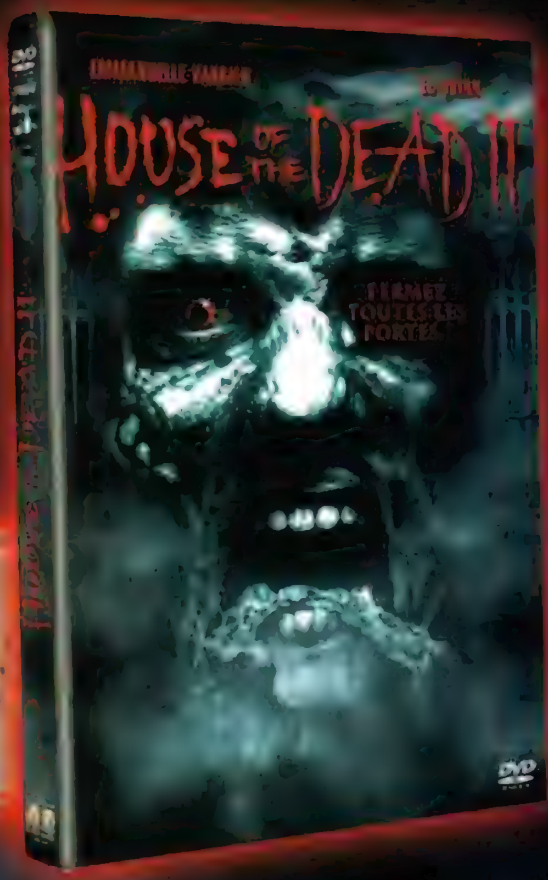
ZONE 2 INEDIT. SATAN'S LITTLE HELPER. USA. 2003. REAL.: JEFF LIEBERMAN. INT.: STEPHEN GRAHAM, KATHERYN WINNICK, AMANDA PLUMMER, ALEXANDER BRICKEL... 1.77 (16/9). 5.1 (VO ET VF).

L'ADAPTATION SANGLANTE DU CÉLÈBRE JEU VIDÉO

HOUSE OF THE DEAD II

La chasse aux zombies est ouverte !

Une traque implacable dans la lignée de Resident Evil et Doom

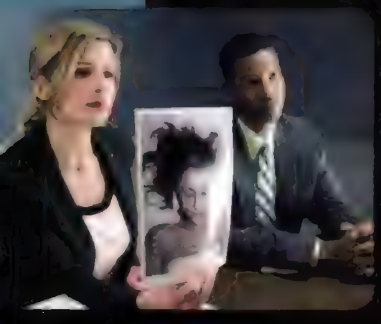


Le 24 octobre en DVD et UMD™ Vidéo

COLUMBIA TRISTAR HOME VIDEO

Jeux Vidéo

MAD MOVIES



Affaires inclassables

DANS *THE CLOSER : L.A. ENQUÊTES PRIORITAIRES*, LA BRIGADE DES ENQUÊTES PRIORITAIRES DE LOS ANGELES (D'OÙ LE TITRE FRANÇAIS) EST SIMULTANÉMENT CONFIÉE ET CONFRONTÉE À UNE ENQUÊTRICE TRÈS PARTICULIÈRE...

Brenda Johnson a l'accent et la politesse exquise du Sud profond (certains de ses hommes la surnomment « Miss Atlanta »). Quadragénaire célibataire et maniaque, elle lutte sans arrêt contre sa gourmandise (ses tiroirs sont bourrés de confiseries qu'elle ne consomme que dans ses moments de faiblesse) et est catastrophée quand elle n'a pas raconté sa semaine à sa mère. Mais derrière ces petites manies évoquant un Columbo féminin, Brenda est une enquêtrice hors pair, dont le sens de l'observation n'a d'égal - quand elle s'applique à d'autres qu'elle - que l'intelligence pratique. On la surnomme « The Closer » (celle qui « clôt » les dossiers) car elle sait mieux que quiconque obtenir des aveux à l'issue d'un interrogatoire.

The Closer : L.A. enquêtes prioritaires n'est pas une simple suite d'affaires criminelles tordues résolues par une enquêtrice aussi fascinante qu'irritante. Elle aligne (au moins) trois atouts qui, ensemble et séparément, expliquent son succès auprès du grand public et des amateurs de polar les plus exigeants. 1/ C'est un « ensemble show » (une douzaine de personnages réguliers) dont le moteur comique est un jeu permanent entre une souris (Kyra Sedgwick, géniale dans son rôle de vieille fille qui n'a pas encore perdu tout espoir de plaire), et une dizaine de chats : le patron (son ancien amant), le chef de la criminelle (qui la hait), les hommes de la brigade (pas franchement convaincus par le personnage) et l'agent du FBI Fritz (qui courtise notre belle du Sud avec un incroyable self-control). 2/ La série croise à merveille le whodunit le plus classique et des thèmes contemporains (du vol de personnalité à l'assassinat terroriste en passant par le sniper assassin issu des forces armées), en ménageant habilement des retournements de situation inédits. 3/ C'est une série noire, très très noire, où les intermèdes sarcastiques sur les démêlés de Brenda avec la vie matérielle - de la conduite automobile à Los Angeles aux visites maternelles impromptues - ne font jamais oublier l'incroyable cruauté du monde. La narration repose sur les épaules et le jeu des acteurs et ménage son lot de moments de bravoure et de scènes rituelles : la découverte du crime en ville, l'exposé des indices et la répartition des tâches dans la grande salle commune, l'interrogatoire final dans un cube de trois mètres de côté sous le regard de l'équipe installée dans une salle vidéo... Le tout sur une sublime musique de James S. Levine.

À raison de 12 épisodes par an, James Duff, le créateur, a le temps de soigner l'écriture, et il le prend. Tels les recueils de nouvelles de Chandler ou Hammett, ***The Closer : L.A. enquêtes prioritaires*** est une balade nonchalante et nostalgique aux côtés de personnages familiers. Mais ce sont les crimes, et non les sites touristiques, qui jalonnent cette exploration de l'Amérique.

Martin **WINCKLER**

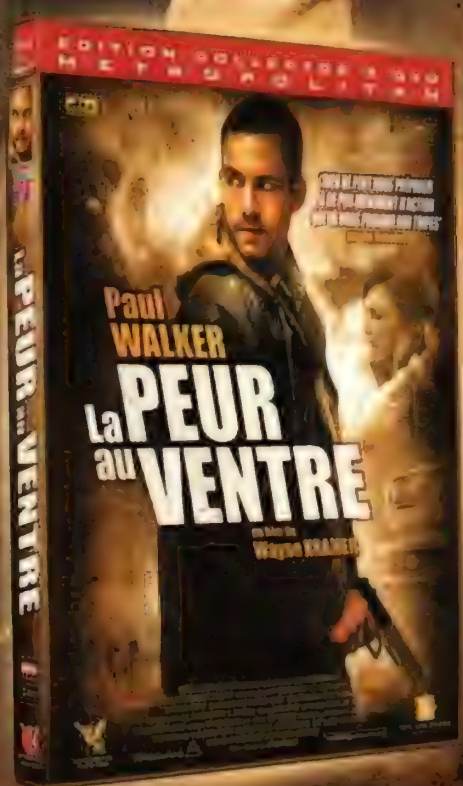
"RIEN NE PEUT VOUS PRÉPARER A CE PUR MONUMENT D'ACTION QUI VA VOUS PRENDRE AUX TRIPES"

QUENTIN TARANTINO

Paul WALKER

La PEUR au VENTRE

un film de Wayne KRAMER



EN VF

UNE ÉDITION COLLECTOR 2 DVD
AVEC EXTRAITS DE TOURNAGE,
INTERVIEW EXCLUSIVE DU RÉALISATEUR,
COMPARAISON FILM / STORY-BOARD,
MATÉRIEL PROMOTIONNEL, FILMOGRAPHIES, BANDES-ANNONCES...

LE 3 OCTOBRE EN DVD

mcm

01men.

La machine à rêver

ATTENTION, ÉVÉNEMENT : ROBOT CARNIVAL, L'UN DES PLUS BEAUX FILMS OMNIBUS DE L'HISTOIRE DE LA JAPANIMATION, DÉBOULE EN ZONE 2.

Anthologie initiée et chaperonnée par Kazufumi Nomura, fondateur d'A.P.P.P. Company, **Robot Carnival** fait partie de ces films « invisibles » et auréolés d'une aura de chef-d'œuvre. Une rumeur entretenue par les quelques privilégiés ayant visionné cet objet de fantasmes dans son intégralité, l'une de ses rares diffusions sur le sol français ayant été charcutée pour servir d'interludes lors d'une vieille soirée Thema d'Arte. L'annonce de la sortie de ce titre légendaire au sein de la frange animée d'Asian Star (qui acquiert là ses titres de noblesse après un début de collection en demi-teinte), ne pouvait donc qu'enthousiasmer et surtout attiser l'attente des fans.

Une attente totalement comblée avec l'ouverture aussi brève que fulgurante, co-réalisée par Katsuhiro Otomo et Nomura. Se laissant de nouveau submerger par ses penchants nihilistes, Otomo y dépeint l'arrivée dans une bourgade perdue au milieu du désert d'un véhicule titanesque, sorte d'énorme boîte à musique d'où surgissent des hordes d'androïdes destructeurs, dans une ambiance à la fois festive et effrayante. L'anthologie continue sur sa lancée avec l'incroyable **Engrenage de Frankenstein** de Koji Morimoto, qui réalise ici l'une des plus belles relectures modernes du mythe de Prométhée. Rien de moins ! Une tuerie qui confirme l'importance au sein de la japanimation de Morimoto, fondateur du studio 4°C et auteur de l'incroyable **Magnetic Rose**, le meilleur sketch de **Memories**. La chute n'en est que plus dure : **Privation** d'Hidetoshi Omori est une kitscherie frénétique et désincarnée, un comble vu que l'on y raconte la lutte d'un amoureux au cœur d'or contre des robots glacials. Yasuomi Umetsu remonte heureusement le niveau avec **Présence**, conte fantastique à la Hoffmann se déroulant dans un joli rétro-futur et narrant l'amour impossible entre un inventeur et sa création. Le romantisme exacerbé dont est empreint le segment est d'autant plus étonnant qu'Umetsu s'est surtout distingué dans quelques séries cochonnes ! Passons rapidement sur **L'Ange stellaire**, virée très moche dans un parc d'attractions futuriste à ranger aux côtés de **Privation**, pour retrouver trois des plus belles réussites de l'anthologie.

Nuage de Mao Lamdao ressemble à s'y méprendre à une œuvre bricolée avec amour par un auteur d'Europe de l'Est. Extrêmement soigné graphiquement donc, le sketch demeure néanmoins convenu, notamment dans son discours très attendu, pour ne pas dire éculé. Nettement moins prétentieux, **Conte de la machine** de Hiroyuki Kitakubo se résume à un duel entre deux titans de bois et de fer en pleine ère Meiji. Via des plans empruntés au kaiju eiga, un humour potache et un rythme trépidant, Kitabuko, réalisateur bourré de talent de **Blood : The Last Vampire** et **Roujin-Z**, nous offre l'une des œuvres les plus réjouissantes de **Robot Carnival**. Takashi Nakamura, futur metteur en scène de **A Tree of Palme** et ***Fantastic Children*** - dont nous vous parlions ici-même le mois dernier, opte pour une plongée en enfer avec **L'homme-coq**. Extrêmement bien tenu dans sa direction artistique et d'une radicalité époustouflante, le sketch se résume à la course effrénée d'un humain esseulé dans une ville envahie par des robots cauchemardesques, qui vont pourchasser le malheureux durant toute une nuit, jusqu'à la révélation finale surgissant à l'aube. Enfin, Otomo revient pour conclure l'anthologie, jouant toujours avec ironie sur le mélange de fascination et de frayeur que suscite la puissance de ces créatures artificielles.

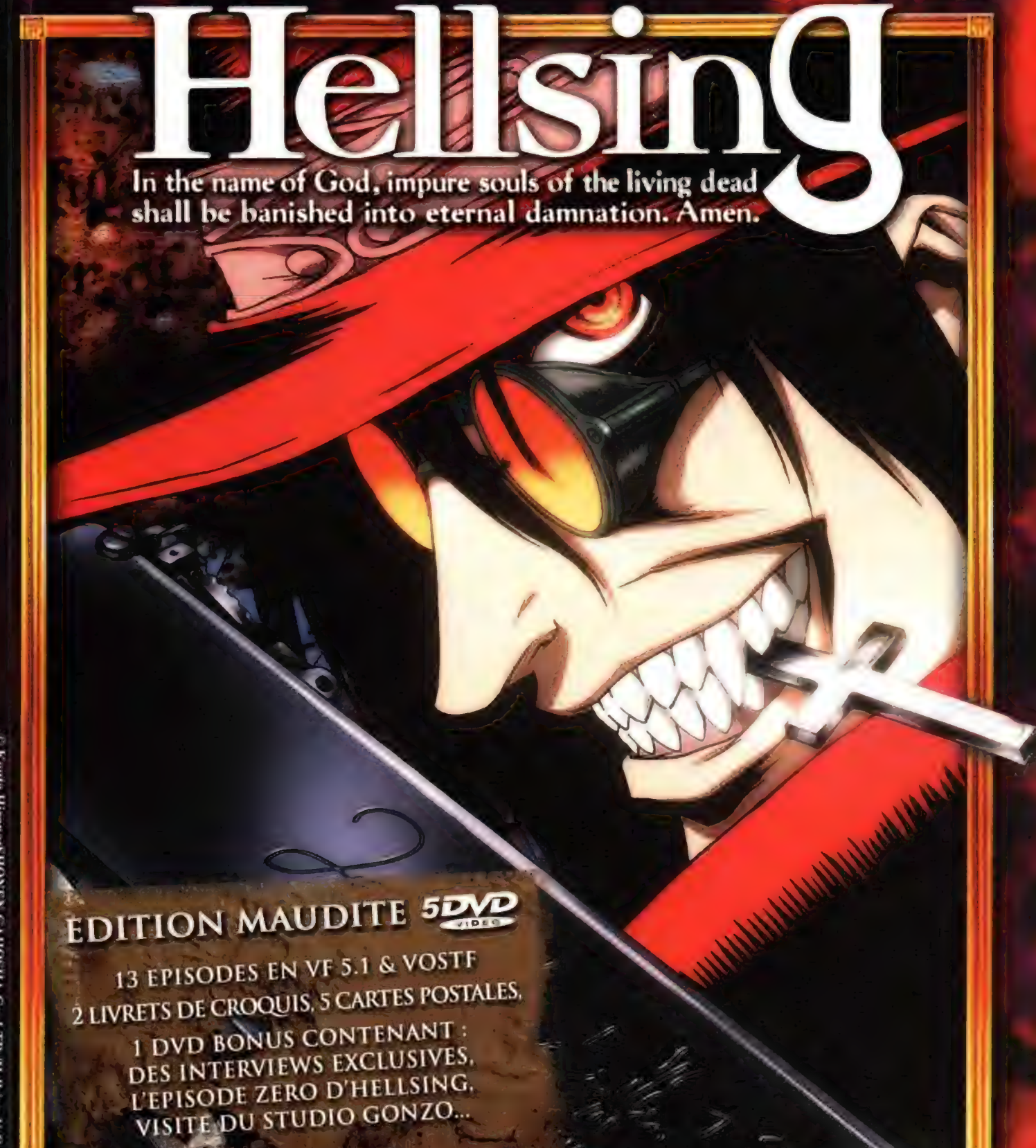
Au final, et bien qu'étant nettement plus inégal que **Manie Manie – Les Histoires du labyrinthe**, et surtout que **Memories**, référence absolue du genre, **Robot Carnival** n'en reste pas moins un laboratoire d'expérimentations passionnantes, avec deux véritables chefs-d'œuvre et suffisamment de segments réjouissants pour être indispensable.

Julien DUPUY

ALUCARD REVIENT...

Hellsing

In the name of God, impure souls of the living dead
shall be banished into eternal damnation. Amen.



EDITION MAUDITE 5DVD VIDEO

13 EPISODES EN VF 5.1 & VOSTF
2 LIVRETS DE CROQUIS, 5 CARTES POSTALES,
1 DVD BONUS CONTENANT :
DES INTERVIEWS EXCLUSIVES,
L'EPISODE ZERO D'HELLSING,
VISITE DU STUDIO GONZO...

10 years

WWW.DYBEX.COM

© Kouta Hirano•SHONEN GAHOSHA Co.,LTD/Hellsing K.G.

Tequila Connection

SI TU AIMES LES PROMENADES EXOTIQUES SUR LES TERRES DU CARTEL DE MEDELLIN, LES MARIACHIS QUI PLANQUENT DES MITRAILLEUSES DANS LEUR ÉTUI À GUITARE, OU TOUT SIMPLEMENT LES SALES TROGNES MEXICAINES BOURRÉES À LA TEQUILA, CETTE RENTRÉE VIDÉOLUDIQUE EST FAITE POUR TOI ! ALORS QUE SONY VIENT D'ANNONCER LE PATHÉTIQUE REPORT DE SA PS3 EN 2007, ET QUE NINTENDO CONFIRME LA WII À UN PRIX ABORDABLE POUR DÉCEMBRE, LES ÉDITEURS NOUS BALANCENT DE NOMBREUX JEUX CIBLÉS ET ULTRA RÉFÉRENTIELS POUR FANS DE TARANTINO ET RODRIGUEZ, EN ATTENDANT DE VOIR DÉBOULER LES GROSSES MACHINES DE NOËL, GEARS OF WAR **EN TÊTE ! MAIS BON, ON RESTE PLUS PROCHE D'**IL ÉTAIT UNE FOIS AU MEXIQUE **QUE DE** DESPERADO**...**

Notules ludiques

Signalons rapidement la sortie du très beau mais basique **Call of Juarez**, FPS dont la véritable originalité est de s'inspirer des westerns italiens des seventies. Les amateurs sauront remarquer les multiples références cinématographiques, et retrouveront avec bonheur une véritable ambiance de western mélancolique (en revanche, on ne dit pas merci à la voix française du héros, visiblement doublé par un boutonneux du 16e arrondissement). Reste qu'au-delà de sa sincérité, le jeu offrant un gameplay varié alternant entre fusillades intenses, passages tactiques, plates-formes et chevauchées, **Call of Juarez** ne décolle jamais vraiment. Au-delà d'une IA inégale, d'actions répétitives et de missions pas toujours inspirées, c'est le manque d'audace qui déçoit le plus. Trop sage, trop propre sur lui, pas assez poisseux, pas assez bad-ass, le jeu voudrait répondre aux codes du genre, sans en assumer leur radicalité. En résulte un titre qui a le cul entre deux chaises, plus proche d'un Zinnemann que d'un Corbucci ou d'un Sollima. Dommage...

Reservoir Dogs (PS2)

Même si l'on pouvait légitimement se demander à quoi allait ressembler un jeu basé sur un huis clos bavard, l'annonce d'une adaptation de **Reservoir Dogs** était plutôt excitante. Après **Le Parrain, The Warriors**, et en attendant **Scarface**, voir des films fondateurs bénéficier de l'enthousiasme de développeurs élevés au cinéma de genre hardcore est presque rassurant, à l'heure où l'industrie du jeu s'embourbe avant tout dans la taylorisation de produits mainstream. Hélas, les inconditionnels du premier film de Tarantino vont vite vouloir briser les cojones des responsables du jeu. S'évertuant à imaginer tout ce que le film ne montrait pas, ou peu (braquages de banque, poursuites policières, etc.), avec un concept ultra basique d'actioner avec vue à la 3e personne, **Reservoir Dogs** échoue sur tous les tableaux. Graphismes minimalistes, animations pourraves, ajouts scénaristiques à la ramasse et gameplay laborieux, **Reservoir Dogs** semble avoir été réalisé la même année que le film. Ce qui en dit long sur l'opportunisme des développeurs ! Et ce n'est pas la présence du mythique soundtrack, voire d'une véritable violence graphique, qui changent quoi que ce soit à ce naufrage. Bien sûr, quelques idées de gameplay sont appréciables (comme la possibilité de prendre des otages, de manipuler les flics ou d'orchestrer un braquage par la menace), mais la jouabilité est si rébarbative et l'action si incohérente qu'on laisse vite tomber la manette. Le pire reste toutefois le refus de la majorité du casting de soutenir le projet. Hormis un Michael Madsen totalement has been, et prêt à tout accepter pour payer ses traites, les autres acteurs du film ont refusé d'être associés au jeu. À l'instar du **Parrain**, privé d'Al Pacino, **Reservoir Dogs** ne peut donc susciter la moindre identification (pourtant vitale), d'autant que les avatars pondus en remplacement de Tim Roth ou Steve Buscemi sont tous des têtes à claques sans aucun charisme. Bref, vous aurez beau être un geek exclusif, prêt à dépenser sans compter pour votre film culte, 50 euros pour une telle purge, ça fait quand même mal par où ça passe...

El Matador (PC)

Vous aurez beau aimer les tronches burinées, les insultes en espagnol et cette chaleureuse ambiance colombienne où se mêlent kilos de poudre, grosses sulfateuses et villas paradisiaques sur les hauteurs, **El Matador** ne vous laissera pas le temps de profiter du voyage. Gros actioner bourrin, lui aussi à la troisième personne, ce jeu développé par Plastic Reality Technologies est une succession de fusillades dantesques où vous incarnez un agent de la DEA chargé de faire la peau aux barons de la drogue. Parfois aidé par ses co-équipiers (à l'IA perfectible, comme d'hab), mais souvent seul au milieu d'environnements réalistes et plutôt bien torchés (hormis quelques textures foireuses çà et là), votre avatar évolue au sein d'un univers hélas trop scripté et linéaire, sans réelle liberté, où les velléités de progression tactique laissent vite place à de l'action « rentre dans le lard ». Si on apprécie grandement l'ambiance (certaines cinématiques offrent quelques moments dignes d'un bon Z tourné dans les bas-fonds de Tijuana), le jeu en lui-même, sorte de sous-**Max Payne** galvaudé où vous vous lancez dans des carnages basiques mâtinés de Bullet Time, est tout sauf révolutionnaire. Restons toutefois prudents, puisque la version que nous avons testée n'était pas encore totalement finalisée, mais en l'état, quelques gros bugs de collision et des aberrations ludiques (on se prend des balles en provenance d'ennemis cachés ou vous tournant le dos) ne sont pas des plus rassurants. Cela dit, quand bien même ces boulettes seraient corrigées d'ici la sortie du jeu, le concept reste le même. Un jeu efficace certes, mais visuellement daté, et complètement bateau dans son concept.

Yannick DAHAN

RÉVEILLEZ VOTRE 8ème SENS !

SAINT SEIYA
Les Chevaliers du Zodiaque
HADES

LE DEBUT D'UN NOUVEAU COMBAT SACRÉ !

• Revivez l'intégralité de la saga Hades du Sanctuaire jusqu'à l'Enfer • Voix originales en Japonais • • 49 personnages jouables, dont les Créatures d'Hadès et Saints d'Athena avec leurs armures de Bronze et d'Or • • Un système d'attaque et contre-attaque « Cosmo » amélioré pour de nouveaux coups surpuissants et des combos dévastateurs ! • Une gestion de combat totalement retravaillée pour des affrontements frénétiques dans des arènes agrandies •

7+

www.pegi.info

BANDAI NAMCO Games

PlayStation 2

WWW.ATARI.FR

©1986 MASAMI KURUMADA, CHUEISHA, TOEI ANIMATION © 2006 NAMCO BANDAI Games Inc. Published by NAMCO BANDAI Games Europe S.A.S. Distributed by Atari Europe SASU

Remo Williams : The Adventure Begins

CRAIG SAFAN/PERSEVERANCE

S'il y a un compositeur qui n'est connu que des scorophiles, c'est bien Craig Safan. À son actif, une tonne de purges, mais aussi quelques titres qui ont pu faire croire, à une époque, qu'il avait tout pour devenir un grand (un peu comme Cliff Eidelman, quoi) : **The Last Starfighter**, ***Son of the Morning Star***, et **Remo Williams**. Ce dernier est une série B d'action et d'arts martiaux très sympa (enfin, lors de sa sortie) avec Fred Ward, réalisée en 1985 par papy Guy Hamilton (qui fit **Goldfinger** quand il était jeune, tout de même) d'après la série de bouquins *L'Implacable*, publiée en son temps chez nous par Gérard de Villiers. Période oblige, le score use de synthés et de percussions un peu datés, mais aussi d'un orchestre enthousiaste qui délivre de très belles envolées orientales, et surtout un thème absolument fantastique (**Star Wars**, à côté, c'est du flan), déclamé sous la forme d'une fanfare tellement ébouriffante qu'il est possible de la réécouter cinquante fois de suite sans se lasser (et ce n'est pas une blague !). Vu que ledit thème intervient fréquemment dans les (nombreux) passages d'action, tous menés sur un rythme sans faille, l'album est un pur bonheur addictif et nostalgique. Comme ils disent chez Intrada : knockout !

News

• John Ottman s'attaque à **The Visiting**, relecture de **Invasion of the Body Snatchers** signée Oliver Hirschbiegel avec Daniel Craig.

• En plus du très attendu 300, Tyler Bates devra assurer la succession de Carpenter sur le remake de Halloween signé Rob Zombie.

• Fin d'année épique pour Patrick Doyle avec, en plus d'**Eragon**, **The Last Legion**, péplum produit par Dino De Laurentiis, qui a par ailleurs confié le score de **Young Hannibal** à Thomas Newman.

• En attendant de savoir si oui ou non il collaborera à Spider-Man 3 (que signe Christopher Young), les fans de Danny Elfman pourront patienter avec le conte pour enfants **Charlotte's Web**.

• James Newton Howard a été choisi pour **Blood Diamond**, film d'aventures à la Wilbur Smith réalisé par Edward Zwick.

• Michael Bay semble avoir trouvé son alter ego musical en la personne de Steve Jablonsky, puisqu'il officie sur **Transformers** et sur deux de ses productions, la préquelle de **Massacre à la tronçonneuse** et le remake de **Hitcher**.

Elmer Bernstein's Film Music Collection

FSM

Attention, gros, très gros morceau : FSM édite ici la quasi-intégralité des enregistrements effectués par feu Bernstein de 1974 à 1979 pour son « Film Music Club », qui furent à l'époque vendus uniquement par correspondance à ses abonnés (seul absent : **Scorpio** de Fielding, dont les droits ont expiré). Soit un coffret de douze CD en hommage aux plus grands : Steiner (**Helen of Troy**, **A Summer Place**), Waxman (**The Silver Chalice**), Herrmann (**The Ghost and Mrs. Muir**, **Torn Curtain**), Rozsa (**Young Bess**, **The Thief of Bagdad**, **Madame Bovary**), Newman (**Wuthering Heights**), North (**Viva Zapata !**), Tiomkin (**Land of the Pharaohs**, **Gunfight at the O.K. Corral**, **The High and the Mighty**...) et bien sûr Bernstein avec notamment **To Kill a Mockingbird** et un récent enregistrement de l'inédit (et très énergique) **Kings of the Sun** par l'orchestre de Prague, le tout accompagné d'un booklet de 136 pages ! Les musiques sont TOUTES exceptionnelles (dans le genre épico-romantique, c'est un vrai festival) et on compte ici quelques performances définitives (**Helen**, les Herrmann, **Bagdad** et **O.K. Corral**). Seul souci : ça coûte deux cent euros. Mais franchement, ça les vaut.

Here's to the Heroes

JOHN BARRY/RHINO

L'une des dernières légendes vivantes de la musique de film se faisant excessivement rare, il eut été criminel de ne pas causer de son dernier album depuis des lustres, même si celui-ci est interprété par le groupe australien The Ten Tenors. Sont donc chantés ici les thèmes de **Dances with Wolves**, **On Her Majesty's Secret Service**, **You Only Live Twice**, **Somewhere in Time** et **Out of Africa** (soit que des chefs-d'œuvre), le tout étant complété par **Highlander** (de Michael Kamen/Queen), **Gladiator** (de Hans Zimmer/Lisa Gerrard), mais aussi par des compositions inédites du mythique duo Barry/Don Black, avec trois titres fort appréciables qui feront la joie des complétistes (celui qui ouvre le CD aurait été parfait pour le nouveau Bond). Cerise sur le gâteau, les arrangements symphoniques et la direction du London Symphony Orchestra sont signés Nicholas Dodd, complice habituel de David Arnold, et ils sont magnifiques, d'une formidable puissance dès que ça décolle (**You Only Live Twice** sonne carrément péplum !). Bref, si vous n'avez rien contre l'« opéra de variété » et si vous êtes fan de Barry, allez-y les yeux fermés : c'est vraiment bien.

Inchon

JERRY GOLDSMITH/INTRADA

Épuisé trois jours après sa sortie début septembre (mais dispo en cherchant un peu, et si on a du fric à claquer), cette réédition d'un score méconnu de Saint Jerry ressuscite l'une de ses œuvres les plus mémorables, composée pour un très mauvais film de guerre que l'Histoire du cinéma a oublié depuis longtemps. Sur le premier disque, on trouve la version 33 tours d'origine (le CD sorti en 1988 l'arrangeait quelque peu), le second offrant l'intégralité du score présent dans le film. **Inchon** se situe dans la lignée de **The Sand Pebbles** et de **Tora ! Tora ! Tora !** : une musique épique aux forts accents asiatiques, portée par des percussions fracassantes et des cuivres d'une agressivité carnassière, riche en thèmes pourvus de mélodies musclées et en ruptures de ton jouissives comme seul Goldsmith savait les écrire (on passe de plages de suspense aux orchestrations imparables à un love theme hyper romanesque, pour finir par des flambées martiales d'un bellicisme inouï). Un album superbe, dont le succès inattendu favorisera, souhaitons-le, l'édition d'autres titres tels que ***Masada***, **Explorers** ou **Gremlins**.

Amazing Stories : Anthology Two

INTRADA

Deuxième volume de l'intégrale des scores écrits pour la série de Spielberg, encore plus inégal que le premier. Appréciables : l'épisode de Jerry Goldsmith pour Joe Dante, tout droit sorti de **Gremlins**, celui, hyper martial, de Leonard Rosenman, et les interventions des frérots Newman (David et Thomas), riches en orchestrations goûteuses. Le reste, dû aux plumes de Goldenberg, Delerue, Safan, Broughton, Shire, Mandel, Rubinstein et Addison, est parfois joli mais sans grand intérêt, Williams n'étant présent ici qu'à l'occasion de reprises du thème de la série et d'une version spécial Noël du logo Amblin. Rendez-vous pour l'ultime volume avec Williams, Silvestri, Kamen et Elfman !

Cédric DELELÉE

Seriez-vous prêt à tout...
pour rester jeune ?

SÉLECTION OFFICIELLE FESTIVAL DU FILM FANTASTIQUE GERARDMER 2006

«De l'horreur, d'autant plus fascinante qu'elle est belle.» PREMIÈRE

«Nouvelle Cuisine régénère à lui tout seul le cinéma fantastique asiatique.» SCORE

«À déguster sans retenue.» STUDIO

EN ÉDITION COLLECTOR 2 DVD

Ciné Live · 13ème RUE · dvdrama.com Le premier Quotidien du DVD · WWW.WILDSIDE.FR · EUROPE2 · WILD SIDE VIDEO

Spécial SF : gloire aux nouveaux mondes !

Le moins que l'on puisse dire, c'est que cette année, l'amateur d'une littérature de science-fiction exigeante aura été gâté. Tout d'abord avec le grand retour de Dan Simmons dans le genre, qui signe avec *Olympos* une conclusion époustouflante au magistral diptyque initié par *Ilium* (honteusement zappé dans ces colonnes lors de sa parution il y a deux ans, je ne suis qu'une pauvre merde, frappez-moi). Difficile de résumer une telle saga, surtout quand on sait qu'elle se déroule sur près de 5000 ans, d'une guerre de Troie qui n'a plus grand-chose à voir avec le poème d'Homère à un avenir lointain où la Terre est désormais peuplée d'une humanité retournée à l'état pré-alphabétique suite à une guerre de civilisations destructrice, et est confrontée à une monstrueuse entité sortie tout droit de l'inconscient collectif. Une épopée foisonnante impliquant des voyages spatio-temporels, des intelligences artificielles bienveillantes qui tentent de sauver l'homme de lui-même, des missiles à trous noirs menaçant notre univers d'une disparition totale ou encore des dieux olympiens habitant sur Mars. Au milieu de tout ce tumulte, on retrouve avec plaisir des personnages éminemment attachants, comme Orphu et Mahnmunt, ces deux robots intelligents amoureux de la civilisation humaine disparue (l'un révère Proust, l'autre Shakespeare), les héros mythologiques Achille et Hector, qui vont cette fois-ci se retrouver dans le futur, sur une Mars terraformée où les dieux les attendent de pied ferme, les amants Ada et Harman, représentants des derniers humains en guerre contre le terrible Sétébos, et évidemment le scholiaste Hockenberry, mandaté par les dieux pour observer la guerre de Troie mais qui, à cause de sa passion pour Hélène, se retrouve parachuté à travers le temps. Faisant preuve d'une culture prométhéenne, d'une puissance d'imagination peu commune et d'un sens de la narration toujours aussi ébouriffant, Simmons livre à nouveau un chef-d'œuvre instantané. Un de plus.

Grande Jonction, le nouveau roman de Maurice G. Dantec, partage un point commun avec celui de Dan Simmons : une vision pessimiste du terrible choc des civilisations qui semble couver à la surface de notre planète, puisque les deux auteurs voient dans l'embrasement actuel du monde islamiste l'étincelle annonciatrice d'une Apocalypse à venir. Suite du *Cosmos Incorporated* paru l'an dernier, *Grande Jonction* se situe une douzaine d'années après, dans un XXI[e] siècle agonisant. Tandis que l'Europe n'est plus qu'un chaos livré aux pillages et aux massacres du Grand Djihad, Le Territoire, contrée située dans le sud du Canada, est le théâtre d'un phénomène étrange : la dévolution technologique décrite dans *Cosmos* a abouti peu à peu à la mort des machines. Mais ceci n'était apparemment qu'une « ruse » orchestrée par la Chose, entité indéterminée se voulant une synthèse globale de toutes les machines. Car ces dernières sont en train de renaître à travers les êtres humains, contaminant leur langage et les transformant progressivement en modems vivants, uniquement capables de régurgiter un sabir numérique incompréhensible avant de mourir. Seul espoir de ce monde en perdition : une petite communauté de résistants rassemblée autour de Gabriel Link de Nova, jeune prodige doué du pouvoir de guérir les machines, et attendant la livraison d'une gigantesque bibliothèque en provenance d'un Vatican désormais rayé de la carte. Tous ces humains vont tenter de contrecarrer les plans diaboliques de la Chose, en restaurant la puissance du Verbe. Tout cela s'achèvera en un remake madmaxien du siège de Fort Alamo. Au-delà de ses virulentes imprécations politiques dans les médias, Dantec est en train de construire une œuvre romanesque considérable. Roman-monde qui tire constamment son lecteur vers le haut, western métaphysique mélangeant théologie catholique, science-fiction cyberpunk et récit de guerre avec une cohérence admirable, *Grande jonction* ne ressemble à rien de ce qui se fait actuellement dans la littérature mondiale (et donc à plus forte raison dans notre pauvre littérature nationale).

Tout aussi inclassable est la nouvelle collection lancée par l'éditeur Calmann-Lévy et baptisée « Interstices ». Un label dont le but est d'offrir une littérature de l'imaginaire qui excède les frontières normées de la science-fiction et du fantastique. Parmi les premières publications, deux romans particulièrement réussis. Tout d'abord, le fameux *Battle Royale* de Koushun Takami, véritable phénomène de société au Japon depuis sa publication en 1999, puisqu'il a déjà entraîné la création de deux films et d'une série de mangas. On ne s'appesantira pas davantage sur cet étonnant jeu de massacre en forme de diatribe sur la société nippone moderne et, pour en savoir plus, on vous renverra à la critique de Mister Sévéon dans le dernier Mad Asia. Autre titre majeur de la collection : *La Cité des saints et des fous* de l'Américain Jeff VanderMeer, surprenant livre transformiste centré autour d'une cité imaginaire, Ambregris, dont l'auteur nous trace le portrait à la fois beau, effrayant et marrant, à travers des nouvelles, des comptes rendus historiques, des enluminures ou des articles de zoologie (sur une curieuse race de calmars géants !). Au fil des pages, le bouquin prend des allures de fascinant OVNI, de patchwork grisant sur lequel planent les ombres d'Italo Calvino, de Lovecraft ou même de Philip K. Dick. Une vraie curiosité.

Enfin, on terminera en signalant la parution aux excellentes éditions Omnibus de *Chasseurs de chimères*, une anthologie indispensable qui, pour beaucoup, dévoilera un pan complètement ignoré de la littérature française : celui de l'âge d'or de notre science-fiction nationale. Proposant 11 textes couvrant la période 1887-1953 (avec des auteurs comme Maurice Renard, Claude David ou Jacques Spitz), ce recueil permet de réhabiliter la forêt dissimulée derrière l'arbre Jules Verne, et de constater que nos compatriotes n'ont pas attendu les Ricains pour parler d'invasions extraterrestres, de la fin du monde ou même pour faire du space opera (*La Roue fulgurante*, hallucinant roman de Jean de La Hire daté de 1912 !). Les fans de *Blake et Mortimer* vont adorer.

Arnaud BORDAS

OLYMPOS. DAN SIMMONS - ROBERT LAFFONT - 788 PAGES - 23 €.
GRANDE JONCTION. MAURICE G. DANTEC - ALBIN MICHEL - 775 PAGES - 25 €.
BATTLE ROYALE. KOUSHUN TAKAMI - CALMANN-LÉVY - 570 PAGES - 24 €.
LA CITÉ DES SAINTS ET DES FOUS. JEFF VANDERMEER - CALMANN-LÉVY - 600 PAGES - 25 €.
CHASSEURS DE CHIMÈRES, L'ÂGE D'OR DE LA SCIENCE-FICTION FRANÇAISE. COLLECTIF - OMNIBUS - 1280 PAGES - 28 €.

MUTANT X™

Ils sont quatre, issus de manipulations génétiques et dotés de pouvoirs surnaturels, devenus la cible de l'organisation secrète qui les a créés.

3 COFFRETS DE 6 DVD

L'INTEGRALE DE LA SERIE CULTE PRODUITE PAR LES STUDIOS MARVEL

LE 3 OCTOBRE EN DVD

Sci Fi

VOUS PENSIEZ AVOIR EXPLORÉ LE MONDE DE MATRIX **DE FOND EN COMBLE AVEC LA TRILOGIE DES WACHOWSKI ET LES** *ANIMATRIX* **? DÉTROMPEZ-VOUS.** RATRIX HERO **TRANSFORME L'ÉLU EN RAT BONDISSANT POUR UN PEU PLUS DE SIX MINUTES DE PUR DÉLIRE D'ANIMATION. ET SES AUTEURS, RAPHAËL HERNANDEZ ET SAVITRI JOLY-GONFARD, NE COMPTENT PAS S'ARRÊTER EN SI BON CHEMIN.**

FICHE REALISATEURS

Prénom : Raphaël/Savitri.
Nom : Hernandez/Joly-Gontard.
Age : 27/25
Ville : Gap/Pont du Fossé.
Études : contrat de qualification/ diplômé de l'école Emile Cohl.
Notre contact : ratrixhero@gmail.com

FICHE FILM

Titre : **Ratrix Hero**. Durée : 6 min 20.
Support : DV. Format : 16/9.
Budget : 0 euros.
Année : [illegible]
Thème en bref : Matrix
Mots-clés du film : Matrix
Le héros, qui a désormais l'apparence d'un rat, est pourchassé par des agents à têtes de chat...
Site Internet du film : www.ratrixhero.com
Vos trois films cultes ?
R : **The Crow**, **2001 : L'Odyssée de l'espace**, **Blade Runner**.
S : **Forgotten Silver**, **La Cité des enfants perdus**, **Pulp Fiction**.
Sur un baromètre de 1 à 10, à combien estimeriez-vous la difficulté de faire ce court ?
R et S : 6.
Si vous ne devez remercier qu'un seul [illegible] ?
R : Marc Caro. S : Christophe Gans.
Votre projet fantasme ?
Faire un moyen-métrage **Kaydara**, la suite de **Ratrix Hero**...

Que de minutie, de dynamisme et d'idées ! **Ratrix Hero**, qui parodie l'univers de **Matrix**, est un savant mélange d'animation en volume et d'images de synthèse. « *L'idée était d'attirer l'attention en reprenant un univers culte et en l'imprégnant de notre propre personnalité* » explique Raphaël. Le film est le fruit d'un beau duo, issu d'horizons différents : « *Je n'ai pas fait d'école, mais j'ai eu la chance de travailler tout de suite après mon bac dans une société de prod qui m'a proposé un contrat de qualification* » précise Raphaël. « *J'y ai appris à travailler vite et de manière efficace. Savitri, lui, est diplômé de l'école de dessin Emile Cohl. L'enseignement y est assez complet, mais le véritable intérêt de ce type d'école, c'est de pouvoir s'exercer dans de nombreux domaines et de réaliser sans cesse de nouveaux projets.* » Présentés par des amis communs, nos deux jeunes cinéphiles sentent tout de suite qu'ils sont sur la même longueur d'onde : ils ont les mêmes goûts. Armés de leurs expériences respectives (**L'Âme sœur** et **La Boîte à musique** pour Raphaël, le court d'animation **Kouini l'aventurier et la carte du Tendre** pour Savitri), ils décident de mettre leur créativité en commun pour réaliser des films. « **Ratrix Hero** *reprend en partie les techniques de* **Kouini**. *En fait, c'est en regardant ce film que j'ai pris la décision de développer* **Ratrix Hero** *qui, à l'origine, devait être un court-métrage d'animation beaucoup plus simple.* » Pour commencer, le duo s'attelle à un moyen-métrage hyper ambitieux du nom de **Kaydara** (cf. affiche ci-dessus), s'inscrivant toujours dans l'univers de **Matrix** et mobilisant de vrais acteurs. « **Ratrix Hero** *n'est qu'une petite pièce, un aperçu de* **Kaydara**, *moyen-métrage de 50 minutes dont il constitue l'introduction. Il est en quelque sorte sorti de son contexte. Au départ, nous n'avions pas l'intention de le diffuser indépendamment des 45 minutes suivantes. Voir* **Ratrix Hero** *avant qu'il ne soit intégré au sein de* **Kaydara** *induisait une vision altérée de l'ensemble... Mais la finalisation de* **Kaydara** *nous prenant plus de temps que prévu, nous avons finalement décidé de le sortir.* » **Ratrix Hero** se tourne donc avec un budget proche de zéro euro et les moyens du bord : « *Les décors ont été entièrement créés en images de synthèse. Quant aux personnages, animés image par image, ils sont en plastiline. Mélanger les deux techniques est, à ma connaissance, assez rare dans l'univers de l'animation. Par rapport à nos exigences artistiques et au peu d'argent dont nous disposions, la 3D nous semblait le meilleur compromis pour réussir à obtenir des décors réalistes. Construire des maquettes nous aurait demandé davantage de temps et de moyens. Les personnages sont en dur car il est toujours aussi difficile de reconstituer leur épaisseur réelle via des images de synthèse. Pour qu'ils s'harmonisent avec les décors, nous avons donc préféré réaliser de vraies figurines en pâte à modeler, fabriquées à partir d'armatures robotiques permettant l'animation image par image. Ces robots sont construits à l'aide de matériaux de récupération divers. Par exemple, le crâne de l'oiseau a été fabriqué à partir d'une boule désodorisante. Tous ces squelettes sont ensuite recouverts de pâte à modeler. Pour l'infographie du film, nous avons utilisé des ordinateurs qui ne sont pas plus puissants qu'un PC familial standard. La seule différence, c'est que nous en avons cinq, et qu'ils tournent 24 heures sur 24 depuis plus de 2 ans pour calculer les centaines de rendus dont nous avions besoin. Chaque image de* **Ratrix Hero** *est composée de dizaines de couches, comportant des éléments 3D du décor, des effets spéciaux (brume, pluie, effets de lumière, etc.)... Il a fallu toutes les calculer indépendamment, à cause de la puissance limitée de nos ordis, puis les recompiler. Obtenir un plan nous demandait parfois plusieurs semaines. Pour le tournage, nous avons utilisé un appareil photo numérique 5 millions de pixels.* **Ratrix Hero** *a été entièrement tourné sur fond bleu. Seuls les personnages du film sont réels. Nous n'avions donc pas besoin de beaucoup de matériel pour le tournage. Tous les outils que nous avons utilisés sont à la portée de n'importe quel amateur.* ». Mais pour arriver à un tel degré de production, les deux compères ont dû consentir à bon nombre de sacrifices : « *Nous sommes depuis plus de deux ans dans la même configuration. Nous vivons en ermites dans une résidence familiale, loin de toute civilisation... Avoir Internet ici est un miracle. Nous mangeons beaucoup de pâtes et ne sortons pratiquement jamais. C'est une sorte de suicide social, mais nous l'acceptons, grâce à notre besoin maladif d'aller au bout de notre projet (***Kaydara***) et notre soif d'en faire un jour notre véritable métier.* ». Pour Raphaël et Savitri, réaliser signifie plus qu'un projet de carrière. C'est un véritable sacerdoce qui, espérons-le, ne tardera pas à payer.

R-One CHAFFIOT

Restauration / Réédition exclusive

Technicolor

A PARTIR DU
25 OCTOBRE

LE CAUCHEMAR DE DRACULA

HORROR OF DRACULA

A L'ACTION ECOLES
23, rue des Ecoles 75005 Paris

EN PROVINCE
Réseau Utopia

CHRISTOPHER LEE . PETER CUSHING MIS EN SCENE PAR TERENCE FISHER

CNC

MAD MOVIES

Swashbuckler Films

TERENCE FISHER

Gentleman gothique

Si l'Italie peut s'enorgueillir d'un Mario Bava, le cinéma fantastique britannique avance sur l'échiquier des grands monstres classiques Terence Fisher, un artisan tout à fait quelconque jusqu'à ce que son chemin croise celui des plus nobles aristocrates de l'horreur gothique, le comte Dracula et le baron Frankenstein, grandes figures qui réveillent en lui un talent assoupi...

« Je ne fais pas partie de ces metteurs en scène qui ont commencé très jeunes à user leurs fonds de culotte sur les fauteuils d'orchestre » se plaisait à dire Terence Fisher lorsqu'on l'interrogeait sur la naissance de son amour pour le cinéma. Sa première vocation touche à un tout autre domaine. *« La mer. Ce qui n'a rien d'original pour un Britannique. Mon père étant décédé alors que je n'avais que quatre ans, ma mère m'a envoyé sur un navire-école, le Conway, pour m'apprendre la discipline. »* Une façon de parfaire l'éducation de l'académie militaire dans laquelle ses grands-parents le maintiennent jusqu'à ses seize ans: Mousse trois années durant, Terence Fisher prend du galon. Promu second maître puis officier « junior » dans la marine marchande, il se ravise alors qu'une brillante carrière de mataf s'ouvre à lui. *« Je n'avais pas la foi au point de pratiquer ce métier durant toute mon existence. »* Une démission au profit du cinéma ? Pas encore. De retour sur le plancher des vaches, Fisher exerce les métiers de chiffonnier puis d'assistant étalagiste dans un magasin de vêtements.

LE LAUREAT

C'est sur le tard que le jeune homme s'intéresse au cinéma, cherchant une distraction bon marché au moment où la Grande Dépression s'abat sur le pays. *« Je ne crois pas avoir eu l'occasion de fréquenter assidûment les salles obscures avant mes 27 ou 28 ans. »* Un premier pas. Terence Fisher en fait un second, nettement plus grand, lorsqu'en 1933, le producteur Michael Balcon l'engage comme clapman (*« Le plus vieux du métier ! »*). Quelques films plus tard, le débutant devient troisième assistant sur la comédie musicale **Aunt Sally**. *« Troisième assistant signifiait coursier, serveur de thé... »* S'il joue les larbins, Terence Fisher vise cependant un poste nettement plus noble, celui de monteur. *« Je crois que le montage constitue la meilleure école de mise en scène. N'importe quel monteur un tant soit peu imaginatif devrait pourvoir résoudre la plupart des problèmes de réalisation. J'ai appris mon métier dans la salle de montage. C'est en voyant défiler des kilomètres de pellicule que l'on peut acquérir le plus efficacement un sens cinématographique. Le plus important, c'est le rythme, et le rythme, c'est le montage. »* Là aussi, Terence Fisher débute au plus bas de l'échelle, assistant en 1934 de Ian Dalrymple sur **Evensong**. Il devient monteur titulaire deux ans plus tard, et le reste pendant plus d'une décennie. Après avoir travaillé sur une vingtaine de films, il se sent prêt à franchir l'étape suivante lorsque Rank, le plus grand studio britannique du moment, organise un concours de réalisation. Lauréat, Terence Fisher obtient ainsi le droit de diriger trois moyens-métrages, compléments de programme qui, dans la plus grande discrétion, lui mettent le pied à l'étrier.

DU CINEMA A TOUR DE BRAS

De 1947, année de sa première mise en scène, à 1957, année charnière de **Frankenstein s'est échappé !**, Terence Fisher réalise pas moins de vingt-sept films pour les studios Rank et Gainsborough, avant que la Hammer, tout petit dans la cour des grands, ne lui propose un contrat sur le long terme. *« De cette période, je ne retiens pas grand-chose, sinon beaucoup de banalités. Il n'y a que deux ou trois films qui vaillent la peine d'être évoqués, comme* **Four Sided Triangle** *et* **Le Mystère du camp 27**. » Des films qui, d'une manière ou d'une autre, relèvent de l'imaginaire. Tandis que **Four Sided Triangle** dresse le portrait d'un jeune scientifique qui crée le double de la femme qui se refuse à lui, **Le Mystère du camp 27** suit la trace, dans l'Allemagne de l'après-guerre, d'une jeune femme manipulée par un nazi qui, profitant de son amnésie, la fait passer pour sa fille. *« Je suis assez fier du film »* avoue Terence Fisher à Bertrand Tavernier lors d'un entretien remontant à 1963. *« J'ai pu y concrétiser certaines de mes idées. J'ai essayé de donner à cette histoire d'enquête policière un petit air onirique. Je déteste le réalisme à l'état pur, j'ai besoin d'y introduire des éléments fantastiques pour me sentir à l'aise. »*

Ainsi, Fisher a dû se sentir à l'aise avec **To the Public Danger**, petite production de 44 minutes qui, à partir d'un fait-divers anodin (un automobiliste fuit après avoir renversé une bicyclette !), s'adonne à un étrange jeu de mise en scène, exercice de style à ce point anticonformiste que la tentative figure dans la collection du British Film Institute. Quelles sont donc, à trois exceptions près, ces œuvrettes de jeunesse que Terence Fisher tient en si piètre estime ? Tout d'abord, une comédie fantastique (**Colonel Bogey**), puis un chapelet de productions modestes constituées de nombreux récits policiers (**Face the Music**, **Meurtres sans empreintes**, **Blood Orange**, **Wings of Danger**...), de mélodrames (**Mask of Dust**, sur fond de courses automobiles, **Stolen Face** où un criminologue s'éprend d'une concertiste...), ou de comédies (**Children Galore**). Bref, la routine du cinéma britannique commercial des années 40 et 50, et rien qui ne distingue vraiment Fisher des autres artisans du milieu. Du moins jusqu'à...

DES MONSTRES PROVIDENTIELS

Ce n'est pas Terence Fisher qui va à Frankenstein puis Dracula, mais Frankenstein et Dracula qui vont à Terence Fisher. En mai 1956, les

patrons de Hammer, James Carreras et Anthony Hinds, à la fois motivés par le succès du péril extraterrestre des **Quatermass** et par celui d'une série B américaine à destination des teenagers (**I Was a Teenage Werewolf**), s'interrogent sur la nécessité de s'aventurer plus avant dans le genre. Bien qu'ils rejettent la version de *Frankenstein* que leur proposent les Américains Max Rosenberg et Milton Subotsky, ils demandent, perfides, à Jimmy Sangster, homme à tout faire de la maison, d'adapter de son côté Mary Shelley. Aussi zélé que novice dans le domaine de l'écriture, Sangster s'exécute. Et, pour la mise en scène du projet, le tandem Carreras/Hinds se replie sur l'un des réalisateurs les plus chevronnés de la Hammer : Terence Fisher. « *Je n'ai pas plus choisi de tourner* **Frankenstein s'est échappé !** *que* **Le Cauchemar de Dracula** » reconnaît ce dernier. « *L'idée ne me serait jamais venue si on ne m'avait pas proposé de mettre en scène ces films. D'ailleurs, par contrat, la Hammer se devait de me donner du travail.* »

Sans état d'âme, vaguement préparé par **Le Mystère du camp 27**, le cinéaste s'empare des scripts de Jimmy Sangster sans autre forme de procès. Visionner les **Dracula** et **Frankenstein** des années 30 pour se mettre dans l'ambiance ? « *J'aurais pu, mais je m'y suis cependant refusé. Je préfère aborder les choses à ma façon, ne subir aucune influence. À chacun son approche. Il n'y a qu'un film que je revois régulièrement et qui m'inspire :* **La Chevauchée fantastique** *de John Ford.* » Le génie de la simplicité et de l'évidence, en somme…

ADOUBÉ PAR LE GENRE

Guidé par son propre instinct et guère préoccupé par les problèmes causés par Universal (le studio américain interdit à la Hammer de reproduire le design - sous copyright - du monstre), Terence Fisher connaît néanmoins des difficultés avec **Frankenstein s'est échappé !**. Il achève le film avec une semaine de retard, prolongation justifiée par les révisions opérées sur le scénario, certaines séquences étant supprimées, d'autres ajoutées… Naturel, dans ces conditions, que Anthony Hinds mette la pression sur Fisher pendant le tournage du **Cauchemar de Dracula**. « *Il me poussait littéralement à terminer dans les temps* » se souvient un cinéaste sous surveillance, poussé à mettre au plus vite en boîte les plans de désintégration du maître vampire.

Double d'ouverture : Frankenstein s'est échappé !, premier film de Fisher portant sur le baron maudit. Ci-contre : Les Vierges de Satan et ses rites occultes. Page de droite : Frankenstein et le monstre de l'enfer, et sa créature simiesque.

En dépit de budgets serrés compris entre 70.000 et 82.000 £, de calendriers de tournage qui ne dépassent jamais les six semaines et de son inexpérience dans le genre, le quinquagénaire Terence Fisher réinvente deux mythes. Quasiment un concours de circonstances, selon lui : « *À la première projection de* **Frankenstein s'est échappé !**, *j'ai découvert un film bien plus réussi que ce à quoi je m'attendais.* ». Réussi, mais pourtant étrillé par la bien-pensante critique britannique : « *Pour sadiques uniquement* » publie un *Daily Telegraph* visiblement choqué par la soudaine irruption de la couleur dans un gothique jusque-là en noir et blanc. Néanmoins, la contribution de Fisher ne se résume pas à un Eastman Color éclatant ; elle porte également sur l'essence même des mythes. Ainsi, à la fois pionnier et assassin, Frankenstein passe-t-il de laborantin excentrique à épicurien multipliant les meurtres et les transgressions d'interdits, et ce pour le bien de l'humanité. Dracula, de son côté, symbolise la libération des mœurs et l'attraction d'un supposé péché dans une société victorienne étriquée, dont l'intégriste chrétien Van Helsing constitue l'ultime rempart. Une manière pour le réalisateur d'épingler, sous cape, les rigueurs de l'éducation et de la morale de l'église chrétienne, dont il est lui-même issu…

« *Ma carrière a vraiment débuté avec* **Frankenstein s'est échappé !** *et* **Le Cauchemar de Dracula** » confie le cinéaste, que le succès imprévisibles des deux films installe définitivement dans le genre. Il a alors cinquante-deux ans. Le « genre » ne le lâchera pratiquement plus. Sur les vingt-trois films que Fisher tourne de 1956 à 1973, dont dix-huit pour la Hammer, seuls deux sortent radicalement des ornières du fantastique et de la science-fiction : le conventionnel **Serment de Robin des bois** (version cinéma d'une série TV dont il réalise quelques épisodes) et surtout **Les Étrangleurs de Bombay**, film d'aventures exotique passé à la postérité non pas pour son violent message anticolonialiste, mais pour l'affolant décolleté de Marie Devereux en cruelle prêtresse adoratrice de la déesse Kali. Quoiqu'il n'appartienne pas au genre fantastique proprement dit (son monstre, aussi féroce soit-il, reste un gros et méchant molosse), **Le Chien des Baskerville** se pare de l'esthétique gothique de la Hammer et s'épanouit dans une ambiance de terreur pure, où, dans le rôle de Sherlock Holmes, Peter Cushing sauve Christopher Lee d'un complot criminel sous forme de malédiction.

POINTS DE SUTURE

Avec cinq **Frankenstein** et trois **Dracula** au compteur, battant tous pavillon Hammer, Terence Fisher hésite à désigner son « chouchou ». Au fil des années, selon l'humeur et les circonstances des interviews, son cœur balance, Frankenstein étant un jour son favori, Dracula détenant cette faveur le lendemain. « *Je crois que le mythe du vampire est infiniment plus poétique, plus tragique aussi* » explique le réalisateur. « *Il n'y a pas de véritable monstre dans les* **Dracula** *; finalement, le personnage réagit en homme. Ce n'est ni plus ni moins qu'une histoire d'amour, et l'amour constitue un élément important dans les films d'épouvante. Il y a aussi des facteurs purement subjectifs qui entrent en ligne de compte. Par exemple, ce n'est pas moi qui ai choisi le sujet du premier* **Frankenstein**, *tandis que je suis entièrement responsable du* **Cauchemar de Dracula**. » Convaincant et argumenté, même si, quelques années plus tard, Fisher déclare : « *Je crois que je préfère Frankenstein. Je le trouve plus intéressant. Il permet une vision du monde beaucoup plus riche.* ». De cette richesse thématique, le cinéaste tire cinq films dont un, **Frankenstein créa la femme**, ne recueille pas vraiment l'adhésion de son auteur. « *Je ne l'aime pas trop. Sans doute est-il trop superficiel* » regrette-t-il. Pourtant, quelle audace dans le propos, Frankenstein transférant dans le corps d'une femme défigurée - dont il restaure par la même occasion la beauté - l'âme de l'amant de celle-ci, innocent raccourci par la lame d'une guillotine. Un postulat délirant qui détonne avec

« J'ATTACHE UNE GRANDE IMPORTANCE A LA PLASTIQUE DANS LA MISE EN SCENE. UNE BONNE REALISATION DOIT EVITER LES PROCEDES POUR NE SE CONSACRER QU'A L'ESSENTIEL. »

les arguments plus classiques des autres chapitres de la saga. Dans le premier (**Frankenstein s'est échappé !**), le baron scientifique s'empare du cadavre d'un criminel pour le gratifier du cerveau d'un savant et des mains d'un artiste. Dans le suivant, **La Revanche de Frankenstein**, il reconstruit le corps difforme de son assistant à partir des membres des pensionnaires d'un hôpital d'indigents. Onze ans plus tard, avec **Le Retour de Frankenstein**, le « bon » docteur opère un ancien confrère, neurochirurgien interné dans un asile, auquel il souhaite arracher le secret de la transplantation du cerveau. Le sujet meurt d'une crise cardiaque, poussant Frankenstein à greffer son précieux organe dans la boîte crânienne d'un médecin de l'hôpital.

Dernier opus et ultime fleuron d'une Hammer alors en plein déclin, **Frankenstein et le monstre de l'enfer** flanque le personnage créé par Mary Shelley d'un jeune émule. Ensemble, ils volent le corps d'un colosse simiesque et le dotent à la fois des mains d'un musicien et du cerveau d'un génie des mathématiques. Ce sera l'ultime combinaison anatomique d'une des séries les plus brillantes du cinéma fantastique, l'une des plus accomplies sur le plan plastique et des plus effervescentes sur le plan intellectuel. À ce titre, Terence Fisher se montre particulièrement « éclairant » dans ses commentaires. « *Frankenstein s'est effectivement vendu au diable, non pour la jeunesse, comme Faust, mais pour ce qu'il croit être juste : la science* » analyse-t-il. « *Le Diable lui a soufflé à l'oreille qu'il était Dieu et qu'il pouvait l'égaler. Il le croit. Son continuel échec est sa punition. Tout comme l'ange qui s'est mesuré à Dieu a été condamné à assumer son état - être le mal, devenir Satan, Frankenstein est condamné à rester prisonnier de son désir : créer, espérer, et échouer, toujours* ». De son côté, Dracula choisit l'éternel retour. L'autre grande icône illustrée par Fisher est le pivot d'un chef-d'œuvre, **Le Cauchemar de Dracula** qui, tout en concentrant l'épais roman de Bram Stoker, en préserve l'esprit et les images, et impose, après **Frankenstein s'est échappé !**, le tandem Peter Cushing/Christopher Lee.

VAMPIRE, VOUS AVEZ DIT VAMPIRE ?

« **Le Cauchemar de Dracula** *est un film très dense qui se suffit à lui-même. Les dialogues, très sobres, collent à l'action. Le scénario de Jimmy Sangster est fantastique dans sa construction comme dans son invention. Et je ne suis pas peu fier du fait que le public ne rit pas lorsque le vampire apparaît pour la première fois* » se félicite Terence Fisher. En revanche, le cinéaste est nettement plus réservé au sujet des **Maîtresses de Dracula**, ou plutôt du Baron Meinster (le blond David Peel), le maître vampire brillant par son absence dans cette fausse suite. On y fait la connaissance d'un noble dépravé, converti à l'immoralité par la prise de sang, que Van Helsing finit par asperger d'eau bénite avant d'achever le travail au moyen d'un crucifix. Une œuvre mineure dans la carrière du cinéaste, qui la juge « *bavarde et inutilement explicative.* ». Sans doute se serait-elle hissée au niveau supérieur si Christopher Lee, trop gourmand financièrement, avait accepté d'y chausser les canines du vampire, épargnant par la même occasion à la Hammer de peu gracieuses révisions scénaristiques.

Les retrouvailles, cinq ans plus tard, de l'acteur, du personnage et de Terence Fisher, à l'occasion de **Dracula, prince des ténèbres**, sont d'autant plus précieuses. Si Jimmy Sangster reprend lui aussi son rôle de scénariste, ses dialogues mécontentent à ce point le réalisateur et sa vedette que le Comte est condamné à un mutisme total. Une décision qui n'arrange pas la prestation de Christopher Lee, le comédien, qui exige un paiement royal à la journée, contraignant la Hammer à

réduire son temps de présence à l'écran. Ballotté entre caprices et contingences de la production, Terence Fisher parvient toutefois à s'exprimer pleinement, ajoutant à l'intervention de la religion un arrière-goût d'intégrisme, et étoffant encore la dimension érotique de Dracula, « *un être fondamentalement bisexuel* » d'après ses propres aveux. « *Dracula a le sexe de ses victimes. La forme masculine qu'il revêt n'est qu'une référence à la force dont il a besoin pour survivre.* »

Si **Dracula, prince des ténèbres** marque les adieux de Terence Fisher au mythe du vampire, cela aurait pu ne pas être le cas. Victime d'une jambe cassée, Fisher doit laisser la mise en scène des **Nuits de Dracula** à Jess Franco. En 1972, la Hammer abandonne le projet **Dracula Walks the Night**. Même schéma 3 ans après avec **Kali, Devil Bride of Dracula**, la suite des **7 vampires d'or**. Projet plus sérieux, l'adaptation du roman *Je suis une légende* de Richard Matheson, croisade d'un homme seul, dernier survivant de l'humanité, contre l'ordre nouveau des vampires. « *Un livre magnifique, terrifiant, extrêmement difficile à traduire en images tant il se déroule dans la tête du héros* » commente Fisher en 1973, longtemps après que la Hammer ait oublié de renouveler les droits du livre...

Sur ces deux pages : Le Chien des Baskerville, classique des classiques, le très sexy Frankenstein créa la femme, et Dracula, prince des ténèbres, avec son Christopher Lee mutique.

LA MONSTRUEUSE PARADE

Tout au long de ces deux décennies d'activité dans le cinéma fantastique, Terence Fisher aborde bien d'autres grandes figures du genre, toutes dans le cadre de la Hammer. Bien qu'aujourd'hui considérés comme des classiques, ces films suscitent des sentiments mitigés. « *Il y a deux ou trois scènes qui comptent parmi mes meilleures* » témoigne-t-il à propos de **La Nuit du loup-garou**, magnifique cas de lycanthropie vécu par un jeune homme, fruit du viol d'une servante sourde-muette par un mendiant mi-homme mi-loup. « *L'ensemble me laisse cependant insatisfait. J'ai dû faire des concessions qui diminuent la portée du film. De plus, les producteurs ont absolument voulu transplanter l'action en Espagne. Je me suis battu contre cette idée stupide ; ils n'ont rien voulu entendre, et cela rend le film souvent invraisemblable et douteux.* »

Peinture d'une secte satanique sur le point d'invoquer le diable, **Les Vierges de Satan** satisfait-il davantage Terence Fisher ? Malgré un télégramme de félicitations du romancier Dennis Wheatley (le film est l'adaptation de l'un de ses romans) et les conseils avisés de Christopher Lee en matière d'occulte, le réalisateur émet des réserves. « *L'angle passionnel manque de substance* » regrette-t-il. « *J'ignore pourquoi, c'est probablement ma faute. Les rapports entre certains personnages ne sont pas suffisamment développés et le film en souffre. Il n'est pas aussi puissant qu'il aurait dû être.* » Parfois dur, le regard de l'artiste sur son œuvre, mais en l'état, **Les Vierges de Satan** est l'un des fleurons de la démonologie sur grand écran.

Écrit à l'origine pour un Cary Grant pressé de tourner un film fantastique pour la Hammer, **Le Fantôme de l'opéra** mobilise des capitaux record pour une production de la firme britannique. Pas moins de 150.000 £ investies, principalement dans des décors voulus « imposants ». Mais le script ne suit pas. « *La faiblesse du scénario repose sur le manque de justification de l'existence du personnage central* » précise le réalisateur. « *Aucune complexité psychologique n'étoffe les actes du Fantôme. Le personnage n'est jamais proche du public et demeure assez plat.* » Sans doute l'une des explications du double échec, commercial et critique, d'un film que Terence Fisher tire davantage vers la love story flamboyante que vers des excès horrifiques gothiques, d'ailleurs prohibés par les enjeux financiers du projet.

Éprouvé par le flop du **Fantôme de l'opéra**, Terence Fisher s'éloigne de la Hammer le temps de deux films, l'épais pastiche **The Horror of It All** et **Sherlock Holmes et le collier de la mort**, anonyme coproduction européenne où Christopher Lee incarne le limier de Baker Street, qui dispute à son ennemi intime, le professeur Moriarty, un bijou ayant appartenu à Cléopâtre.

Quand il renoue avec la firme britannique, c'est pour tourner l'un de ses meilleurs films, **La Gorgone**, même si le premier scénariste, John Gilling, regrette le massacre de ses dialogues par le producteur Anthony Hinds. « *Un conte de fées pour adultes, comme tous les bons films fantastiques* » explique le réalisateur, au meilleur de sa forme dans cette alliance entre le romantisme et l'épouvante gothique. Un

FILMOGRAPHIE.

1948 **Coloney Bogey** + **Le Mystère du camp 27/Portrait from Life** + **A Song for Tomorrow** + **To the Public Danger**. 1949 **Marry Me** + **Égarements/The Astonished Heart**. 1950 **Si Paris l'avait su/So Long at the Fair**. 1951 **Home to Danger**. 1952 **Distant Trumpet** + **The Last Page** + **Wings of Danger** + **Stolen Face**. 1953 **Mantrap** + **Four Sided Triangle** + **Spaceways** + **Blood Orange** + **Douglas Fairbanks Jr. Presents** (série TV/3 épisodes réunis au cinéma sous le titre **Three's company**). 1954 **Face the Music** + **Murder by Proxy** + **Meurtres sans empreintes/A Stranger Came Home** + **Final Appointment** + **Mask of Dust**. 1955 **Children Galore** + **Stolen Assignment** + **The Flaw**. 1956 **The Gelignite Gang** + **The Last Man to Hang ?** 1957 **Sword of Freedom** (série TV) + **Kill me Tomorrow** + **Frankenstein s'est échappé !/The Curse of Frankenstein** + **Robin des bois/The Adventures of Robin Hood** (série TV/10 épisodes) + **The Gay Cavalier** (série TV/3 épisodes) + **The Adventures of Clint and Mac** (série TV). 1958 **Le Cauchemar de Dracula/Dracula** + **La Revanche de Frankenstein/The Revenge of Frankenstein**. 1959 **Le Chien des Baskerville/The Hound of the Baskervilles** + **L'Homme qui faisait des miracles/The Man Who Could Cheat Death** + **La Malédiction des pharaons/The Mummy**. 1960 **Les Étrangleurs de Bombay/The Stranglers of Bombay** + **Les Maîtresses de Dracula/The Brides of Dracula** + **Les Deux visages du Dr. Jekyll/The Two Faces of Dr. Jekyll** + **Le Serment de Robin des Bois/Sword of Sherwood Forest**. 1961 **La Nuit du loup-garou/The Curse of the Werewolf**. 1962 **Le Fantôme de l'Opéra/The Phantom of the Opera** + **Sherlock Holmes et le collier de la mort/Sherlock Holmes und das Halsband des Todes**. 1963 **The Horror of It All**. 1964 **La Gorgone/The Gorgon**. 1965 **The Earth Dies Screaming**. 1966 **L'Île de la terreur/Island of Terror** + **Dracula, prince des ténèbres/Dracula : Prince of Darkness**. 1967 **La Nuit de la grande chaleur/Night of the Big Heat** + **Frankenstein créa la femme/Frankenstein Created Woman**. 1968 **Les Vierges de Satan/The Devil Rides Out**. 1969 **Le Retour de Frankenstein/Frankenstein Must Be Destroyed**. 1973 **Frankenstein et le monstre de l'enfer/Frankenstein and the Monster From Hell.**

exercice pas si lointain de celui, plus ludique cependant, de **La Malédiction des pharaons**, « *un pur divertissement qui ne se prend pas au sérieux.* ». Sérieux, le film l'est pourtant dans sa volonté de ressusciter la momie du grand prêtre Kharis pour l'envoyer occire les profanateurs de sa sépulture.

Nettement moins connus que **La Malédiction des pharaons**, **L'Homme qui faisait des miracles** et **Les Deux visages du Dr Jekyll** enrichissent l'œuvre de Terence Fisher de deux nouvelles thématiques, l'immortalité et le double maléfique. Le premier montre comment un docteur de cent quarante ans conserve son physique de jeune homme par des opérations glandulaires répétées. Le second inverse le principe même du roman de Robert Louis Stevenson, le monstre prenant l'aspect (à l'instar de **Docteur Jerry et mister Love** !) d'un séducteur cynique dans un Londres victorien de cauchemar. « *Je suis très fier de la plastique du film, mais son scénario me laisse insatisfait, malgré la subtilité avec laquelle il aborde la transformation de Jekyll en Hyde.* »

MAUVAIS GENRE

Bien qu'il ait réalisé en 1952, avec **Spaceways**, le premier film de science-fiction britannique officiel, et que **Four Sided Triangle** s'y rattache, Terence Fisher ne fait pas preuve, tout au long de sa carrière, d'un vif intérêt pour le genre. « *Je déteste la majorité des films de science-fiction. La plupart du temps, il ne s'agit que de fumeuses extrapolations de notre vie quotidienne. Il n'y a rien de fantastique là-dedans. Ce n'est pas l'avenir qui m'intéresse. Au contraire, j'aimerais revenir à l'époque où les superstitions étaient encore puissantes. La science-fiction reste trop superficielle, trop attachée au gadget. Elle se situe généralement trop loin de ce qui me passionne : la nature humaine.* »

Coincés entre deux **Frankenstein** et **Dracula**, ce ne sont pas ses trois tentatives suivantes, toutes hors Hammer, qui viendront le contredire. Ambitieux dans sa description de l'extinction de la race humaine et d'invulnérables robots, **The Earth Dies Screaming** n'est, selon lui, qu'un « *tout petit film, produit pour trois fois rien et d'une durée à peine supérieure à une heure* ». Le métrage n'en est pas moins une série B tendue, sur le modèle américain des années 50. **L'Île de la terreur** entre dans la même catégorie, principalement porté par Peter Cushing et des monstres, les Silicates, qui se nourrissent du calcium des os. « *À mon goût,* **L'Île de la terreur** *tient davantage de l'horreur*

que de la science-fiction. C'est du détournement de scénario ! »

Quant à **La Nuit de la grande chaleur**, scandaleusement exploité en France dans une version caviardée de scènes pornos, il montre comment, en agissant sur le climat, des aliens tentent de s'installer sur Terre. Extraterrestres ou, dixit Christopher Lee à propos des effets spéciaux, « *des œufs mal cuits.* ». Et le comédien de se remémorer « *un tournage éprouvant au cœur de l'hiver anglais. Il fallait, pour apporter de l'authenticité à l'histoire, que les arbres soient nus et que les comédiens portent des vêtements légers dans un froid glacial.* ». Une note de pittoresque et de souffrance pour un film tout petit petit…

« *Finalement,* **Four Sided Triangle** *est le seul de mes films de science-fiction qui ne me déplaise pas* » appuie le réalisateur. « *Même s'il y a des choses qui ne collent pas dans la manière dont je l'ai traité, le thème du double et de l'identité me semble beaucoup plus intéressant que l'invasion de notre planète par des monstres ridicules.* »

Aussi pauvrettes que soient les créatures de **L'Île de la terreur** et de **La Nuit de la grande chaleur**, Terence Fisher ne dénonce pas ces derniers lorsqu'on lui demande de citer celui qu'il considère comme son plus mauvais métrage. « **The Horror of It All**, *une parodie musicale de film d'horreur. La vedette en est Pat Boone, alors vous voyez…* »

LE TALENT MODESTE

Aussi forte et personnelle que soit la contribution de Terence Fisher au cinéma fantastique, le réalisateur, sans fausse modestie, avoue sa dépendance aux scénarios et aux décisions de la production. « *Je ne suis pas scénariste* » plaide-t-il. « *Je prends les scénarios que l'on me confie et, de chaque mot, j'extrais le maximum. C'est ça le travail de réalisateur.* » À l'entendre, un métier simple comme bonjour, d'autant plus que Fisher n'intellectualise en rien sa conception de la mise en scène. « *Je travaille beaucoup sur la composition des couleurs dans chaque plan, et mes mouvements de caméra sont souvent combinés en fonction de la couleur. J'attache une grande importance à la plastique dans la mise en scène. Une bonne réalisation doit éviter les procédés pour ne se consacrer qu'à l'essentiel.* »

Des propos naturels pour un cinéaste qui ne fait pas mystère de son admiration pour John Ford et, plus encore, pour Frank Borzage, réalisateur américain au style élégant et sobre, auquel aspire justement Terence Fisher dans le carcan souvent étroit et parfois autoritaire des productions Hammer. « *Tout au long de ma carrière, je n'ai été qu'un réalisateur de films à petits budgets et, à ce titre, je n'ai jamais gagné le privilège de pouvoir monter mes propres projets.* »

Sans doute aurait-il choisi de sortir un temps du fantastique, qu'il aimait pourtant sincèrement, pour illustrer une histoire d'amour. Terence Fisher rend son dernier souffle le 18 juin 1980, terrassé par une crise cardiaque, sans avoir pu concrétiser son envie, mais toutefois heureux que la critique, avec laquelle il n'a pas toujours été en bons termes, reconnaisse enfin son travail. « *Il n'a néanmoins guère profité de la célébrité née du culte autour de ses films* » regrette le scénariste Jimmy Sangster. « *Il est mort avant que tout ne commence vraiment. Terry était un vrai gentleman, un homme délicieux sur lequel, à ma connaissance, personne n'a jamais médit.* » Vraiment, un gentleman jusqu'au bout…

Marc TOULLEC

LA GORGONE

Sur cette double-page : L'univers gothique du plus méconnu des films de Fisher, où Peter Cushing incarne le Dr. Namaroff, sûrement l'un des meilleurs rôles de sa carrière.

En plus d'offrir l'un de ses meilleurs rôles à Peter Cushing, cette œuvre injustement méconnue constitue un cas à part dans la carrière de Terence Fisher. D'une part, le cinéaste adapte le scénario d'un autre grand nom du fantastique anglais. D'autre part, il se livre à une singulière expérience, à la croisée du style Hammer et du gothique italien.

Dans la longue série d'œuvres fantastiques mises en scène par le grand Terence Fisher, **La Gorgone** (1964) occupe une place très particulière. En effet, c'est probablement ce qu'il a réalisé de mieux, avec les cinq opus du génial cycle **Frankenstein**. Et même si on n'adhère pas à cette classification, on conviendra qu'il s'agit au choix du plus méconnu de ses chefs-d'œuvre, ou du chef-d'œuvre de ses films méconnus. En France surtout, les exégètes fisheriens ne se sont guère attardés sur ce titre, et ont parfois même noté qu'il était demeuré inédit dans l'Hexagone. En fait, il semble bien que la Columbia l'a furtivement distribué en avril 1967, mais uniquement en VO, ce qui lui a fermé les portes des salles de quartier, où les autres productions Hammer passaient pourtant en boucle. La malédiction semble d'ailleurs perdurer, car **La Gorgone** n'a, à notre connaissance, jamais été édité en DVD. Étrange... D'autant que le générique accole les noms des deux principaux auteurs du cinéma d'épouvante britannique.

FISHER VS. GILLING

Le scénario est en effet dû à John Gilling, réalisateur de titres phare du genre (**L'Impasse aux violences**, **La Femme reptile**, **L'Invasion des morts-vivants**) qui ne dédaignait pas d'écrire à l'occasion pour d'autres. Et, si Fisher parvient à l'annexer à son propre univers, l'histoire conserve de bout en bout la marque de Gilling. Celle-ci s'exprime surtout dans l'ironie glaciale et la brutalité avec lesquelles sont traités les dialogues, prétextes à des affrontements secs et méprisants. La scène très tendue du procès condense d'emblée les enjeux : s'agissant de la Gorgone, chaque partie cache une fraction de la vérité aux autres, et le verdict entérine ainsi la loi du silence qui pèse sur la contrée, dont les habitants préfèrent se terrer dans la crainte plutôt que regarder le monstre en face. Fisher avait certes coutume de promener un regard condescendant sur une populace engluée dans la superstition, mais sous l'influence de son scénariste, il franchit un pas en montrant des villageois prêts à lyncher tout étranger un peu trop regardant. Il ne faut pas oublier que Gilling, en relançant la figure du zombie deux ans avant Romero, avait eu le pressentiment que les monstres du patrimoine ne pouvaient indéfiniment endosser à eux seuls la représentation du Mal, qui prendrait bientôt une dimension collective. Ici, il désigne la lâcheté et l'aveuglement des citoyens comme seuls responsables de la poursuite des meurtres.

Dans une certaine mesure, Fisher va cependant à l'encontre du script, en prenant acte des motivations de chacun. Il traite même avec une certaine indulgence les inévitables policiers bornés, qui ont surtout à cœur de sauvegarder l'ordre public. Mais surtout, il accorde une place centrale au médecin

incarné par Peter Cushing, qui dissimule l'étrange pétrification des cadavres pour toute une série de raisons : civiques, professionnelles, sentimentales... Or, cette diversité des points de vue touche au projet profond du cinéaste. Il est connu que l'apport majeur de Fisher au cinéma fantastique a consisté en une entreprise de rationalisation des mythes, dépouillés de tout folklore - ce n'est pas un hasard si son personnage préféré était le Dr. Frankenstein, avec son scientisme forcené. Ici, la figure du « professeur » est déclinée en trois ou quatre personnages de savants, chacun ayant sa spécialité propre : psychiatrie, anthropologie, mythologie, etc. Seule la conjugaison de leurs différents savoirs serait à même de démasquer la Gorgone, mais leurs desseins restant divergents, l'histoire ne pourra avoir qu'une issue tragique. Pour y parvenir, le cinéaste peut une fois de plus compter sur ses acteurs de prédilection. Cushing trouve l'un de ses meilleurs rôles, peignant avec nuances ce médecin discrètement tourmenté, que des obligations contradictoires poussent à agir seul. En contrepoint, son éternel acolyte Christopher Lee personnifie un étonnant professeur, loufoque et bondissant. Quant à la splendide Barbara Shelley, son interprétation somnambulique incarne à elle seule le manichéisme inhérent à l'univers fisherien ; l'année suivante, elle jouera d'ailleurs un autre personnage double dans **Dracula, prince des ténèbres**, où elle sera tour à tour prude bourgeoise et vampire sensuelle.

UN FANTASTIQUE PANEUROPEEN

Car, comme son titre l'indique, **La Gorgone** se distingue par la présence d'une créature maléfique féminine, qui était jusqu'alors l'apanage du bis « continental », friand d'inversions en tous genres. Conséquence directe, l'intrigue se teinte d'un romantisme noir peu fréquent dans le cinéma fantastique anglais, malgré les quelques tentatives en ce sens de... John Gilling. Les fameux Bray Studios, où furent tournés la plupart des Hammer, ouvrent enfin leurs portes à des thèmes très sombres (obsession morbide, hantise de l'héroïne par une entité démoniaque) qui débouchent sur une ode désespérée à l'Amour Fou. La conduite du récit elle-même en est affectée, délaissant le rythme trépidant de l'épouvante britannique pour redécouvrir les charmes des déambulations engourdies dans les châteaux en ruine. Même si la mise en scène de Fisher conserve sa précision mathématique, l'ensemble distille ainsi une ambiance pourrissante et délétère, illustrée pour le meilleur par la direction artistique (avec des décors automnaux, tout en feuilles mortes et eaux croupies) et la photographie. Le chef-opérateur Michael Reed y reprend le « lyrisme à froid » de ses aînés Arthur Grant et Jack Asher, mais y ajoute quelques tons abstraits, ambrés ou verdâtres, que n'auraient pas reniés un Mario Bava. Le résultat se retrouve donc à la croisée des chemins, chose somme toute logique pour une histoire qui transplante une créature de la mythologie grecque en pleine Europe centrale ! **La Gorgone** parvient en effet à réconcilier les deux tendances majeures de l'époque : la sobre et rigoureuse épouvante anglaise, et le baroque « atmosphérique » de l'école italienne. Rien que pour ça, l'œuvre constitue une pierre angulaire des années 60, période si féconde pour le cinéma fantastique.

Gilles ESPOSITO

THE GORGON. G-B. 1964. REAL.: TERENCE FISHER. SCEN.: JOHN GILLING D'APRES UNE HISTOIRE DE J. LLEWELLYN DEVINE. DIR. PHOT.: MICHAEL REED. MUS.: JAMES BERNARD. PROD.: ANTHONY NELSON KEYS POUR HAMMER FILMS. INT.: PETER CUSHING, CHRISTOPHER LEE, RICHARD PASCO, BARBARA SHELLEY, MICHAEL GOODLIFFE... DUR.: 1H23. DIST.: COLUMBIA. 1ERE SORTIE A PARIS : AVRIL 1967.

RÉSUMÉ

1910, dans une petite ville d'Europe centrale. Une jeune femme est retrouvée morte et horriblement mutilée, et son amant pendu. La justice conclut rapidement à un crime passionnel, suivi d'un suicide. Mais le père, puis le frère du jeune homme ne l'entendent pas de cette oreille, et mènent leur propre enquête, qui se heurte à l'hostilité de villageois paraissant vivre dans la peur. En effet, le médecin local cache une terrible vérité : depuis 5 ans, les meurtres se multiplient dans la contrée, et à chaque fois, la chair des cadavres se change en pierre !

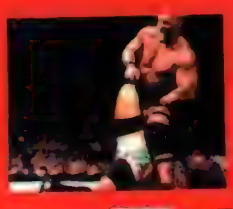
ACTION

La chaîne sous haute surveillance

ACTION

LA CHAÎNE 100% ADRÉNALINE

Sueur, sang, explosions et combats en tout genre : tous les grands films d'action sont sur Action ! Retrouvez les chefs d'œuvres inédits de films de genre et des series incontournables !



ACTION CANALSAT TPS noos UPC numericable freebox TV TELE2

Fantastic guide

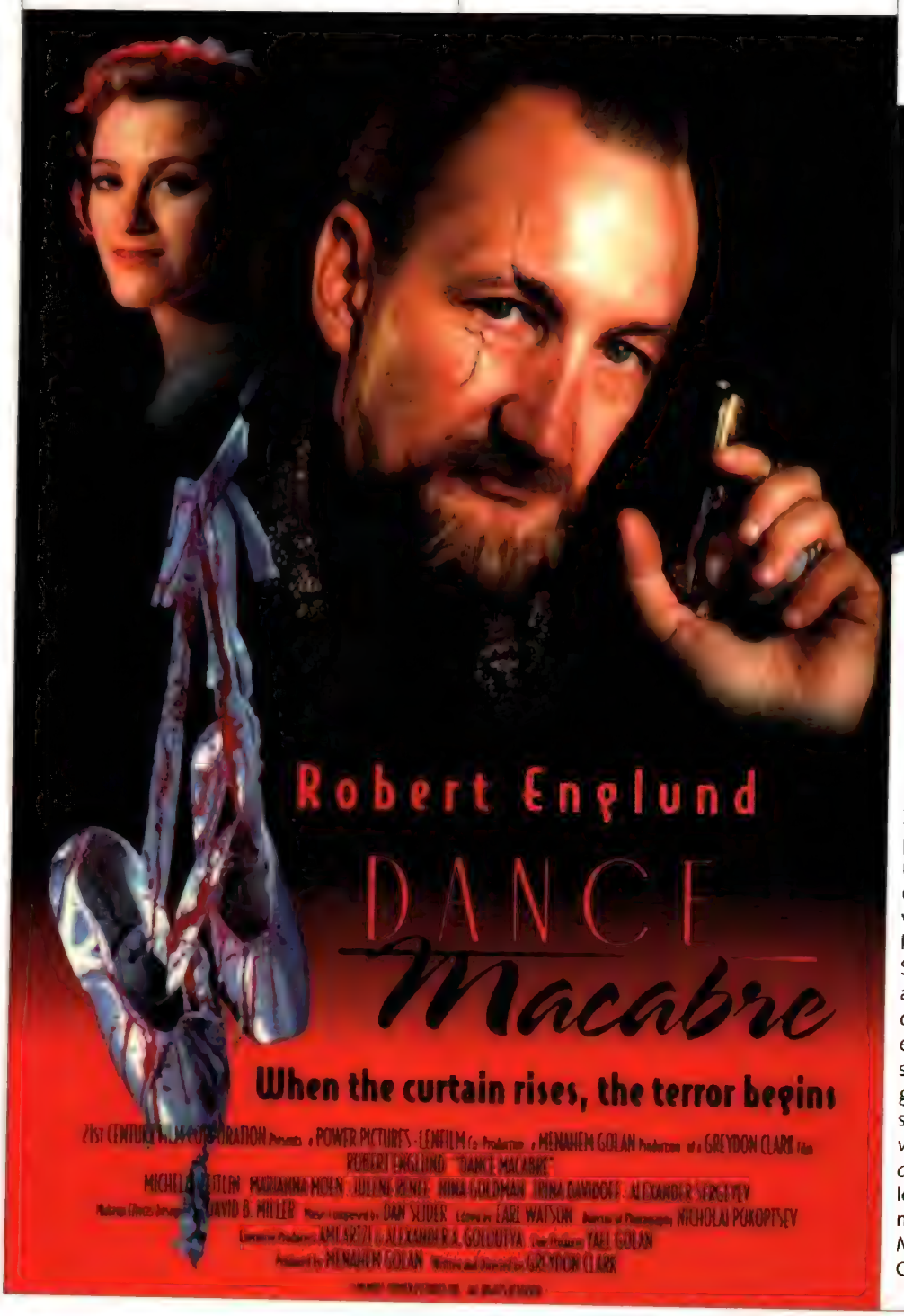
PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 78

LA DAMNATION DE FAUST

1898. REAL. ET SCEN.: GEORGES MELIES, D'APRES GOETHE ET L'OPERA D'HECTOR BERLIOZ. INT.: GEORGES MELIES. PROD.: GEORGES MELIES, STAR FILMS. FRANCE.

Comme on le sait, le personnage du Diable fascina longtemps le magicien de Montreuil. En 1897, il tourne **Le Cabinet de Méphistophélès** (« *Occupé !* » protestait alors une voix). On rigole, mais rendez-vous compte : au temps du muet il fallait glisser un carton sous la porte pour lancer une telle réplique... **Cabinet** suivi d'un **Faust et Marguerite**, puis, l'année suivante, de cette **Damnation de Faust** fidèle à l'imagerie traditionnelle des opéras de Gounod et d'Hector Berlioz. Méliès compose un diable facécieux capable de tours de magie qui surprennent encore aujourd'hui (un simple trou dans le plancher du décor permet ainsi la plongée de Faust au royaume des ombres....). En 1903, il tournera justement **Faust aux enfers**, sa superproduction en 16 tableaux féériques, dont le dernier nous offre un Satan ailé survolant les flammes infernales.



La Damnation de Faust. Méliès, toujours diabolique, dans son rôle préféré.

DAMNED RIVER

1989. REAL.: MICHAEL SCHROEDER. SCEN.: JOHN CROWTHER, BAYARD JOHNSON. INT.: STEPHEN SHELLEN, LISA ALIFF, JOHN TERLESKY, MARC POPPEL, BRADFORD BANCROFT. PROD.: LANCE HOOL. SILVER LIONS. USA.

Ça se déroule au Zimbawe, sur les rives du Zambèze, et alors Tarzan... ben, Tarzan il est pas là ! Trois amis et une demoiselle engagent un guide dont ils ignorent les fâcheuses tendances paranoïaques. Très vite, ils vont devoir apprendre à survivre, mais, par bonheur, l'équipe a vu **Délivrance** et le scénariste aussi. Surtout quand le guide confond la femme avec le personnage de Ned Beatty dans le film de Boorman. « *Damned river !* » se lamente-elle (c'est bon, les gars, on a déjà le titre...). Le survival dans toute sa splendeur, avec effets gore, dialogues décalés et musique d'ascenseur (« *Oui, j'habite au douzième, mais je vais peut-être descendre au premier, merci !* »). Un protagoniste va jusqu'à comparer le psychopathe à un héros de Zola. On se demande bien lequel ? Eugène Rougon, l'abbé Mouret, le docteur Pascal... Quand même pas Gervaise ?

LES DAMNES

THE DAMNED. 1961. REAL.: JOSEPH LOSEY. SCEN.: EVAN JONES, D'APRES H.L. LAWRENCE. INT.: MACDONALD CAREY, JAMES MAXWELL, SHIRLEY ANNE FIELD, CAROLINE SHELDON, OLIVER REED, ALEXANDER KNOX. PROD.: MICHAEL CARRERAS, HAMMER FILM. DIST.: COLUMBIA. GB.

Qui sont ces « Damnés » de la Terre ? Le commun des mortels figé dans ses habitudes, la bande des Teddy Boys (menée par Oliver Reed), symbole du rejet de la société, les savants préparant déjà « l'après-humanité », ou encore ces enfants mutants au sang glacial soumis à des expériences sur la radio-activité,

Shirley Anne Field dans Les Damnés. Pas de doute, ils sont bien deux !

sans cesse épiés par un système d'écrans TV ? Losey, assisté des meilleurs éléments de la Hammer, nous annonce l'apocalypse à travers cette fable morale d'un pessimisme tranquille. Réfutant la classification science-fictionnelle de son œuvre, le cinéaste en revendique la portée philosophique, dénonce cette course folle d'une civilisation moderne courant à sa perte. Les images soulignent la beauté de la nature, contrastant d'autant mieux avec l'horreur des faits. Comme dans ce final ambigü où le couple de héros s'enfuit sur une mer magnifique, rempli d'espoir, mais en fait déjà porteur du mal radioactif et suivi de loin par les autorités. Si la touche semble délicate, le discours terrasse, à l'exemple du magnifique **Garçon aux cheveux verts** (du même auteur), un temps bloqué par la distribution américaine (trop intelligent pour le public local !), et sorti chez nous vingt ans plus tard !

DAMSELVIS, DAUGHTER OF HELVIS

1994. REAL ET SCEN.: JOHN MICHAEL MCCARTHY. INT.: SHERRY LYNN GARRIS, PORTIA JEFFRIES, ADIMU AJANAKU, GHETTY CHASUN, KRISTEN HOBBS. PROD.: JOHN MICHAEL MCCARTHY, BIG BROAD GORILLA MONSTER. USA.

Black Jesus (en fait, l'Asiatique Adimu Ajanaku) accomplit des miracles, ressuscite les morts et s'ingénie à abattre l'héroïne, Damselvis, une guitariste motarde adorant son dieu à elle, le défunt (pour l'instant...) Helvis. Et quand la motarde lui monte au nez, Black Jesus, ce sosie de David Chiang, évolue en Woofman, loup-garou féroce. Faut reconnaître, ça délire sec, avec des personnages bien barges aux noms révélateurs (Rebelvis, Psychedelvis, Elvicious), et plusieurs scènes réservées aux grands garçons, notamment une de lesbianisme assez poussée (arrêtez de pousser, derrière !) entre Sherry Garris et Ghetty Chasun. Quand il ne tourne pas, McCarthy produit des bizarreries underground devenues plus ou moins cultes : **Gore Whore**, **Teenage Tupelo**, **Superstarlet A.D.** (au slogan explicite : Apocalypse meow !), et surtout le plus connu, **Gorotica**, lequel s'épanche, au risque de tomber, sur le sort de malheureux nécrophiles atteints du sida. Il en faut aussi des comme ça !

DANCE MACABRE

VID.: **DANSE MACABRE**. 1991. REAL. ET SCEN.: GREYDON CLARK. INT.: ROBERT ENGLUND, MARIANNA MOEN, JULENE RENEE, NINA GOLDMAN. PROD.: MENAHEM GOLAN, HARRY ALLAN TOWERS, 21ST. CENTURY. USA.

Ce **Madame Doubtfire** version thriller ressemble fort au **Suspiria** de Dario Argento. En moins argenté quand même, car ce vieux filou d'Harry Alan Towers n'est pas du genre dispendieux. Il tourne d'ailleurs en Russie où « La Place Rouge était vide... » et la tirelire aussi. L'histoire tient sur un ticket, et encore, on en met trop ! Une ancienne danseuse étoile dirige une académie de danse du fond de son fauteuil roulant, pendant que ses pensionnaires tombent sous les coups d'un tueur mystérieux. L'interprète principal de la (trop longue)

Dance Macabre pour Robert Englund. Mais là, il attend les slows.

série des **Freddy** serait-il le bon coupable ? On se le demande - pas trop longtemps d'ailleurs - tandis que Greydon Clark en fait des tonnes, ne reculant devant aucun sacrifice dans l'art si répandu du souverain poncif. (M87P.55).

DANCE OF THE DAMNED

1989. REAL.: KATT SHEA RUBEN. SCEN.: ANDY RUBEN, KATT SHEA RUBEN. INT.: CYRIL O'REILLY, DEBORAH ANN NASSAR, STARR ANDREEFF, MARIA FORD, ATHENA WORTHY. PROD.: ANDY RUBEN, CONCORDE/NEW CLASSICS. USA.

Impressionné par la beauté (et les recettes...)

de quelques précédents récits vampiriques, Roger Corman commandite ce petit budget romanesque à souhait, où l'on débat de la triste condition de buveur de sang, du droit à la différence (*« Je suce, et alors ? »*), du pourquoi des choses, du sens de la vie qui va toujours dans le même sens, et surtout des méfaits du soleil sur les peaux sensibles (ça, on le savait déjà), et sur celle des vampires en particulier. Un petit côté **Ma nuit chez Maud** (*« Hum ! c'est exquis, Maud »*...) dans cette confrontation entre Cyril O'Reilly, séduisant vampire new look et Starr Andreeff, strip-teaseuse dépressive au Paradise Club. L'un entraînant l'autre dans une longue dérive au bout de la nuit où ils se retrouvent sur la plage à attendre le jour. Poétique et bien joué, mais à réserver aux cinéphiles patients adeptes du soft-gore.

DANCE OF THE DWARFS

OU **ROUGHRIDING** OU **JUNGLE HEAT**. 1983. REAL.: GUS TRIKONIS. SCEN.: GREGORY WESTON KING, LARRY JOHNSON, MICHAEL VINER, D'APRÈS GEOFFREY HOUSEHOLD. INT.: PETER FONDA, DEBORAH RAFFIN, JOHN AMOS, CARLOS PALOMINO, CHERRON HOYE, GIL ARCEO. PROD.: MICHAEL VINER. PANACHE INC. USA.

La danse des nains, ça vous tente ? Pas trop. Tant mieux, y'en a pas ! La tendance serait plutôt à **African Queen**. Fonda jouant l'ivrogne Bogart, Deborah Raffin fondant pour Fonda en lieu et place de la belle Katharine Hepburn, et, en lieu et place du bateau, un hélicoptère. Beau rôle de composition, excellent

acteur ! Notre duo part à la recherche d'une tribu de pygmées (on perd trop souvent les pygmées dans la jungle sanglotait parfois Livingstone...), et comme ils ne la trouvent pas, ils bavardent pour passer le temps. Le temps passe, en effet - long - jusqu'à la découverte tardive de créatures primitives tenant à la fois du lézard, de l'alien et de la chauve-souris. Le Gus (Trikonis) qui réalise n'a guère envie de nous les montrer. La nuit, la brume, la pluie, une photographie nébuleuse, tout y passe. Résultat, on repart déçu, d'autant que ça finit mal. Polygram sortit la chose sous le titre vidéo des **Enfants du Diable**, à ne pas confondre bien sûr avec son homonyme paru chez Delta, cachant cette fois le **Sometimes They Come Back... Again** d'Adam Grossman (avec Alexis Arquette, frère de Patricia et Rosanna).

DANCE WITH DEATH

1991. REAL.: CHARLES PHILIP MOORE. SCEN.: DARYL HANEY. INT.: MAXWELL CAULFIELD, BARBARA ALYN WOODS, MARTIN MULL, TRACEY BURCH, DREW SNYDER. PROD.: MIKE ELLIOTT, ROGER CORMAN, CONCORDE PICTURES. USA.

Au club de strip-tease du coin, les pensionnaires tremblent (ce qui est normal, car c'est un métier où les filles ne se couvrent pas assez, au risque d'attraper du mal !). Pour ne pas arranger les choses, un psychopathe les élimine une à une en les travaillant au couteau de boucher. *« Allons-nous bientôt manquer de strip-teaseuses ? »* se demande la population tétanisée. L'affaire paraît grave, l'évêché s'inquiète, mais grâce à Dieu, l'enquêteur Max Caulfield contrôle la situation. *« Ces femmes sont mortes »* annonce-t-il d'un ton qui sent le professionnalisme exarcerbé, puis il reconnaît sa fiancée parmi les danseuses et trouve l'histoire déjà moins drôle. Elle, journaliste en quête de scoops, utilise cette couverture pour ne pas se découvrir, ce qu'elle finit pourtant par faire car le métier d'effeuilleuse l'exige. Brillant résumé du sujet, mais surtout belle reprise des deux **Stripped to Kill**, autres produits « Corman », déjà repompés dans le précédent **Dance of the Damned** ! Pour le final, Gégé s'en tient aux longues séries de croquemitaines, le tueur paraissant quasiment indestructible. Alors qu'il suffirait de lui montrer son film pour l'achever de façon radicale...

DANCES WITH SNAKES

TOU SE YI HUNG MOU. 1992. REAL.: RICHARD LEE. INT.: HSU MENG-HUA, FAN LI-CHI, SHUN JUN-WONG, DICK WEI. PROD.: WONG TAK-LUNG. HONG KONG.

Peu de temps après **Danse avec les loups**, voici ce « Danse avec les serpents » chorégraphié par un certain Richard Lee (en fait Lee Kin-Hing, lui-même assisté, pour les scènes d'action, par l'acteur Shun Jun-Wong). Au temps de la Chine médiévale, un puissant sorcier manipule trois femmes-serpents pour se débarrasser de quelques fâcheux missionnaires chrétiens. Restons objectifs : toute insouciance religieuse mise à part, on a beaucoup trop chassé le missionnaire, surtout dans la jungle africaine, faut dire. Et, donc, c'est très grave car maintenant, ben y'en a moins ! Allez parler de l'actuelle position du missionnaire, Africain ou pas, dans un salon, et vous allez vous retrouver tout seul devant votre scotch... Pour nous consoler, le script manie un humour, assez médiéval lui aussi, et quelques scènes érotiques nous font oublier le triste sort des missionnaires dans cette aventure.

DANCING

2002. REAL.: PATRICK-MARIO BERNARD, XAVIER BRILLAT, PIERRE TRIVIDIC. SCEN.: PIERRE TRIVIDIC, PATRICK-MARIO BERNARD. INT.: PATRICK-MARIO BERNARD, PIERRE TRIVIDIC, LAURA REGAN, CARINE RUSZNIEWSKI. PROD.: YVES SMADJA, BEATRICE CAULA. DIST.: SWIFT DISTRIBUTION. FRANCE.

Le Fantastique français se répartit généralement en deux groupes. Le sujet bateau gangrené par le manque de moyens et le manque d'idées, et le pensum ésotérique que l'on célèbre à tout hasard, de peur d'avoir raté quelque chose. **Dancing** participe plutôt de la seconde catégorie. **Dancing**, c'est pas le Bal à Jo, mais plutôt la grande salle de **L'Année dernière à Marienbad**. Deux artistes, un sculpteur et un scénariste, vivent en couple dans ce dancing désaffecté, à la recherche de leur identité, de leur œuvre (le premier prépare une exposition sur les ours !), du reflet de leur image (René confronté à son double) ou bien en quête d'eux-mêmes tout simplement. Atypique, abscons, chiche en dialogues, **Dancing** s'exprime avant tout par l'image, volontairement granuleuse et sous-exposée. Une œuvre glaciale... à ne pas trop découvrir, donc ! (M152P.23).

Dance with Death. Encore une victime dans de beaux draps !

Danger : Diabolik !. Marisa Mell et John Phillip Law s'emmêlent...

DANGER : DIABOLIK !

DIABOLIK. 1968. REAL.: MARIO BAVA. SCEN.: DINO MAIURI, MARIO BAVA, D'APRÈS ADRIANO BARACCO, ANGELA GIUSSIANI, LUCIANA GIUSSIANI. INT.: JOHN PHILLIP LAW, MICHEL PICCOLI, ADOLFO CELLI, MARISA MELL, TERRY THOMAS. PROD.: DINO DE LAURENTIIS, MARIANNE PRODUCTION. DIST.: PARAMOUNT. ITALIE/FRANCE.

En 1968, la révolte gronde. Les super-héros italiens envahissent les écrans, le plus souvent tirés des comics nationaux, les célèbres « Fumetti », dont quelques-uns parurent en France... pour tomber aussitôt sous les coups de la censure gaulliste. Après **Kriminal**, **Goldface**, **Devilman**, **Mister X**, **Flashman** et **Superargo**, productions encore très marquées par la déferlante « sous-James Bond », **Diabolik** fait la différence grâce au talent de Mario Bava et l'interprétation d'un John Phillip Law sous influence, tiraillé entre Arsène Lupin et Fantômas. De séduisants décors, un zeste d'ironie, de la belle image, Morricone à la baguette musicale, ainsi qu'un certain suspense motivent l'intérêt du spectateur, même si tout cela s'est pris un léger coup de vieux au fil des années.

DANGER DOBERMAN

TRAPPED. 1973. REAL. ET SCEN.: FRANK DE FELITTA. TV. INT.: JAMES BROLIN, SUSAN CLARK, EARL HOLLIMAN, ROBERT HOOKS, IVY JONES, TAMMY HARRINGTON. PROD.: GARY L. MESSENGER, UNIVERSAL TV. USA.

Attention, car comme l'affirment nos amis teutons : *« Danger daube, Herman »* ! Agressé dans les toilettes d'un grand magasin, James Brolin se réveille après la fermeture et doit lutter jusqu'au matin contre six dobermans spécialement dressés pour tuer. Le survival canin dans toute sa cruelle brutalité et sa décevante banalité. Nonobstant la violence insupportable de cette chronique affligeante, l'éditeur de Mad Movies tient à préciser qu'aucun animal n'a été molesté durant la rédaction de ce

Danger doberman. Le plus dur est fait : on tient déjà un suspect.

texte, et que toute ressemblance avec un film regardable ne serait que pure coïncidence indépendante de la volonté du réalisateur.

DANGER HAUTE TENSION

PULSE. 1987. REAL. ET SCEN.: PAUL GOLDING. INT.: CLIFF DE YOUNG, ROXANNE HART, JOEY LAWRENCE, MATTHEW LAWRENCE, CHARLES TYNER. PROD.: PATRICIA STALLONE, ASPEN FILMS SOCIETY. DIST.: COLUMBIA. USA.

Heureux les négligents privés d'électricité pour faute de facture en souffrance, ils ne subiront pas la révolte des ustensiles ménagers. Moi, j'ai un truc imparable : quand l'adversaire virtuel prend l'avantage (aux échecs, par exemple), je débranche l'ordi et il est bien embêté, le gars ! Mais là, tout dysfonctionne. Le lave-linge, déjà rébarbatif à première vue, le broyeur à évier, vrai défi américain à la prudence, la télé, qui s'attaque directement au cerveau, tous ces objets quotidiens agressent les braves citoyens d'une ville de banlieue, et principalement les parents du jeune David, dont la maison subit la menace de cette force non identifiée. Golding installe l'ambiance, glisse sa caméra à l'intérieur des appareils, file le long des circuits, passe derrière les meubles (époussette les murs en passant...), fixe la scie électrique d'un air prometteur, tout en donnant vie à ses personnages, souvent stéréotypés dans ce genre d'histoire, même si la victoire finale échoit ici à l'enfant souverain. Une bonne fessée et au lit, oui...

DANGER ISLAND

1992. REAL.: TOMMY LEE WALLACE. TV. SCEN.: WILLIAM BLEICH. INT.: RICHARD BEYMER, GARY GRAHAM, JOE LARA, LISA BANES, MARIA CELEDONIO, CHRISTOPHER PETTIET. PROD.: TED SWANSON, NATIONAL BROADCASTING COMPANY/VON ZERNECK SERTNER FILMS. USA.

L'histoire débute en copiant **L'Île mystérieuse**, se poursuit façon **La Créature du lac noir**, frôle **Le Mort dans le filet** et se termine en eau de boudin. Après un crash aérien, un petit groupe de rescapés se la joue façon **Robinson Crusoé/Lagon bleu**, car aucun panneau n'indique « **Danger Island** ». Un oubli sans doute... Vite réparé quand ils doivent se carapater devant un mutant à tentacules, produit raté d'expériences génétiques autrefois effectuées sur les indigènes du coin. Pilote bavard d'une série abandonnée en cours de route (et comme on les comprend), appelée aussi **The Presence**, et diffusée début 95 par M6 sous le nouveau titre de **S.O.S. Mutants**. Une seule manière d'échapper à ces monstres : le zapping (mais, là, attention car vous risquez de tomber sur la spéciale Thema d'Arte avec, dans l'ordre, « troubles ethnographiques au Baluchistan » et « Cueillette du coton-tige en Terre Adélie », un vrai problème d'actualité, celui-là, car le coton y pousse très mal, paraît-il !)...

DANGER PLANETAIRE

THE BLOB. 1958. REAL.: IRVIN S. YEAWORTH. SCEN.: THEODORE SIMONSON, KATE PHILLIPS (KAY LINAKER). INT.: STEVE MCQUEEN, STEVEN CHASE, ANETA CORSAUT (HELEN CRUMP), AUDREY METCALF, JOHN BENSON. PROD.: JACK H. HARRIS, TONYLYN PRODUCTIONS. DIST.: PARAMOUNT. USA.

Le Blob, cette créature visqueuse venue de l'espace, dévore les humains, grossit après chaque repas, puis investit la ville avant que ce bon vieux Steve McQueen ne détecte sa vulnérabilité au froid. Plutôt que de lui projeter des esquimaux glacés (trop cher !) à la figure (elle n'en a pas...), on l'inonde de neige carbonique, et la « chose » finit ses jours dans les glaces du Pôle Nord avant qu'un « The End » libérateur ne se transforme soudain en point d'interrogation. Bien anticipé, car une suite sortira en 1974, **Attention au Blob**, suivie du remake de Chuck Russell largement plus démonstratif. Ce classique de la SF des années cinquante bouleverse par le symbolisme primaire de son discours. La créature cherche à intégrer le plus de gens possibles à son organisme, et, de noirâtre au départ, devient d'un beau rouge vif en grandissant. La couleur du sang des malheureux digérés, mais encore la couleur emblèmatique d'une menace réelle, elle aussi venue d'ailleurs (du pays du froid, où l'on réexpédie justement la bestiole...).

Danger planétaire. Steve McQueen face au danger.

CATEGORIE 3

SI VOUS AIMEZ L'ÉROTISME...
SI VOUS AIMEZ LA VIOLENCE...
SI VOUS AIMEZ L'HORRIBLE,
LE RÉVOLTANT ET L'INFÂME

Red to kill

Run and kill

Raped by an angel

Ebola syndrome

Daughter of darkness

ATTENTION CINÉMA TOTALEMENT DÉVIANT !

A Hong Kong, le système de classification des films est segmenté en groupes. Le premier inclut les films tous publics et le second les films interdits aux moins de douze ans. Le dernier est, quant à lui, réservé aux films violents, érotiques et transgressifs. Une « zone interdite », investie par des réalisateurs sans tabou, et devenue par l'excès de ses audaces un genre à elle seule... On l'appelle la « Catégorie 3 ».

ATOMIKA Informations et visuels non contractuels. Films interdits aux moins de 16 ans

METROPOLITAN FILM & VIDEO

DISPONIBLE EN DVD

13ème RUE LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

MAD MOVIES

DANGER PLANETE INCONNUE

JOURNEY TO THE FAR SIDE OF THE SUN. OU **DOPPELGANGER.** 1969. REAL.: ROBERT PARRISH. SCEN.: GERRY ANDERSON, SYLVIA ANDERSON, DONALD JAMES. INT.: ROY THINNES, IAN HENDRY, LONI VON FRIEDL, PATRICK WYMARK, HERBERT LOM. PROD.: GERRY ANDERSON, SYLVIA ANDERSON, CENTURY 21 PRODUCTIONS. GB.

Des astronomes repèrent une « planète inconnue » semblable à la nôtre, laquelle, très futée, tourne à la même vitesse que nous autour du soleil, échappant ainsi à nos regards. Le spécialiste en « planète inconnue » (Roy Thinnes, deux ans d'***Envahisseurs*** à son

actif) part aussitôt en astronef et se pose dessus trois semaines plus tard. Surprise : il se retrouve sur Terre devant ses supérieurs qui lui demandent pourquoi il a fait demi-tour. Tout aussi surpris, un autre Roy Thinnes fait face à d'autres supérieurs lui posant la même question à des millions de kilomètres de là. Vous l'aurez compris : La Terre possède une planète jumelle où nos doubles effectuent les mêmes gestes, où tout est inversé (l'astronaute doit désormais lire à l'aide d'un miroir), où un autre JPP signe la même rubrique, mais n'avance pas davantage (comme quoi c'est pas ma faute...). Voici de la bonne SF des familles au suspense constant et au final plaisamment ambigu. Deux ans plus tard paraissait chez Fleuve Noir, dans la série Anticipation, *Le Rideau de brume*, d'André Caroff, très nettement inspiré de ce script original.

LE DANGER VIENT DE L'ESPACE

LA MORTE VIENE DALLO SPAZIO. 1958. REAL.: PAOLO HEUSCH. SCEN.: MARCELLO COSCIA, ALESSANDRO CONTINENZA. INT.: PAUL HUBSCHMID, IVO GARRANI, GIACOMO ROSSI-STUART, MADELEINE FISCHER, ANNIE BERNAL. PROD.: GUIDO GIAMBARTOLOMEI, LUX/ROYAL FILM. ITALIE/FRANCE.

« *D'où vient le danger ?* » demande Paolo Heusch. « *De l'espace* » répond le public, qui suit comme une bête. Excellente réponse en effet, car un groupe d'astéroïdes menace de percuter la Terre à brève échéance. « *Allons nous disparaître dans le chaos ?* » (1) s'inquiète à nouveau Paolo. « *Ça, c'est ton problème* » rétorque le public qui n'est pas venu là pour réfléchir. Et il a tort, le public, car il s'agit d'une belle parabole sur l'union des peuples en cette période de Guerre Froide où les Américains faisaient rarement dans l'objectivité (c'est pourquoi le film est italien !). Ici, les deux grandes puissances, russe et yankee, s'entendent une première fois sur un projet de fusée lunaire, puis une seconde en expédiant leurs missiles à la rencontre des astéroïdes, ce qui règle du même coup le problème du stockage des armes atomiques. Paul Hubschmid, Suisse d'origine, à la carrière internationale, mourra le 31 décembre 2001. Quant à Paolo Heusch, dissimulé sous le pseudo de Richard Benson, il livrera le plus mauvais film de loup-garou de (presque) tous les temps : **Lycanthropus**, appelé chez nous **Le Monstre aux filles** (« Salut les filles, c'est moi le monstre... » : flop garanti !).

(1) Rappelez-vous que dans le cas chaos, on se retrouve souvent chocolat (oui, je sais, mais c'est pas ma faute : on me paie pour ça !).

DANGEREUSE ALLIANCE

THE CRAFT. 1996. REAL.: ANDREW FLEMING. SCEN.: PETER FILARDI, ANDREW FLEMING. INT.: CLIFF DE YOUNG, SKEET ULRICH, BRECKIN MEYER, NEVE CAMPBELL, ROBIN TUNNEY, FAIRUZA BALK, RACHEL TRUE. PROD.: DOUGLAS WICK, TRI STAR COLUMBIA PICTURES. DIST.: COLUMBIA PICTURES. USA.

Un quarteron de jeunes sorcières sévit au lycée, trouvant dans cette matière non prévue au programme un dérivatif à leur vie privée, et l'occasion d'échapper au stéréotype ordinairement cornichon de la jeune fille en milieu estudiantin. Andrew Fleming, venu du clip et de la pub, compose entre le soap ordinaire et le film d'horreur, entre le drame et la comédie, misant sur son prestigieux casting féminin et les conseils éclairés d'une « véritable » sorcière (Pat Devin), veillant paraît-il au respect d'une supposée déontologie sataniste (nous raconte Fleming, qui n'a pas inventé que la pénicilline...). Fairuza Balk, en Sissy (Spacek) impératrice, crève l'écran, marche sur les eaux, libère des centaines de reptiles (telle la Jennifer de **L'Horrible carnage**) et remporte la mise. Elle constitue le principal intérêt de ce titre légèrement molasson qui inspira sûrement certains scénaristes de ***Charmed*** ou même de ***Buffy contre les vampires***. En attendant, comment ne pas penser à ses rôles de naïve jeune fille dans **Return to Oz** (la petite Dorothy) ou mieux encore dans **Valmont** (l'ingénue Cécile de Volange) ? (M102P.56).

Dangereuse alliance. Magie, magie : trois minutes et c'est prêt !

TOMCAT : DANGEROUS DESIRES

OU **DANGEROUS DESIRES.** 1992. REAL. ET SCEN.: PAUL DONOVAN. INT.: RICHARD GRIECO, MARYAM D'ABO, SERGE HOUDE, NATALIE RADFORD. PROD.: WILLIAM VINCE, ROBERT VINCE, REPUBLIC HV. USA.

Où y'a du gène, y'a pas de plaisir, croyez-vous, eh bien ce n'est pas l'avis de Richard Grieco, lequel reçoit en partage le code génétique d'un chat pour soigner sa paralysie, et en tire pleine satisfaction. Danseur de ballet, il acquiert une souplesse nouvelle, mais développe du même coup les instincts primitifs de l'espèce, jouant avec ses victimes comme un chat avec des souris. Deux scènes érotiques (dont une avec Maryam d'Abo) viennent pimenter ce script un peu bavard à la photographie précieuse, rappelant parfois **Les Prédateurs** de Tony Scott. Sorti à la vidéo sous un titre révélateur : **Le Félin**. Toute ressemblance avec **La Féline** ne saurait être que fortuite... (M88P.54).

A DANGEROUS EXPERIMENT

1913. RÉAL.: JACK BYRNE. SCÉN. : WALTER MACNAMARA. INT.: WILLIAM WELLS, IRENE WALLACE, JACK PALTON, MAXWELL RYDER. PROD.: UNIVERSAL. USA.

Walter MacNamara et Jack Byrne utilisent le sujet d'une de leur pièce écrite quelques années plus tôt. On y observe le curieux échange de cerveaux entre un étudiant et l'athlète le plus remarquable du moment. Bien déçu, le premier, malgré ses cris, finit par ne plus pouvoir sortir du corps qui l'héberge (de toute façon, rien ne sert de crier dans un film muet !). Ce qui par bonheur n'arrivera jamais à notre cher Zidane : aucun esprit estudiantin n'habite son cerveau lent, et Zizou sera toujours zazou...

Festival International du Film Fantastique de Neuchâtel 2006
Prix Mad Movies du Meilleur Film Asiatique

SPL 殺破狼

LE FILM DE KUNG FU QUI RÉVOLUTIONNE LE GENRE

ASIAN STAR

« Les combats sont si féroces et si rapides que SPL sera désormais l'étalon or des amateurs de Kung-fu »
VARIETY

« Photographie superbe [...], réalisation percutante [...], scénario implacable »
SCORE

« SPL s'impose sans mal comme l'une des meilleures productions hongkongaises de ces dernières années »
DVD RAMA

SCORE

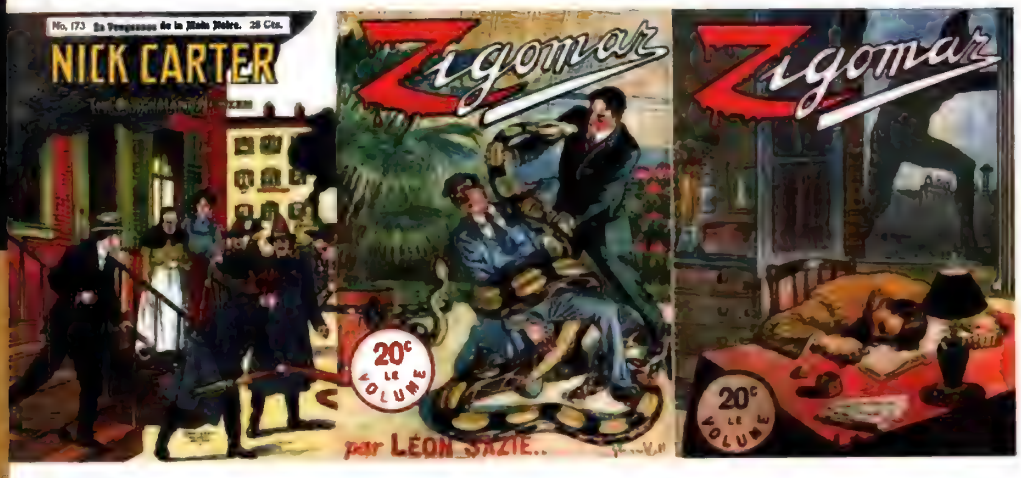
MGM

EN DVD LE 4 OCTOBRE

dvdrama.com
Le premier quotidien du DVD

Serials et littérature populaire
La carrière oubliée de Victorin-Hippolyte Jasset

Après une longue pause (ça remonte au numéro 162 !), Terra Incognita continue son exploration des origines du cinéma populaire français, en s'attaquant ce mois-ci au serial du début du 20e siècle et à son « créateur ».

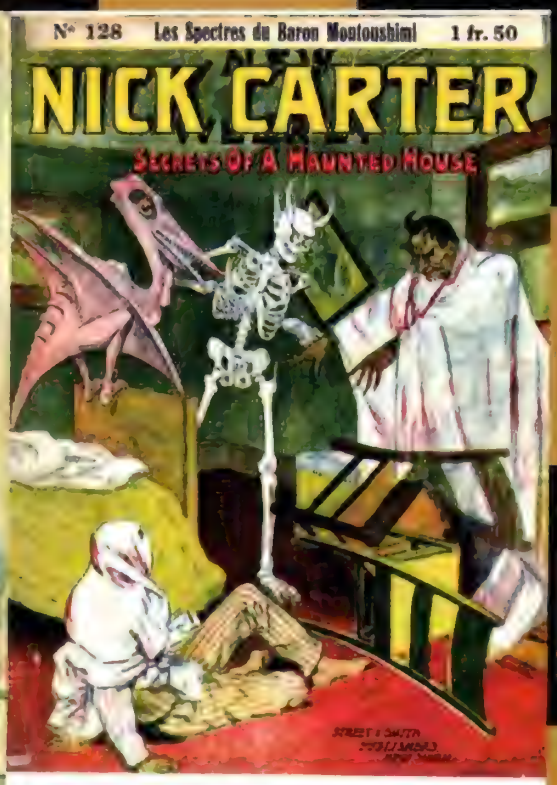


Sur ces deux pages : Couvertures originales de plusieurs fascicules de *Zigomar* publiés aux Éditions Ferenczy, et couvertures françaises de *Nick Carter*, reprenant à l'identique les couvertures américaines.

Lorsque l'on parle du serial, on pense immanquablement à ces films américains produits à partir des années 10, mettant en scène des héros légendaires comme Buck Rogers, Flash Gordon, le Lone Ranger ou encore les Rocket Men. Il faut dire que ces œuvres sont encore facilement trouvables, et bénéficient d'un très grand nombre d'écrits, aussi bien dans la presse spécialisée que dans des ouvrages entièrement consacrés au sujet. Pourtant, le genre n'est pas né, comme on pourrait le penser, outre-Atlantique, mais bel et bien en France. Aucun doute là-dessus : alors que le premier serial américain date de 1912 (**What Happened to Mary ?**), les Français s'adonnent au genre depuis au moins 1908. À l'origine du phénomène, on retrouve un homme, Victorin-Hippolyte Jasset (1), un ancien décorateur de théâtre né en 1862, qui se lance dans l'industrie naissante du 7e Art aux alentours de 1905. Et à l'origine des serials conçus par le bonhomme, on retrouve principalement des adaptations de fascicules populaires... parfois issus des États-Unis !

DETECTIVE HEROIQUE ET PIRATE

Si l'un des tout premiers serials français (si ce n'est le tout premier), **Riffle Bill, le roi de la prairie** (5 épisodes tournés en 1908 par Jasset), ne semble pas directement lié à la littérature populaire (2), les aventures de Nick Carter, qui sortent quelques mois plus tard, proviennent tout droit des pages d'un dime novel US (3). Nick Carter, le grand détective américain (comme on le connaît par chez nous) est l'un des héros les plus importants d'avant-guerre. Créé en 1886 ou 1891 (4), le personnage devient très rapidement une star de la littérature populaire outre-Atlantique. À tel point qu'il ne tarde pas à franchir l'océan et à être publié un peu partout en Europe : Allemagne, Espagne, Hollande, Italie, France... Ses aventures, qui s'étalent à chaque parution sur quelque 30 pages, mêlent histoires criminelles classiques et enquêtes plus fantastiques, un peu dans la lignée de Sherlock Holmes. C'est en 1907 que le détective fait sa première apparition française. Comme dans la plupart des autres pays où il est publié, Nick Carter devient rapidement une star de la littérature populaire. On le sait non seulement par le nombre de numéros parus chez nous (384 !), mais aussi par l'intérêt que lui porte très rapidement la jeune industrie cinématographique hexagonale. C'est de nouveau Victorin-Hippolyte Jasset qui se retrouve aux commandes de cette toute première adaptation produite par les studios Éclair, avec dans le rôle-titre Pierre Bressol – l'acteur passera peu après derrière la caméra pour adapter à son tour au cinéma les aventures de Nat Pinkerton, autre grand héros de la littérature pop. Aussi bien reçu, semble-t-il, par le public que par la critique, **Nick Carter, le roi des détectives** se déclinera en 6 épisodes, sortis durant les semaines suivantes. Jasset reviendra plusieurs fois sur le personnage de Carter, dans une nouvelle série nommée **Les Nouveaux exploits de Nick Carter**, qui comprendra neuf épisodes (**Les Dragées soporifiques, Nick Carter acrobate, Le Secret du moulin, Le Mystère du lit blanc, Une mission périlleuse, En danger, Le**



Sosie, **Le Colis mystérieux**, **Le Club des suicidés**). Fait amusant : il faudra attendre la fin des années 30 pour que les Américains s'emparent enfin du personnage... avec derrière la caméra le très français Jacques Tourneur ! (5) Après avoir réalisé les premières aventures cinématographiques de Nick Carter, Jasset s'attelle à une autre série à succès, *Morgan le pirate*, qu'il adapte en 1909. Versions romancées des aventures du Capitaine Henry Morgan, ces fascicules trouvent cette fois-ci leur origine en Allemagne. Série à succès en France (200 numéros entre 1907 et 1911), *Morgan le Pirate* aborde un autre genre de la pop culture, celui des corsaires, des aventures maritimes et exotiques dans lesquelles le héros se retrouve aussi bien face à des cannibales qu'à d'autres corsaires, ou encore aux forces du Roi.

COW-BOYS ET CRIMINELS

Véritable stakhanoviste de la caméra, Jasset enchaîne les films à une vitesse soutenue et, après une flopée de productions pour les studios Éclair (dont un autre serial nommé **Meskal le contrebandier**, qui ne trouve apparemment pas ses racines dans la littérature), le voilà en charge, toujours en 1909, du **Vautour de la Sierra**. Personnage tiré de romans populaires écrits par Georges Clavigny et publiés aux éditions Fayard (6), le Vautour en question est une sorte d'anti-héros qui aura droit à 3 aventures. Après une mystérieuse série délicieusement nommée **Docteur Phantom** (6 épisodes en 1910) (7), Jasset s'attaque à un nom qui a traversé les époques : Zigomar. Grand criminel sadique à la tête d'une armée de petits gangsters (les tziganes Ramogiz... Zigomar en verlan !), Zigomar reste une figure majeure de l'imaginaire populaire français du début du siècle. Il influencera grandement le Fantômas de Pierre Souvestre et Marcel Allain, ainsi que la langue française, le terme « zigomar » désignant de nos jours un drôle de personnage. Né dans les feuilletons littéraires de Léon Sazie, hélas jamais réédités depuis leur première publication en 1913, Zigomar apparaît sur grand écran dans 5 épisodes, tous tournés par Jasset. L'un d'entre eux, cross-over de rêve, l'opposera même à Nick Carter ! Avec la sortie en DVD de **Fantômas** et des **Vampires** de Feuillade, on garde l'espoir de découvrir un jour ce serial mettant en scène ce personnage haut en couleur, maillon essentiel de la pop culture mondiale.

AUTRES HORIZONS

En plus des séries mentionnées ci-dessus, Jasset tournera d'autres serials comme **Les Batailles de la vie** (5 épisodes, 1912) ou **La Justicière** (3 épisodes, 1913). Il aura fricoté avec plusieurs grands noms de la littérature populaire de l'époque, comme Arthur Conan Doyle (**Les Aventures de Sherlock Holmes**, 1911 (8)), Jules Verne (**Les Enfants du capitaine Grant**, 1913), Gaston Leroux (**Balaoo**, 1913), ou Émile Zola (**Au pays des ténèbres**, 1912), et aura œuvré dans une majorité des genres qui nous sont chers : fantastique, polar, mystère, western... Ce cinéaste aujourd'hui oublié, dont la filmographie comporte plus de 200 films, mourra en 1913 après avoir tourné le premier épisode d'une nouvelle série nommée **Protéa**. À quand une rétrospective à la Cinémathèque Française ?

Julien SÉVÉON

(1) Parfois (mal) orthographié Victorien Jasset

(2) Sauf erreur de notre part, il n'existe aucun fascicule populaire de ce nom sorti dans l'Hexagone - mais peut-être que le Riffle Bill en question vivait ses aventures sous un autre nom...

(3) Dime novel : nom donné par les Américains à ces publications régulières de quelques pages contant des histoires complètes. En France, on parle de fascicule populaire

(4) Deux spécialistes de la littérature populaire, l'Américain Jess Nevins et le Français Philippe Melot, ne s'accordent pas tout à fait sur ce point.

(5) Du moins pour les deux premiers films : **Nick Carter, Master Detective** (1939) et **Phantom Raiders** (1940).

(6) Réédités plusieurs fois par la suite, ce qui rend cette série (assez) facilement trouvable

(7) L'orthographe anglaise de Phantom pourrait laisser penser que le personnage trouve son origine dans un dime novel américain, mais aucune trace d'un tel docteur n'a pour l'instant été trouvée d'un côté ou de l'autre de l'Atlantique.

(8) Titre cité dans certaines filmographies dédiées à Sherlock Holmes.

SYN DEVIL

« J'ADORE JOUER LES PETASSES VENUES DE L'ENFER. »

Difficile de savoir quoi que ce soit sur l'état civil de Syn DeVil, si ce n'est qu'elle est née Tonia Melnyk le 5 octobre 1979 dans une petite ville des États-Unis, et qu'elle réside aujourd'hui à New York. Outrageusement excentrique et comédienne jusqu'au bout des ongles, y compris dans la vie de tous les jours, Miss DeVil aime à faire croire qu'elle vient réellement des Enfers, et que son père ne serait autre que Satan. *« Ma mère était une païenne et fut engrossée par le Diable »* déclare-t-elle avec un rire hystérique au fil des interviews. Rigolote pour certains, complètement barjo pour d'autres… Dans les deux cas, il faut au moins ça pour assumer une carrière comme la sienne. Abonnée aux productions Seduction Cinema et David S. Sterling, Syn DeVil n'a jamais joué dans un film dont le budget excédait les 100 000 dollars. *« Et encore, quand on a autant d'argent, c'est un luxe ! J'ai commencé ma carrière d'actrice en travaillant pour des réalisateurs underground de la côte Est tels que Bob Gonzo, l'auteur de* **Slave Girls on Auction Block 1313**. *Là, je peux vous assurer qu'on touche le fond. Ses films coûtent moins cher qu'un aller-retour New York-Los Angeles. Et je ne vous parle même pas de tous ceux qu'on n'a jamais pu finir par manque d'argent. Plus jamais je ne ferai de film avec lui ! »* explique une Syn DeVil quelque peu contrariée. *« Je me fous de faire des films pourris, sinon j'aurais déjà changé de métier. Mais je déteste perdre mon temps. »*

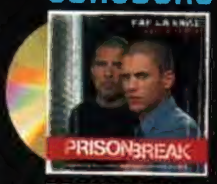
En effet, avec 12 films par an, cette ancienne serveuse et strip-teaseuse ne chôme pas. Après avoir tourné **My Vampire Lover**, **Pleasures of a Woman** et **Erotic Survivor 2** pour Seduction Cinema, Syn DeVil décide de quitter les créateurs de **Play-Mate of the Apes** et **The Lord of the G-Strings**. *« C'est dommage, parce qu'ils sont très sympa et extrêmement pros, mais j'en avais marre de jouer les jeunes lesbiennes qui découvrent l'amour, ça ne me correspond pas. Avec David S. Sterling et Brain Damage Films, au moins, je ne suis jamais déçue. Ils ne me proposent que des rôles de vampire, de sorcière ou de prêtresse, qui conviennent parfaitement à ma personnalité. C'est ce qui m'amuse : avoir la tronche badigeonnée de latex et arracher les couilles d'un mâle avec les dents ! »* S'enchaînent alors à un rythme frénétique **Shadow of the Demon**, **Stakes**, **Dead Body Man**, **Dark Places**, **Exterminator City**, **Blood Legend**, **Last Dying Breath**, **Island of Torture**, ou encore **Vampire Sisters** et **The Witch's Sabbath** (récemment sorti chez Uncut Movies), ses deux petits chouchous. *« Je tourne sans cesse, sans répit, parfois deux à trois films en même temps. Ça fait pratiquement un an que je n'ai pas mis les pieds chez moi. »* Il faut dire qu'avec son look gothique et son 95 D siliconé à bloc, Syn DeVil intéresse vivement tous les producteurs sans le sou, qui voient en elle un bon moyen de rentabiliser leurs maigres investissements. *« La plupart de mes copines me disent souvent que je me fais exploiter et que je devrais aller tenter ma chance à Hollywood. Mais les soirées people et les paillettes, ça n'a jamais vraiment été mon truc. Et je me vois mal incarner une jeune mère au foyer dans une comédie sentimentale ! »*

Damien GRANGER

L'EVASION COMMENCE...

MAD MOVIES HORS-SERIE

CONCOURS



GAGNEZ DES CD ET T-SHIRT PRISON BREAK

EXCLUSIF ! INEDIT

SUR LE TOURNAGE DE LA SERIE
12 INTERVIEWS AVEC TOUTE L'EQUIPE : WENTWORTH MILLER, DOMINIC PURCELL...

...ET FAF LARAGE

TOUS LES SECRETS DE

PRISON BREAK

ET LES SERIES TELE EXPLOSIVES !

ET AUSSI DES INTERVIEWS INEDITES DES PRODUCTEURS ET ACTEURS DE 24 HEURES CHRONO LOST ALIAS...

M 04347 - 8 H - F: 8,50 € - RD

Un hors-série explosif. En kiosques dès septembre

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES, 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

LE TITRE MYSTERIEUX

- « Eh, m'dame, vas-y, tapes-m'en 5 ! »
- « Suppôt de Satan, ôtez votre main de ma divine soutane, je me suis déjà foutu du ketchup partout en bouffant mon grec, alors ça va, hein ! »
- « Eh, fais pas ta mijaurée, m'dame ! »
- « Nom de Dieu, c'est pas parce qu'on bafoue les nonnes à tour de bras dans ce magazine que je vais me laisser emmerder ! Attends, je sors mon couteau **Rambo II**, *et ça va charcler ! »*

Les cinq premiers à trouver le titre du film d'où provient cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Dans le N° 189, il fallait bien sûr reconnaître **La Montagne du dieu cannibale** de Sergio Martino (1978). Bravo à : Schultz-Moszkowski Anita, Lecomte Ludovic, Gresles Stéphane, Petitcolas Stéphane et Bourrel Olivier. Bien joué !

■ Vds ou ech. 3500 VHS (gore, bis, SF, trash, Troma, Haxan...) ainsi que quelques DVD : **Cannibal Holocaust** (collector), **La Clé** (Tinto Brass)... Cède véritables originaux de Mad Movies 8 (Avril 74) *(parce qu'il y aurait de faux Mad Movies en circulation ? Mais que fait la police ?)* et Midi Minuit Fantastique 14 (Juin 1966). Faire offre : Dimitri Brodin, 32 bis rue Charles Mousset 6400 Flers.

■ Vds DVD, mangas anciens et récents. Pas de liste générale, liste personnalisée. Réponse assurée contre une enveloppe timbrée à votre nom et adresse. Ramousse Arnaud, Les Cèdres, 23 bis Val de Gorbio 06500 Menton.

■ Vds coffrets Universal Monsters Zone 2 de **Dracula** et du **Loup-Garou**. Sébastien au 06 74 63 54 39.

■ Vds photos personnelles du Festival de Monte-Carlo : ***Les Feux de l'amour***, ***Lost***, ***Dead Zone***, ***Sous le soleil***, ***La Petite maison dans la prairie***... Joindre enveloppe timbrée pour la réponse. Anthony Brémaud, 361 rue des caves Bagneux 79290 Argenton-L'église.

■ Rech. correspondant(e)s fans de cinéma bis italien 60's, 70's, 80's et cinéma de genre américain 70's, 80's pour monter des projets (courts-métrages, etc.) + cherche VHS **L'Assassin du dimanche**, **Exoman**, **Giallo a Venezia** (import Italie). David Marchand, 90 rue de la Liberté 45250 Briare.

■ Ach. numéros Mad Movies de 1 à 26 et 30, 31, 34, 35 à prix cool *(demande à JPP, mais pour le prix cool, là, je suis pas sûr...)*. Ach. DVD ou VHS originaux de **Cujo**, **Le Chat qui venait de l'espace**, **La Foire des ténèbres**, **Le Retour de l'abominable docteur Phibes**, **Sphinx**, **Les Drakkars**, **Incident à Oglala**, **Les Étrangleurs de Bombay**, **Soudain les monstres**, **Les 7 cités d'Atlantis**, **Le 6e continent**, **Tarentula**, **C'était demain**. Contacter Alexandre au 01 69 43 85 33.

■ Collectionneur propose nombreux DVD et VHS : **Deux nigauds contre Frankenstein**, **À 20 millions de kilomètres de la terre**, **Le Fils de Frankenstein**, **Comtesse Dracula**, **Maciste contre le fantôme**, **L'empreinte de Frankenstein**, **Mondwest**, **Fahrenheit 451**, **Destination Moon**, **L'Oasis des tempêtes**, **Le Phare du bout du monde**, **Les Survivants de l'infini**, **Le Monstre aux filles**, **Hercule contre Moloch**, etc. Importante liste contre 4 timbres à Daniel Vanleene, 315 rue Taffin 62730 Les Attaques.

■ Vds Mad Movies 53 à 188, Vendredi 13 1 à 10, Toxic 1 à 6, le tout pour 300 euros. Loic au 06 88 45 89 67.

■ Je vends 40 figurines des ***Maîtres de l'Univers*** (Mattel, 1980) avec le château des ombres complet. Nicol Christophe au 06 63 41 35 44. 11 Résidence des Sainfoins 61390 Courtomer.

■ Ach. à prix raisonnable les romans de la collection « Gore » édités de 1985 à 1990 par Fleuve Noir (du 1 au 104) puis par Vaugirard (du 105 au 118). Christophe au 06 63 41 35 44.

■ Vds Mad Movies, EF des années 70 à 2006, Ciné Zine Zone, Monster Bis, Fantastica, Impact, Starfix + fanzines et magazines US, Anglais, DVD, VHS, affiches, mangas, BD + Livre Gore Marc Godin, magazines X-Files, Episodes. Maduli Coralie. 1, rue Sully 01100 Oyonnax.

■ Rech. les films suivants : **Le Retour des 7 mercenaires**, **Les Colts des 7 mercenaires** (George Kennedy). Tel. : 06 22 84 14 20. Stéphane Roux *(Matthieu, y'a ton frère ? père ?? fils ??? qui cherche des trucs, là)*. 5 résidence des Baccharis, appt 6, 33470 Le Teich.

■ Vds DVD Zone 2 à 10 euros pièce : **Day of the woman**, **R Point** (2 DVD), **Lord of War**, **PTU**, **Pterodactyles**, **Flesh for the Beast**, **Zombie Honeymoon**, **Guinea Pig**, **Cold and Dark**, **Fighter in the Wind**. DVD à 7 euros pièce : **Breeders**, **7 jours à vivre**, **Piranhas**, **Evil Dead 3**, **Cronos**, **Slumber Party**, **Battle Royale 2**, **Constantine**, **Massacre à la tronçonneuse**, **Les Morts haïssent les vivants** *(ils ont bien raison, c'est con, parfois, un vivant...)*, **Délivrance**, **Slash**, **Razorback**, **Troie**, **The Sight**, **Webs**, **Instinct to kill**, **Stendhal Syndrome**, **Driller Killer**, **Alien Hunter**. DVD X à 8 euros *(et là, pas de titres, hein ! Juste quand ça commençait à devenir intéressant...)*. Plus d'infos au 06 77 07 62 62.

■ Vds anciens films VHS françaises et très rares, introuvables si vous cherchez des vieux films *(c'est celaaaaa, oui...)*. Contactez-moi, réponse assurée si enveloppes timbrées avec adresse. Fabrice Zevert, 110 route de St Leu, Bat E Appt 10535, 93430 Villetaneuse.

AVANT PREMIERE LE VENDREDI 13 OCTOBRE 2006

LE BAL DES VAMPIRES (20h salle 1 et 22h salle 2)
LE CAUCHEMAR DE DRACULA (à 20h salle 2 et 22h salle 1)

ACTION ECOLES - 23 rue des écoles – PARIS V

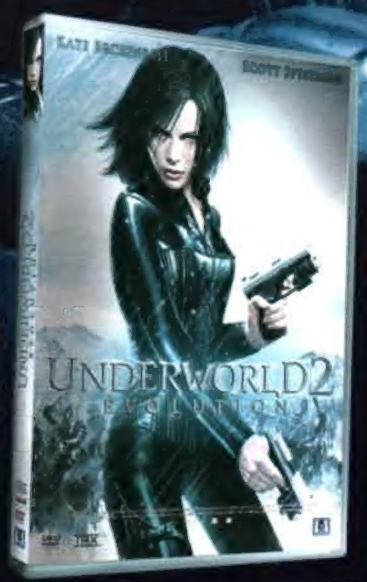
15 places (valables pour 2 personnes) à gagner !!

Pour cela, il vous suffit de nous retourner ce coupon (ou sa photocopie) avant le 12 octobre 2006, à l'adresse suivante :
MAD MOVIES - Avant Première « Vampires » - 6, rue Rodier 75009 Paris

KATE BECKINSALE SCOTT SPEEDMAN

UNDERWORLD 2
EVOLUTION

"DES SCÈNES D'ACTIONPLUS JOUISSIVES LES UNES QUE LES AUTRES"
MAD MOVIES ★★★



Boîtier métal

Disque 1 : le film en qualité THX® !

- son : dts DOLBY DIGITAL 5.1 et 2.0
- commentaires audio du réalisateur et de l'équipe du film

Disque 2 : près d'1H15 de bonus supplémentaires

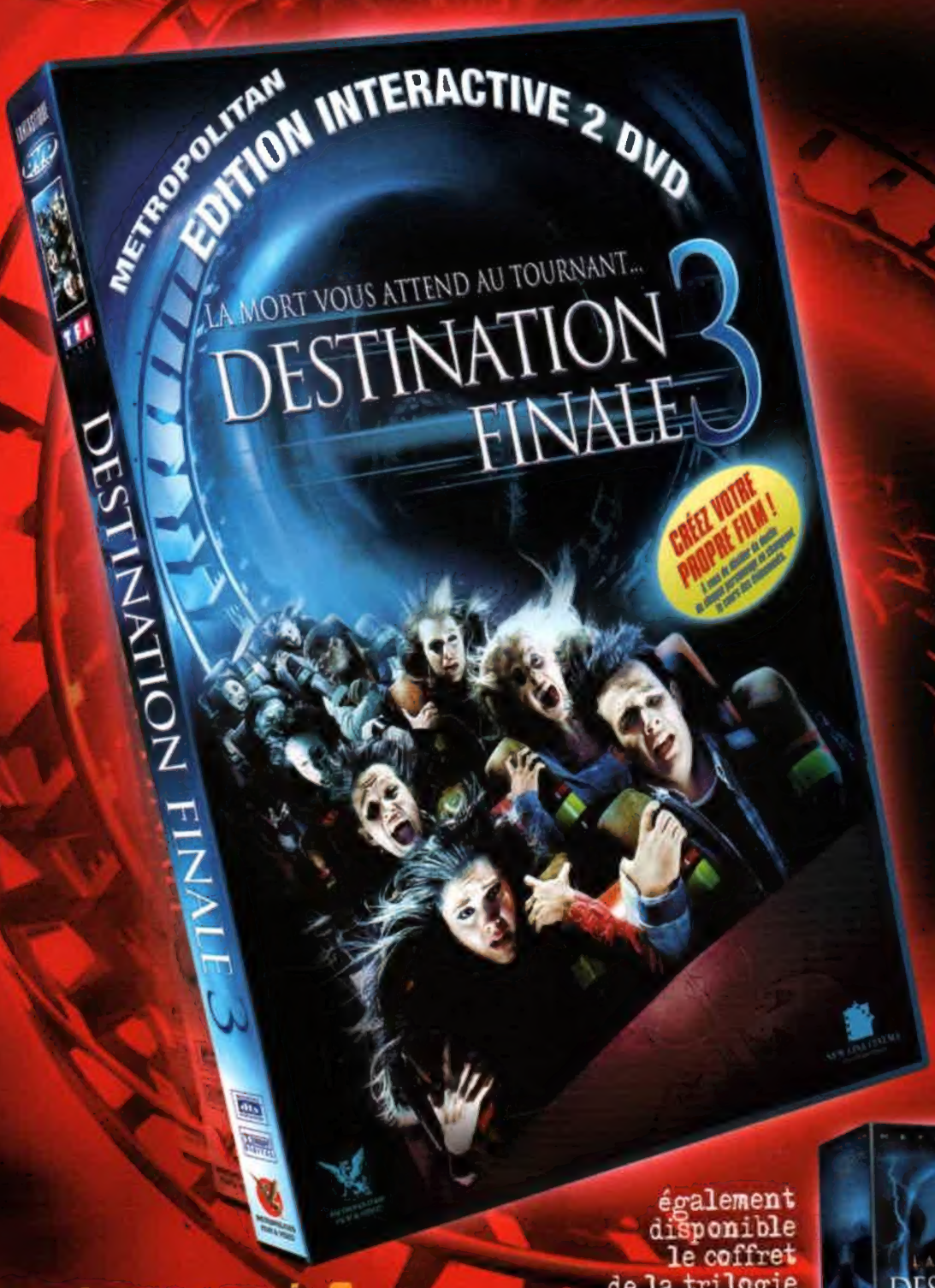
- le making-of
- les effets spéciaux
- les créatures
- les cascades
- les décors
- la musique et le son
- clip de *Atreyu*

DES COMBATS ENCORE PLUS SPECTACULAIRES EN THX® !
LE 11 OCTOBRE 2006 EN DVD, DVD COLLECTOR ET UMD

M6 VIDEO W9 MAD MOVIES it's label M6.fr fun radio Soul & Dance

LE 19 OCTOBRE EN DVD

ATTACHEZ VOS CEINTURES
POUR UNE EXPÉRIENCE INTERACTIVE SANS PRÉCÉDENT :
C'EST VOUS QUI DÉCIDEZ DE LEUR DESTIN !



également disponible le coffret de la trilogie DESTINATION FINALE

Doivent-ils vivre ou mourir ?
Vous pouvez changer le sort de chaque personnage grâce à votre télécommande !

UNE ÉDITION 2 DVD AVEC COMMENTAIRES AUDIO, MAKING OF, SCÈNES ALTERNATIVES, DOCUMENTAIRES, BANDES-ANNONCES...

mcm · METROPOLITAN FILM & VIDEO · 20 minutes · LYCOS.fr · TF1 VIDEO · SKYROCK PREMIER SUR LE RA skyrock.com